

**SAS [013] –
L'abominable
sirene**

Gérard de Villiers

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM



L'ABOMINABLE SIRENE

GERARD DE VILLIERS PLON

L'ABOMINABLE SIRENE

Librairie Plon, 1969.

CHAPITRE PREMIER

Le bimoteur tournait lentement au-dessus du point jaune minuscule, submergé presque en permanence par les vagues grises de l'Atlantique. C'était un vieil amphibie Catalina de la seconde guerre mondiale distribué par les Américains aux Russes au titre de prêts-bails, dont on avait à la hâte effacé les marques nationales. On distinguait nettement, sur les flancs du fuselage et sous les ailes, les traces de peinture gris clair.

A plusieurs reprises déjà, l'appareil avait tenté de se poser. Mais, chaque fois, alors qu'il n'était plus qu'à une vingtaine de mètres d'altitude, le pilote avait dû remettre toute la puissance. Les vagues trop fortes auraient brisé le fuselage à la seconde où il aurait touché l'eau.

Une fois de plus, le Catalina anonyme vira, se plaça le nez au vent, et mit le cap sur le dinghy de caoutchouc. Volets baissés, hélices au petit pas, il descendait doucement, n'excédant pas 120 à l'heure.

Performance remarquable étant donné les rafales de vent et l'état de la mer.

Otto Wiegand, le naufragé dans le dinghy, leva la tête et la rabassa aussitôt. Le bimoteur fonçait droit sur lui, en se dandinant légèrement, semblant raser la surface agitée de la mer. Une exclamation furieuse lui échappa. Cette fois, il allait parvenir à se poser. Il n'aurait plus le choix qu'entre la mer glaciale et les autres. Nerveusement, il agrippa la crosse du Mauser P-38 glissé à même la peau dans sa ceinture. Mais une énorme vague déferlait sur le dinghy et Otto Wiegand s'aplatit contre le bordage.

De nouveau, ce fut la douche glacée. Quand il releva la tête, grelottant de froid, l'amphibie était passé.

Dans un rugissement de moteurs, il reprit un peu d'altitude et vira. Encore raté. Malgré le froid, Otto Wiegand souffla et se détendit un

Peu. Maintenant une longue corde terminée par une sorte de filet à très grosses mailles pendait sous le bimoteur.

Vieille technique pour récupérer les naufragés. Cet appareil pouvait voler à 80 au minimum. Le filet traînait à la surface de l'eau, l'équipage donnait du mou à la corde, le naufragé s'accrochait et on le halait ensuite.

Tournant un peu plus haut cette fois, le Catalina resta au-dessus du canot, comme un gros albatros.

Soudain une voix amplifiée et déformée par un mégaphone couvrit le bruit de la tempête:

Otto Wiegand, Otto Wiegand. Venez avec nous.

C'était hallucinant, cette voix énorme et métallique qui venait du ciel. Malgré lui, l'homme dans le canot leva la tête. Le bimoteur continuait sa ronde.

Otto Wiegand tendit le poing, impuissant, puis se boucha les oreilles pour ne pas entendre les mots qui tombaient du ciel dans sa langue natale, lancinants et menaçants.

Ils finiraient bien par se lasser ou par manquer d'essence, à moins qu'ils ne se décident à le tuer.

C'était un risque à prendre, mais minime. Tant, qu'ils auraient une chance de le reprendre vivant, ils la courraient.

Il ôta les doigts de ses oreilles avec précaution, mais se les reboucha aussitôt: la litanie du mégaphone continuait. Comme si on avait jamais pu convaincre un homme comme lui avec des paroles.

Ils étaient vraiment naïfs. Sans sa nervosité et son immense fatigue, il aurait écouté tout cela en riant.

Les vagues grises et écumantes submergeaient régulièrement le petit dinghy jaune. A chaque déferlement, Otto Wiegand, assis au fond, le dos à la voile repliée, baissait la tête, fermait les yeux et s'accrochait de toutes ses forces au cordage bordant son canot de sauvetage. En dépit de sa résistance physique, ses dents claquaient de froid et il avait du mal à ouvrir ses yeux rougis par le sel.

Profitant d'une accalmie de quelques secondes, Otto Wiegand découvrit une boîte noire enveloppée d'une toile imperméable posée à ses pieds et tourna un bouton. La lampe témoin du poste de radio ne s'alluma même pas: la mer avait définitivement noyé ses batteries.

Après une courte hésitation, le naufragé le jeta par-dessus bord.

Il cueillit au fond de sa poche un morceau de biscuit détrempé et commença à le mâcher. Avec un demi-litre d'eau, c'est tout ce qui lui restait.

D'après ses calculs, il devait se trouver à deux cents milles au nord-ouest des côtes de Norvège. Il dérivait vers l'ouest. Si personne n'avait capté ses messages de détresse, il mourrait dans les prochaines quarante-huit heures.

L'idée lui arracha une exclamation de colère.

C'était trop bête de se noyer dans cette mer froide et hostile après tout ce qu'il avait traversé, lui, Otto Wiegand.

Pour économiser ses forces, il se recroquevilla encore plus au fond de son esquif, la main sur son pistolet lance-fusée et tenta d'oublier le ronronnement lancinant du Catalina. Avec le temps qu'il faisait, un bateau pouvait passer à cinq cents mètres de lui sans le voir. Il n'osait pas s'endormir. Le destin ne lui offrirait pas deux chances.

Pourtant, sans même s'en apercevoir, il somnola puis se réveilla en sursaut, encore plus transi.

L'avion était toujours là.

Il pensa à Stéphanie qui devait l'attendre, bien au chaud à l'hôtel Bristol de Stockholm et une onde brûlante lui traversa le ventre. Qu'allait-elle penser en ne le voyant pas? Et si elle retournait là-bas? Il ne la reverrait jamais...

Une pensée qui le rendit ivre de rage. Pour se calmer, il tenta de faire le compte exact des heures qui s'étaient écoulées depuis son départ d'Allemagne de l'Est. Il avait volé le petit Fieseler à huit heures du matin, après avoir abattu la sentinelle qui gardait le terrain.

Normalement, il aurait dû se trouver à Stockholm une heure plus tard... A Stockholm où l'attendait Stéphanie.

Mais tout s'était mal passé. Au bout de vingt minutes de vol le léger avion s'était enfoncé dans un épais rideau de pluie. Otto n'était pas un pilote expert, il n'avait pas osé voler au ras du sol. Ayant volontairement coupé sa radio, il ne pouvait pas savoir qu'il se trouvait en plein orage magnétique.

Son compas totalement déréglé lui avait fait commettre une erreur de quatre-vingt-dix degrés. Affolé de ne voir que la mer après trois heures de vol, il avait finalement capté le radio-phare de Stavanger qui lui avait donné sa position; il se trouvait au-dessus de l'Atlantique, volant vers l'ouest, vers le large!

Un quart d'heure plus tard, le moteur avait commencé à cafouiller: plus d'essence. Miracle, il y avait un dinghy à bord. Le petit appareil s'était disloqué en touchant la mer démontée et, sans très bien savoir comment, Otto Wiegand était parvenu à gonfler le canot de sauvetage et à grimper dedans.

Au début, il ne s'était pas affolé. On allait certainement le recueillir; il avait envoyé plusieurs appels de détresse et continuait à intervalles réguliers sur son émetteur automatique de détresse.

Mais la journée s'était écoulée, la nuit était tombée, sans amener aucun secours. Il avait continué à émettre jusqu'au début du deuxième jour. Presque jusqu'au moment où était apparu le Catalina.

Le bimoteur semblait être le seul à s'intéresser à son sort. Otto Wiegand en aurait pleuré de rage.

Il frissonna. Avec l'approche de la nuit, le froid était encore plus vif. La mer grise et les vagues à perte de vue lui donnaient la nausée. Devant le dinghy un énorme poisson d'un beau noir luisant fit un bond gracieux hors de l'eau et disparut: un requin pèlerin, habitué des eaux glaciales du pôle.

Otto Wiegand savait qu'il ne passerait pas cette seconde nuit. Il serait mort de froid et d'épuisement avant l'aube. Il préférerait encore cela au Catalina qui tournait inlassablement au-dessus de lui, son mégaphone maintenant muet.

Le Ragona, minéralier norvégien de quatre-vingt-dix mille tonnes fendait paisiblement les vagues grises de l'Atlantique, au sud de l'Islande. Parti de Montréal depuis une semaine, il atteindrait son but, le port de Riga, en Lettonie, cinq jours plus tard.

Indifférent au mauvais temps, inhabituel pour la saison, le gros cargo filait ses douze nœuds, bien assuré sur la mer grâce au poids de sa cargaison de bauxite. Les membres de l'équipage qui n'étaient pas de quart dormaient ou regardaient des revues pornographiques achetées en gros à Montréal. Il n'y a pas beaucoup de distractions à bord d'un minéralier.

Bien qu'à ce voyage, les marinà du Ragona aient eu une bonne surprise. A Montréal, la nièce du capitaine Olsen avait embarqué dans une des cabines réservées théoriquement à des passagers. Etudiante en sociologie au Canada, elle avait trouvé ce moyen économique de regagner son pays. Grande belle fille blonde, ses formes moulées par son éternel pull de grosse laine jaune canari et ses blue-jeans avaient déchaîné les passions muettes de l'équipage. Mais son oncle veillait. Sage précaution si on en juge par les œillades brûlantes qu'elle adressait aux plus robustes des marins. Le capitaine Olsen la gardait le plus souvent possible près de lui.

Elle lisait justement dans le carré des officiers, en face de son oncle, lorsqu'on frappa un coup à la porte.

Une radio urgente, cria une voix éraillée.

Helga, la nièce du capitaine Olsen, détestait le jeune radio boutonneux qui faisait des gestes obscènes derrière son dos. Elle se fit une joie de faire ressortir sa poitrine en allant ouvrir. Puis, elle le regarda droit dans les yeux avec une expression qui ne laissait aucun doute sur ses pensées. Les furoncles du radio faillirent éclater. Les yeux baissés et l'air sournois, il tendit une feuille de papier au capitaine.

Un SOS. Au sud-est de notre route, à cent vingt milles environ. Un, émetteur automatique de détresse, probablement sur un canot de sauvetage.

Les émissions sont très faibles.

Le capitaine Olsen se leva pour prendre une carte. C'était un géant blond dont la tête frôlait le plafond de l'étroite cabine. Son visage placide aux traits un peu lourds n'exprimait que peu d'émotions. Helga penchée sur son épaule, Olsen déplia la carte, les sourcils froncés. Un détour, cela signifiait une perte d'argent et de temps pour l'armateur, donc des reproches pour lui. Mais on peut difficilement ne pas tenir compte d'un SOS quand on est marin.

Follement excitée, Helga trépignait presque sur place. Secouant le bras de son oncle, elle s'écria :

Oh c'est passionnant ! Pourvu qu'on le trouve.

Le radio attendait, la tête baissée, plein de pensées effroyablement lubriques concernant exclusivement la pulpeuse Helga.

Dites au second de prendre le cap nécessaire, laissa tomber le capitaine. Relayez le message aux gardes-côtes et à Stavanger. Et dites aux hommes de quart d'ouvrir l'œil, on ne doit pas le voir de loin votre bonhomme.

Le capitaine Olsen regarda sa montre. Etant donné la vitesse du Ragona, ils avaient peu de chances d'atteindre la position du naufragé avant la tombée de la nuit. Le Norvégien pensa avec commisération au malheureux isolé dans la tempête.

Qu'on pousse la vitesse à quinze nœuds, ordonna-t-il encore, et faites donner un coup de sirène de brume toutes les trente secondes.

Le radio s'éclipsa aussitôt. Helga le suivit de près.

Elle courut à sa cabine et se regarda dans la petite glace du lavabo. Son teint bronzé faisait ressortir ses yeux clairs et elle était tout à fait satisfaite de son corps. Au Canada, elle avait eu plusieurs amants.

Le long jeûne involontaire dû à la traversée commençait à l'énerver sérieusement. Elle espérait que le naufragé, si on le trouvait, ne serait pas dans un état trop pitoyable. Au moins, lui, n'aurait pas peur de lui faire la cour.

Elle passa un gros anorak et fila sur la dunette à côté d'un des hommes de quart. Les rafales de pluie réduisaient la visibilité à quelques dizaines de mètres.

Les vibrations des diesels augmentèrent : le minéralier prenait de la vitesse, cap au sud-est.

Ce fut d'abord un son intermittent, irréal et lointain, comme une hallucination auditive. Otto Wiegand, les mains corrodées par le sel cramponnées à son cordage, leva la tête. Mais il ne perçut que le bourdonnement du Catalina. Le son qui l'avait arraché à sa torpeur n'était plus perceptible.

Par moments, Otto perdait conscience. Quelques secondes ou quelques minutes. Depuis une heure, il tremblait sans interruption et des mouches de couleur passaient devant ses yeux.

Un reste d'instinct de conservation l'empêchait de se suicider tout de suite. Bien qu'il soit sûr maintenant que personne n'avait capté son SOS, justement, le bimoteur s'éloignait du dinghy.

Soudain le son déjà entendu frappa les oreilles de l'Allemand distinctement, grâce à une saute de vent.

Une sirène de brume. Après une interruption, l'appel reprit, un gémissement sinistre qui arracha un cri de joie à Otto Wiegand.

Un bateau!

Tremblant d'excitation, il se dressa à genoux si brusquement qu'il faillit basculer par-dessus bord. Ses yeux, brûlés par le sel, y voyaient à peine. Il chercha en vain à percer la brume du crépuscule sans rien apercevoir. Pourtant, la sirène de brume continuait, se rapprochait Même.

Otto Wiegand retomba au fond du dinghy, découragé. Et si c'étaient Ses ennemis? Il essaya de raisonner, consulta la boussole fixée au bordage gauche du dinghy: le navire inconnu venait de l'ouest.

C'était bon signe. Une nouvelle fois, il se dressa et, bêtement, appela.

Son cri fut avalé par le vent et la mer. Mais la sirène de brume continuait à se faire entendre, à intervalles réguliers. Il lui sembla que l'avion S'éloignait dans la direction du bruit. Otto Wiegand dut se cramponner pour ne pas être éjecté. Il voulait vivre, retrouver Stéphanie à Stokholm. Il allait enfin dire adieu à la peur, vivre comme n'importe qui...

La sirène mugit plus fort. De nouveau, Otto écarquilla les yeux, mais ne vit que les crêtes blanches d'écume.

Maintenant, il était sûr qu'on le cherchait. Le navire inconnu n'avait aucune raison de faire marcher sa sirène en pleine mer. Mais il pouvait aussi passer près de lui sans le voir... Ses doigts gourds eurent du mal à saisir le pistolet lance-fusée. Il n'en avait qu'une. Si elle ratait, ou s'il la tirait trop tôt, il était perdu.

Soudain, une masse énorme troua le crépuscule, venant droit sur lui, à moins d'un quart de mille.

Seules quelques lumières piquetaient la coque noire.

Le bruit de la sirène déchira les oreilles d'Otto. Fiévreusement, il braqua le pistolet vers le ciel et ferma les yeux. Sa main tremblait tellement qu'il n'arrivait pas à appuyer sur la détente, très dure.

Le navire avançait parallèlement au dinghy et allait le dépasser sans S'en rapprocher plus. Otto Wiegand serra à deux mains la crosse du pistolet et parvint à enfoncer la détente.

Il y eut le bruit sec du percuteur, puis après une fraction de seconde qui dura une éternité pour le naufragé, Otto sentit un choc

dans son poignet. Avec un chuintement, la fusée S'éleva rapidement dans les embruns, laissant une traînée rouge derrière elle.

Elle monta jusqu'à deux cents mètres puis explosa en une gerbe écarlate qui illumina la silhouette du grand minéralier.

Aussitôt, la corne de brume hulula longuement.

Le navire ne ralentit pas immédiatement mais Otto Wiegand savait qu'on l'avait vu. Le cœur battant, il vit la masse du navire disparaître lentement dans l'obscurité. Il lui fallait au moins deux milles pour stopper et faire marche arrière. Avec le retour, soixante agonisantes minutes.

Otto Wiegand jeta le pistolet et se recroquevilla au fond du dinghy. Malgré lui, ses dents claquaient de froid.

Le Catalina tournait maintenant au-dessus du minéralier, permettant à l'Allemand de repérer dans l'obscurité la position du navire sauveteur. Les minutes s'écoulaient, interminables.

Après un laps de temps qui lui sembla une éternité, il perçut le halètement lent des machines.

Le navire revenait.

Tout à coup des projecteurs d'un blanc éblouissant balayèrent la mer. La sirène mugissait à petits coups, comme pour signifier à Otto Wiegand de se manifester. Il cria, de toute la force de ses poumons.

Enfin, le pinceau de lumière se posa sur le dinghy et ne le lâcha plus. Otto se laissa tomber au fond du canot, sans forces.

Des cris amplifiés par un mégaphone lui firent lever la tête. L'énorme coque, lisse comme une paroi de verre, était à quelques mètres de lui. Le long du bastingage, éclairé par des projecteurs, des hommes hurlaient dans une langue inconnue, en lui adressant de grands gestes.

On lança une corde qui tomba à plusieurs mètres en avant du dinghy. Otto Wiegand faillit plonger puis se ravisa. Il n'avait plus la force de nager.

Un second cordage fouetta l'eau à moins d'un mètre de lui. Réunissant ses ultimes forces, il se pencha et parvint à la saisir. Mais il fallut près de cinq minutes à ses mains tremblantes pour se l'attacher solidement autour du corps, en une sorte de harnais improvisé. Lorsqu'il y fut parvenu, il agita faiblement le bras droit. Aussitôt, il se sentit arraché du dinghy. Il heurta la coque assez violemment, tournoyant dans l'obscurité, puis ses mains rencontrèrent d'autres cordages et s'y accrochèrent.

Ses sauveteurs avaient placé le long de la coque un gros filet comme celui qui pendait sous le Catalina. Tiré par la corde, Otto s'agrippa au filet et commença à monter, encouragé par les cris de l'équipage.

Maintenant qu'il était sorti du dinghy, il avait encore Plus froid. Plusieurs fois, il faillit lâcher prise. Enfin, une Poigne solide le saisit sous l'aisselle et un géant rouquin le hala littéralement sur le pont. Il s'effondra sur la tôle glaciale, secoué de Sanglots convulsifs.

Il Perçut à peine les cris de joie. On l'enveloppa dans une couverture. Puis ce fut la chaleur d'une pièce bien chauffée, violemment éclairée. Il continuait à claquer des dents. On força le goulot d'une bouteille entre ses lèvres. Il vomit les premières gorgées d'alcool puis parvint à en avaler quelques gouttes qui lui semblèrent du feu. A demi inconscient, il sentît qu'on le déshabillait, qu'on lui frottait tout le corps. Il voulut murmurer des paroles de remerciement mais ses lèvres bougèrent sans qu'aucun son ne sorte de sa bouche.

Il perdit connaissance, juste au moment où le marin qui lui Otait son pantalon faisait tomber un objet lourd de sa ceinture: le Mauser P-38 à qui il devait sa liberté.

Otto Wiegand se réveilla dix heures plus tard. Il eut du mal à ouvrir ses yeux encore irrités. D'abord il se demanda s'il était vraiment éveillé. Une grande fille aux cheveux blonds et courts, moulée dans un pull jaune canari, le regardait en souriant, debout près de la couchette.

Sa première pensée consciente fut qu'elle ne portait rien sous son pull de grosse laine. Détail inattendu: ses ongles étaient longs et rouges. Dès qu'elle le vit ouvrir les yeux, elle se pencha sur lui et dit en mauvais anglais:

Vous vous portez mieux? je suis Helga Olsen, la nièce du capitaine de ce navire. Il paraît que je dois vous servir d'infirmière.

Otto Wiegand regarda cette belle femelle sans le moindre désir. Il était encore trop fatigué. Mais sa vieille habitude des êtres humains lui disait que celle-là ne devait pas être difficile à cueillir.

Où suis-je? demanda-t-il.

Sur le Ragona, d'Oslo.

Il eut un sourire de soulagement. Le destin ne lui avait pas joué de mauvais tour. La cabine était assez grande et très propre. A côté de sa couchette il y avait un lavabo et une petite armoire. Les parois étaient peintes en jaune. En face, il y avait une seconde couchette vide. Deux gros conduits de ventilation soufflaient de l'air frais et un des deux hublots était à demi ouvert. On se serait cru sur un navire de croisière. Otto Wiegand vit ses vêtements soigneusement pliés sur l'unique chaise. Il était nu sous sa couverture.

Où allons-nous? demanda-t-il en se redressant.

La jeune fille s'assit sans façon sur le lit, et il put respirer son parfum.

A Riga, en Lettonie.

A Riga!

Il avait crié malgré lui.

D'un coup sa fatigue s'était évanouie. Elle le regarda, surprise.

Trois jours, c'est très vite passé. Je m'occuperai de vous.

Ses yeux clairs le regardaient un peu trop fixement. Mais Otto n'y prêta aucune attention.

Nous nous arrêtons en route? interrogea-t-il anxieusement.

Elle secoua ses boucles blondes.

Non.

Les yeux bleus délavés de l'Allemand n'avaient plus aucune expression. D'un geste machinal et habituel, il passa la main gauche dans ses cheveux blonds et clairsemés. Seul signe évident de son âge.

Les traits énergiques de son visage n'étaient pas empâtés et la bouche mince s'ouvrait sur des dents blanches et bien rangées. Otto Wiegand n'était pas beau mais dégageait une impression de force brutale et dangereuse, terriblement attirante pour beaucoup de femmes.

Je ne veux pas aller à Riga, dit-il brutalement. Où est le capitaine?

Dépitée, elle se leva.

Je vais l'appeler.

Elle sortit en claquant la porte. Otto Wiegand sauta de sa couchette et s'habilla rapidement. Il finissait de laver son visage envahi par une barbe de trois jours lorsque, après un coup bref, la porte s'ouvrit sur la silhouette gigantesque du capitaine Fred Olsen.

Sa casquette frôlait le plafond. Il resta debout, massif et rude, fixant Otto Wiegand sans aménité.

Ses traits épais mais réguliers, avec, lui aussi, des yeux très clairs, lui donnaient une certaine beauté.

Il avait l'air têtu et sans finesse.

Vous avez demandé à me voir? fit-il en anglais.

Gêné par la différence de taille, Otto se rassit sur la couchette et interpella le Norvégien: Capitaine, il faut me débarquer quelque part avant Riga. je suis un évadé politique de l'Est.

Fred Olsen ne broncha pas.

Je ne relâche pas avant Riga, dit-il lentement et je ne peux pas détourner ma route sans l'autorisation de mon armateur, M. Haraldsen.

Il avait à peine fini sa phrase qu'un coup léger fut frappé à la porte de la cabine. Un marin entra, et, sans regarder Otto Wiegand, alla jusqu'au hublot ouvert, ôta la barre de cuivre qui le maintenait à l'horizontale et le ferma. Puis avec une clé carrée, il le verrouilla dans cette position. Ensuite, il s'éclipsa.

Sans qu'il sache pourquoi, ce manège sembla bizarre à Otto Wiegand.

Eh! que se passe-t-il? demanda-t-il. je vais étouffer...

La grande main du capitaine Olsen montra les manches à air:

Vous ne risquez rien, la ventilation se fait par ici.

Et si j'ai envie d'avoir un hublot ouvert? Jeta l'Allemand.

Le capitaine Olsen se frotta la joue du revers de sa main et laissa tomber, sans regarder son interlocuteur:

C'est moi qui ai donné l'ordre de fermer ce hublot, monsieur, et il le restera.

Suffoqué, Otto Wiegand en resta sans voix. Le Norvégien continua, toujours aussi détaché:

Il y a un problème à votre sujet, monsieur.

Je viens de recevoir un radiogramme de la police de Riga, me demandant de vous mettre sous bonne garde, et de vous remettre aux autorités à mon arrivée dans ce port. Celles-ci ont l'intention de vous faire extradier en Allemagne de l'Est. Vous êtes accusé d'avoir tué un homme pour vous évader de ce pays après y avoir vécu de longues années sous une fausse identité...

Il tira un papier jaune de sa poche, le déplia, l'examina puis demanda à Otto Wiegand:

Est-il exact que vous vous appeliez en réalité Ossip Werhun, que vous soyez d'origine ukrainienne et que vous ayez appartenu pendant la guerre à la 14e division SS OU vous vous êtes rendu coupable de nombreux crimes de guerre?

Assommé, Otto Wiegand écoutait la voix du Norvégien sans l'entendre.

Les salauds, murmura-t-il.

Décidé à se battre, il releva la tête et fit amèrement:

Vous ont-ils dit aussi que, depuis trois ans, j'occupe un poste important au Ministeriurn fur Staatsichereit(1)- Membre du KPD2 depuis 1951?

(1) ministère de la sécurité d'Etat Parti communiste de l'Allemagne de l'Est.

Dans sa rage, il avait parlé allemand. Le capitaine Olsen répliqua:

Oui, ou non, êtes-vous Ossip Werhun?

L'Allemand leva les yeux au ciel. Comment expliquer à ce brave Norvégien vingt ans de lutte féroce pour la vie?

Oui, fit-il d'une voix lasse, je suis Ossip Werhun. Et tout le monde le sait en Allemagne de l'Est. Vous prenez donc les communistes pour des imbéciles?

Le capitaine Olsen remit son papier jaune dans sa poche:

Pourquoi portiez-vous un pistolet automatique chargé?

Otto Wiegand haussa les épaules sarcastiquement:

Sans cette arme, je ne serais pas ici, capitaine.

Vous n'avez jamais entendu parler du rideau de fer?

Si vous reconnaissez être Ossip Werhun, vous êtes donc un criminel de guerre, fit le Norvégien, têtue comme une mule.

Pour le capitaine Fred Olsen, tout ce qui venait d'une autorité officielle était forcément vrai...

L'Allemand tenta de garder son calme.

Je me suis évadé pour des raisons politiques, répéta-t-il. Si vous ne me croyez pas, contactez par radio l'ambassade américaine de votre pays et demandez à parler au responsable du Renseignement. Ils donneraient n'importe quoi pour me voir sain et sauf.

Les Américains, maintenant! C'était décidément trop compliqué pour le capitaine Olsen. Pas convaincu, il conclut:

Je ne me mêle pas de ces histoires-là, monsieur. Si la police du pays où. Je relâche me dit de vous livrer, je vous livrerai. Et si vraiment, vous n'avez rien à vous reprocher, je ne vois pas pourquoi vous avez peur.

Sincère comme un discours au Plénium du Parti, Otto l'aurait étranglé et piétiné, mais il se força à sourire, dégoulinant de haine.

Y a-t-il quelqu'un qui pourrait vous en dissuader?

Fred Olsen réfléchit, de bonne foi.

Mon armateur, M. Haraldsen.

Câblez-lui, fit Otto Wiegand. Immédiatement. Ou vous risquez de le regretter toute votre vie. Qu'il contacte l'ambassade américaine d'Oslo.

Il eut envie de parler de Stéphanie, puis se ravisa.

Il faisait déjà assez mauvaise impression sur Fred Olsen. Ce dernier réfléchissait, le front plissé par l'effort. Il bougea son énorme masse et laissa tomber à regret, la main sur la poignée de la porte.

Je vais prévenir M. Haraldsen. En attendant, je suis obligé de vous enfermer dans cette cabine.

On vous apportera vos repas.

Vous avez peur que je me sauve à la nage? jeta Otto Wiegand, malade de rage.

L'autre ne répondit même pas et referma la porte.

La clé tourna dans la serrure. Toute cette histoire l'ennuyait prodigieusement. Il n'avait pas la moindre envie de se mettre mal avec les autorités de Riga, où il allait plusieurs fois par an. On lui donnerait un mauvais tour de déchargement, il perdrait des jours entiers et son armateur serait furieux

Néanmoins, comme c'était un homme intègre, il se dirigea vers la cabine radio pour envoyer le message.

Son prisonnier n'était guère sympathique, en tout cas.

Resté seul, Otto Wiegand alla jusqu'à la porte et tourna la poignée. Elle résista. De plus, comme elle s'ouvrait vers l'intérieur, il n'avait aucune chance de l'enfoncer. Il était bel et bien bouclé. A genoux sur

la couchette, il regarda la mer grise et démontée. Le temps ne s'arrangeait pas.

S'éloignant de la paroi métallique qui tremblait désagréablement sous la vibration des moteurs, il laissa son esprit vagabonder.

Ossip Werhun. Il y avait bien longtemps qu'on ne l'avait pas appelé par ce nom-là. C'était pourtant le sien. Mais il préférait l'oublier..

Ses parents étaient Ukrainiens et, bien que né à Wisenberg en Allemagne de l'Est, il avait toujours parlé ukrainien parfaitement. Si bien qu'en 1942, il s'était retrouvé lieutenant dans l'Organizatsia Ukrainiskikh Nationalistiv. l'armée ukrainienne de libération rattachée à la 14e division SS. Officiellement, il avait été " réquisitionné " par les Allemands. En réalité, comme pas mal d'Ukrainiens, traditionnellement antisémites, il en avait profité pour s'offrir une orgie de pogroms et de massacres, sous l'abri des trois couronnes d'or entourées de lions sur fond d'azur du drapeau ukrainien.

Son chef direct était le sinistre Stephan Bandera, digne successeur de Petlioura et de ses cosaques.

Pendant deux ans, Ossip Werhun avait participé à la pacification de l'Ukraine...

Ses jeux les plus innocents consistaient à pendre un juif nu au-dessus d'un feu, à lui couper de larges tranches de viande qu'on faisait griller sur le même feu et à tenter de les lui faire manger.

Ou encore à ouvrir le ventre d'une femme enceinte pour y placer un lapin vivant et le recoudre ensuite.

Parfois les Ukrainiens demandaient poliment aux mères juives de tenir leur bébé tandis qu'on leur sciait le cou avec une baïonnette.

Seulement tout a une fin. La Wehrmacht avait reflué et les hommes de Bandera avec. Chaque fois que les partisans russes en attrapaient un, ils l'écorchaient vif et le laissaient, gelé, cloué à une croix.

On comprend qu'Ossip Werhun ait demandé ça mutation sur le front de l'Ouest. Et la germanisation de son nom en Otto Wiegand. Il aurait peut-être coulé des jours paisibles si les hasards de la guerre ne l'avaient fait échouer dans un camp de prisonniers, près de Dachau, filtré par les spécialistes de l'OSS américain qui détenaient toutes les listes de criminels de guerre. Un beau jour Ossip s'était retrouvé devant le général " Donovan Bill"

Donovan, patron de l'OSS(1) qui lui avait aimablement mis le marché en main: ou on le remettait aux Russes ou il acceptait de repartir volontairement à l'Est pour tenter de se faire dédouaner. Il avait une chance intime de réussir, mais c'était mieux que rien.

(1)Office of Special Services. Ancêtre de la CIA.

Dans ce cas, un jour, on le contacterait. Son nom de code serait Rinaldo. Désormais, il travaillerait pour les Américains. Bill Donovan,

à l'époque, était un des rares Américains qui prévoyait la guerre froide et il prenait ses précautions...

Bien entendu, Ossip avait accepté. Il avait toujours eu confiance en son étoile. Une jeep de la Military Police le conduisit un soir jusqu'au rideau de fer. Son officier " traitant " lui serra quand même la main et l'avertit:

N'oubliez jamais que vous êtes Rinaldo. Il se passera peut-être très longtemps avant que l'on ne vous appelle par ce nom, mais cela viendra... Si vous êtes encore vivant.

Toujours encourageant. Il est vrai que la peau de l'Ukrainien ne valait pas un mark dévalué.

Ce qui le sauva, c'est son culot. Et le fait que les Russes avaient les pires ennuis avec les bandes d'Ukrainiens restés derrière l'armée allemande.

Lorsque Ossip se présenta aux autorités russes et expliqua qu'il avait été enrôlé de force par les Allemands dans la Légion ukrainienne, mais qu'il était prêt à se racheter, le major russe qui écouta son histoire rit tellement qu'il en attrapa le hoquet.

Il aurait fallu fusiller Ossip Werhun dans les cinq minutes. Passé ce délai, un jeune officier du KGB découvrit qu'il pouvait rendre de considérables services..

A partir de ce moment, l'Ukrainien se surpassa dans l'abjection. Avec une ténacité digne d'éloges, il se mit à la recherche de ses anciens compagnons pour les dénoncer à l'occupant. Sa tactique était très simple: il arrivait en loques et en sang dans un village, racontant qu'il venait d'échapper aux Russes et qu'il cherchait ses compagnons. Ses camarades de la Sécurité russe se faisaient une joie de le battre consciencieusement avant chaque mission, afin que son rôle Soit plus convaincant. Neuf fois sur dix cela marchait, et Ossip n'avait plus qu'à amener les soldats russes jusqu'au refuge de ses amis.

Lorsqu'il eut épuisé les villages d'Ukraine, il Se distingua dans le repérage des éléments contre-révolutionnaires...

Bref, après cinq ans de déloyaux services, lorsqu'il demanda avec une immense humilité sa carte du Parti, on ne vit pas de raison de la lui refuser.

Les Russes avaient besoin de gens sûrs en Allemagne de l'Est. Et qui de plus sûr qu'un Ossip Werhun?

Peu à peu, il gravit les échelons de l'énorme Ministère de la sécurité. Rien ne se passa dans sa vie jusqu'en 1954. Le 20 juillet, il reçut un coup de téléphone anonyme lui fixant rendez-vous dans le cimetière. Il y rencontra un inconnu qui lui dit simplement: Bonjour Rinaldo..

Il ne vit jamais deux fois le même courrier. Entretemps, il était devenu un fonctionnaire important de la Sécurité. On le craignait.

Personne ne semblait plus se souvenir de son passé. Pourtant, il savait que quelque part, il y avait un dossier le concernant.

Cependant, il n'aurait jamais bougé sans deux raisons. Stéphanie d'abord. Sa secrétaire. Une superbe Allemande pulpeuse et faussement ingénue, de vingt ans sa cadette. Deux mois après son entrée au bureau, elle était devenue la maîtresse d'Otto.

A la fin de l'année il l'épousait, fou de sa beauté.

Et, brusquement, il en avait eu assez du morne univers communiste, Il avait envie de vivre à l'ouest avec sa jeune femme.

Le second fait s'était passé trois mois Plus tôt, Il venait d'être nommé sous-directeur à la Sécurité intérieure et son prédécesseur l'avait mis au courant de dossiers qu'il ignorait. L'homme qui Prenait sa retraite lui avait tendu une chemise rose ou un seul mot était écrit: " RINALDO ".

Otto Wiegand s'était liquéfié sur place. Mais l'autre avait seulement tapoté la poussière de la chemise en remarquant:

Ça, c'est un très, très vieux dossier, qui remonte à la fin de la guerre. Nous savons qu'il y a dans nos services un agent américain qui s'appelle Rinaldo. Nous n'avons jamais pu l'identifier. Peut-être serez-vous plus heureux... C'est pour cela que nous n'avons jamais fermé le dossier...

De ce jour, Otto avait décidé de fuir à l'Ouest.

Il ne pouvait pas vivre avec cette épée de Damoclès. Un mois plus tôt, il avait averti son contact: je vais passer à l'Ouest, j'ai des informations très importantes sur le réseau communiste en Allemagne de l'Ouest...

Ce qui était la vérité stricte. Otto avait préparé sa fuite. Il n'avait mis Stéphanie dans la confidence qu'au dernier moment. Officiellement, il partait pour quelques jours se reposer, laissant la responsabilité du service à son homologue du KGB, Boris Sevchenko.

Il avait choisi d'aller directement en Amérique.

L'Allemagne comptait encore trop de partisans de Stephan Bandera, soutenus par le Gehlen Apparat.

(1)Organisation de renseignement de l'Allemagne de l'Ouest.

Ils risquaient de se souvenir de ses petites trahisons. Et un malheur est vite arrivé...

Le plus dur avait été de se séparer de Stéphanie, même pour quelques jours. Très ouvertement, elle partait pour Stockholm. Et maintenant, il voguait vers l'Est... Ironie du sort.

De nouveau, il se dressa à genoux sur la couchette, mais la nuit était tombée et il n'entendait plus que le bruit des vagues froides de l'Atlantique.

CHAPITRE II

Son Altesse Sérénissime le prince Malko, chevalier de l'Ordre des Séraphins, Margrave de Basse-Lusace, chevalier de droit de l'Aigle-Noir, comte du saint-Empire romain, landgrave de Kletsaus, chevalier d'honneur et de dévotion de l'Ordre souverain de Malte, pour ne citer que ses titres les plus importants, était en train de se dire, qu'après tout, il valait mieux être de sang noble, encore bien conservé et pas trop pauvre plutôt que mort, au fond du cimetière d'Arlington, en Virginie, sous un carré de gazon vert.

C'est là que la CIA fait enterrer les barbouzes particulièrement méritantes, mortes au champ du déshonneur.

Bien que l'on soit au mois de juin, il avait demandé que l'on fasse du feu dans la bibliothèque, juste pour le regard. Les flammes faisaient danser de drôles de lueurs dans les yeux d'Alexandra.

Ils étaient étendus tous les deux sur un profond canapé de velours rouge. Malko drapé dans une robe de chambre d'épaisse soie thaï, Alexandra, dans ses interminables cheveux blond-vénitien. A leurs pieds, une bouteille de Dom Pérignon 1959, une année particulièrement bonne était aux trois quarts vide.

Alexandra termina sa coupe et la jeta dans l'âtre où elle se brisa. Petite manie de la jeune Autrichienne qui pensait que cela portait bonheur.

Elle effleura de ses lèvres le cou de Malko.

Je t'aime, mein Hoheit, dit-elle pensivement, jamais les yeux d'or de Malko n'avaient été aussi dorés. Il caressa la longue cuisse nue d'Alexandra et, à son tour, vida sa coupe puis la jeta dans le feu.

Tu es merveilleuse, dit-il.

Il connaissait Alexandra depuis toujours. Orpheline, elle dirigeait d'une main de fer un domaine agricole voisin de son château. Ils avaient flirté ensemble longtemps avant que la jeune Autrichienne ne consentît à devenir sa maîtresse, deux ans plus tôt, dans des circonstances dramatiques.

Partageant son temps entre les USA, ses voyages pour la CIA, et son château, Malko quittait fréquemment Alexandra. Ce qui causait des drames sans fin.

D'un orgueil himalayen et d'une jalousie défiant l'imagination, elle se refusait à partager Malko. A chacun de ses retours, il devait la reconquérir, lui téléphoner, la noyer de roses, bref, apaiser son amour-propre blessé. Mais le résultat en valait la peine.

Alexandra, quand elle le voulait, était une créature de rêve.

La veille, Malko avait donné une soirée dans son château, où

étaient venus des gens de Vienne et des environs. C'était la première fois qu'il étreignait la rampe extérieure construite en son absence permettant aux voitures de débarquer leurs passagers directement dans les salons du premier étage.

Ce raffinement avait eu beaucoup de succès. Ainsi que le Dom Pérignon 1959 et le caviar "Bélouga" d'Iran.

Alexandra avait joué la maîtresse de maison, follement excitante dans une robe de mousseline rose qui dévoilait les neuf dixièmes de son corps. Mais en avait oublié de baiser quelques maris, assez ridées, il faut dire à sa décharge. Un peu plus tard, en dansant avec Malko dans le grand salon tout juste restauré, Alexandra s'était conduite avec la charmante indécence d'une jeune guenon. Son chignon compliqué et son air hautain inspiraient pourtant le respect à ses autres soupirants.

Les invités partis, il l'avait trouvée l'attendant dans le salon dont elle avait éteint tous les lustres, ne laissant brûler que deux gros chandeliers.

Il avait compris le pourquoi de son sourire un peu moqueur lorsqu'il l'avait enlacée. La jolie robe de mousseline était le dernier et fragile rempart de sa pudeur.

Elle connaissait ses goûts.

La robe délicate n'avait pas survécu à leur caprice mais ils s'étaient endormis, merveilleusement heureux, ivres d'érotisme et de champagne, à même le somptueux boukhara qui avait amorti leur étreinte.

A quoi penses-tu? demanda Alexandra, soudain soupçonneuse.

Il n'y a plus de champagne, remarqua Malko.

Il sonna.

Quelques instants plus tard on frappa. Alexandra s'enveloppa en hâte dans la couverture de vigogne et Malko cria: Entrez.

Elko Krisantem passa la tête dans l'entrebâillement de la porte.

Une autre bouteille, demanda Malko.

Le Turc referma. Depuis que Malko l'avait ramené d'Istanbul, ce tueur à gages s'était mué en un merveilleux majordome. Sa haute silhouette et sa fine moustache séduisaient tous les invités de Malko. Et, le cas échéant, Krisantem, spécialiste du lacet à étrangler, savait discrètement aider Malko dans certaines de ses missions.

Et s'il se tenait parfois voûté, c'était sa vieille habitude de porter son parabellum Astra sous sa boucle de ceinture.

Après un coup discret, il réapparut avec une bouteille de Dom Pérignon, l'ouvrit et s'éclipsa.

Malko regardait le liquide ambré. Il aimait les bulles irréelles et luxueuses.

Alexandra se rapprocha et glissa ses longs doigts contre la peau de sa poitrine.

Tu as encore mal, murmura-t-elle... Pourquoi n'abandonnes-tu pas ce métier de fou pour venir vivre ici? Ils finiront par te tuer...

Malko grogna, avec un geste vague:

Il faut que je finisse le château. Cela coûte une fortune. Je ne connais pas d'autre métier. Et puis, si je dois t'épouser...

Elle le regarda, ses grands yeux verts soudain assombris.

Tu sais bien que je ne suis pas une de tes putains de luxe...

Il n'osait pas s'avouer qu'au fond il s'était pris à l'aimer sa vie d'aventures et de danger.

Lorsqu'il avait commencé à travailler pour la Central Intelligence Agency, c'était uniquement pour payer la restauration de son château, ses revenus lui permettant de vivre sans travailler. Maintenant, il s'était pris au jeu. Certes, il abhorrait toujours la violence et se servait le plus rarement possible du pistolet super plat offert par son chef David Wise.

Mais l'espionnage, c'était aussi un jeu de l'esprit, une lutte d'intelligence entre deux adversaires. Un des derniers domaines où le cerveau comptait encore.

Les Américains arrivaient à produire des cosmonautes en série, avec des militaires sans imagination convenablement gavés de technologie et d'idéal, mais les grands espions, on les comptait encore sur les doigts d'une main. Avec de Boris ordinateurs, on peut aller sur la lune. Mars le plus gros ordinateur du monde ne sert à rien lorsqu'il faut convaincre un homme de trahir.

Et, en plus, pour des raisons fallacieuses.

Mais cela, il n'osait pas l'expliquer à Alexandra.

Ni qu'il risquait de s'ennuyer à Liezen. Bien qu'il s'y trouvât quand même mieux que dans sa petite maison de Poughkeepsie, près de New York. Son domicile américain. Pourtant, cette fois, il avait bien failli ne jamais revoir son château... Lorsque le Boeing de l'Air Force en provenance de Hong-Kong avait atterri à San Diego, l'équipage de l'avion donnait sa peau à dix contre un...

Puis les médecins de la Navy avaient fait des miracles en parvenant à lui retirer les quatre balles qu'il avait dans le corps.

On l'avait transporté à l'hôpital de Bethesda, à Washington, et David Wise en personne était venu le voir pour le féliciter. Cela faisait six mois de cela.

Les blessures s'étaient refermées tant bien que mal, mais il restait fragile des poumons pour le restant de ses jours. Heureusement qu'il ne fumait pas.

Il y avait eu un épisode courtelinesque lorsqu'il avait quitté

Bethesda: on lui avait réclamé une note de 6 483 douars et 75 cents.

Sa rage avait été si forte qu'il avait failli rouvrir ses blessures.

Accouru, un obscur fonctionnaire de la CIA s'était arraché les cheveux. Les agents " noirs " sont inconnues, Malko n'étaient pas affiliés à la Blue Cross, l'assurance maladie et accidents des fonctionnaires américains. Et pour cause. Puisque, officiellement, ils n'existaient pas.

Finalement, le fonctionnaire atterré avait dû confectionner tout un faux dossier, imputant les 6 483 dollars à un fonctionnaire de la CIA qui, lui, se portait comme un charme.

Depuis, Malko n'avait plus bougé de son château.

Les deux premiers mois, il se levait quatre heures par jour puis, peu à peu, avait repris une vie normale. Par l'intermédiaire de l'antenne CIA de Vienne, David Wise prenait régulièrement de ses nouvelles, mais on le laissait au vert. Ses blessures s'étaient cicatrisées, laissant des marques assez impressionnantes qui s'étaient ajoutées à celle du coup de poignard reçu à Bangkok. Décidément l'Extrême-Orient ne lui était pas favorable...

Il profitait de ce repos forcé pour superviser personnellement les travaux de son château, tâche remplie en son absence par Krisantem.

Depuis qu'il avait commencé, très proprement, à couper la gorge d'un menuisier qui tentait de faire passer du sapin plaqué acajou pour de l'acajou massif, le niveau de conscience professionnelle avait considérablement augmenté parmi les artisans de Liezen.

Veux-tu te coucher? Tu as l'air fatigué, mein 'Hoheit.

Moqueuse et tendre. Mais elle aimait bien son titre, parfaitement authentique.

Malko rêvait, sa coupe de champagne à la main. Il allait répondre lorsque la sonnerie du téléphone grelotta dans l'entrée. Il entendit Krisantem aller répondre puis le Turc frappa timidement à la porte.

Le spectacle d'Alexandra était très mauvais pour ses artères.

C'est Vienne, annonça-t-il. Un monsieur de l'ambassade.

Elko Krisantem avait un respect religieux pour les fonctionnaires américains depuis qu'ils l'avaient fait sortir de Turquie en dépit d'un casier judiciaire long, comme le Coran.

Malko se leva. David Wise s'inquiétait encore de sa santé.

CHAPITRE III

Otto Wiegand dormait lorsque la clé tourna dans la serrure. Il se dressa en sursaut et chercha machinalement son pistolet sous son oreiller en un geste familier. Le capitaine Olsen eut un rictus de désapprobation.

J'ai reçu la réponse de M. Haraldsen, annonça-t-il brutalement. Il

ne désire pas que je me déroute en votre faveur. je vous remettrai donc aux autorités de Riga, à notre arrivée.

L'Allemand se leva d'un coup, les poings serrés.

Il n'avait plus rien à perdre.

Fumier, vous travaillez pour eux!

Le Norvégien le dominait d'une bonne tête et ne broncha pas.

Je ne travaille pour personne, répliqua-t-il avec dignité, sauf pour M. Haraldsen. Et j'exécute ses ordres. Nous arriverons à Riga dans quatre jours.

Il porta la main à sa casquette et sortit sans un regard pour le prisonnier, refermant la porte à clé derrière lui.

Ivre de rage, Otto Wiegand se précipita sur la porte métallique et la frappa à coups de pieds.

Salauds! Salauds! hurla-t-il. Vous voulez ma peau.

A douze nœuds à l'heure, le Ragona continuait sa route vers l'est. Otto Wiegand se reprit. Il s'était sorti de situations pires. Il y avait encore un tout petit atout dans son jeu. Malheureusement, cela ne dépendait pas de lui. Il n'y avait plus qu'à prier le diable.

Il est probable que le diable voyait Otto Wiegand d'un bon œil, car, une heure après la visite du capitaine, la porte de la cabine s'ouvrit doucement sur la silhouette de Helga. Un doigt sur les lèvres, elle fit signe à Otto de ne rien dire et referma la porte à clé. Elle avait troqué son blue-jean contre une courte jupe de velours. Elle s'assit sur la couchette vacante et fixa l'Allemand, les yeux brillants.

C'est vrai que vous avez tué un homme?

A quoi rêvent les jeunes filles...

C'est vrai, fit sombrement Otto en anglais, comme elle.

Il omettait de dire qu'à côté de ses exploits passés ce meurtre propre au P-38 était un péché très véniel.

On va vous arrêter à Riga, remarqua-t-elle

Il secoua la tête.

Je n'arriverai pas à Riga. Je me suiciderai avant. Je ne veux pas retomber entre les mains des communistes.

Elle poussa un léger cri. Cet homme la fascinait par la dureté et la cruauté émanant de lui.

je voudrais vous aider, murmura-t-elle.

Comment êtes-vous entrée ici? demanda Otto.

Elle rougit.

Je sais où sont les doubles des clés. je voulais vous parler, vous voir.

Aidez-moi à sortir de là, jeta-t-il. De cette cabine d'abord.

Elle baissa la tête et avoua, J'ai peur de mon oncle. Je suis la seule à pouvoir prendre cette clé. S'il savait que je suis ici, il me battrait et m'enfermerait dans ma cabine.

Otto comprit qu'il ne la convaincrail pas avec des MOTS. Il n'y avait qu'une méthode. Ses yeux pâles se posèrent sur les cuisses nues et bronzées de la jeune fille avec une telle intensité qu'elle croisa les jambes.

Il y eut un long et insupportable silence, puis Otto se leva et fit lever Helga en la tirant par la main. Elle se laissa faire, le souffle court.

Brutalement, il l'attira contre lui, crispa une main sur sa poitrine, tordant la pointe d'un sein à travers le chandail de laine. Elle ouvrit la bouche pour crier et il la poussa sur la couchette, sa bouche gluée à la sienne. Sa barbe racla la peau fragile, mais elle s'accrocha à lui et lui rendit son baiser. Il avait passé les deux mains sous le chandail et pétrissait les seins comme pour les broyer.

Le corps de la Norvégienne se tordit sous lui et elle laissa échapper un gémissement rauque.

La fougue d'Otto Wiegand n'était qu'à moitié feinte. il pensait de toutes ses forces à Stéphanie.

Sans même ôter la jupe de velours, il la prit tout de suite, lui mordant la nuque, pesant de toutes ses forces sur son dos. Otto s'écarta brusquement d'elle, la retourna puis la saisit aux épaules et resta là, son ventre contre le sien. Elle enfouit sa tête sur son épaule, mais il la força à le regarder.

C'est bien ce que tu étais venue chercher? souffla-t-il. Maintenant tu peux me laisser crever.

Elle se raidit, voulut descendre de l'étroite couchette.

Ce n'est pas vrai. je veux vous aider.

Alors, voilà ce que tu vas faire. Quand nous serons en vue des côtes, tu me feras sortir. D'ici là, tu auras préparé un canot pneumatique. Après je me débrouillerai. C'est d'accord?

J'essaierai, bredouilla-t-elle. Je te le jure.

Il la tint encore un peu contre lui, puis la laissa se remettre debout. Sans le regarder, elle rajusta ses vêtements et sortit la clé de sa poche.

Il faut que je m'en aille, dit-elle. je reviendrai dès que je pourrai.

Tu feras ce que je t'ai dit?

Oui.

Sa voix n'était qu'un murmure. Elle sortit rapidement.

Encore essoufflé, Otto se recoucha. Il espérait que Helga aurait encore envie de lui le lendemain. Sa vie dépendait de cette délicate équation glandulaire.

Le planton apporta sur le bureau du vice-consul des USA à Oslo une liasse de feuillets imprimés, synthèse des écoutes radio de la nuit.

Un message avait été encadré au crayon rouge. Le consul en prit connaissance aussitôt, et, avant même d'avoir fini, décrocha son

téléphone.

Donnez-moi le 351-11-00 à Washington, en priorité demanda-t-il.

Le numéro de la CIA. Le vice-consul en était l'émanation à Oslo.

Quelques minutes plus tard, il obtenait la communication.

La conversation qui s'ensuivit ne fut pas longue, mais déclencha une véritable orgie de câbles et de télex tous plus secrets les uns que les autres.

Une Buick immatriculée CD stoppa dans Karl-Johans-Gata devant l'immeuble ancien abritant les bureaux de la Compagnie de navigation Haraldsen. Deux hommes élégants en descendirent et entrèrent presque en courant. L'un d'eux tendit sa carte à l'hôtesse assise dans le hall qui partit comme si on lui avait annoncé le naufrage du Kon-Tiki.

On ne recevait pas tous les jours la visite du consul des Etats-Unis, accompagné du vice-consul.

Knut Haraldsen était un grand vieillard à l'expression rusée et aux joues couperosées, maigre comme un clou. Il fit entrer immédiatement ses deux visiteurs et leur offrit des sièges. Le plus âgé ne lui laissa pas le temps de poser des questions.

Nos services radio ont accidentellement pris connaissance d'un échange de communications entre votre minéralier, le Ragona et vos bureaux d'Oslo, monsieur Haraldsen, exposa-t-il.

Le vieil armateur sursauta.

Mais pouvez-vous me dire en quoi...

Le consul croisa les deux mains sur ses genoux.

Monsieur Haraldsen, reprit-il onctueusement, je comprends parfaitement les motifs qui vous ont poussé à donner l'ordre à votre capitaine de remettre l'inconnu trouvé au milieu de l'Atlantique aux autorités de Riga, mais je vous demande respectueusement de réviser votre position.

Knut Haraldsen s'attendait à tout sauf à cela.

Que voulez-vous dire?

Que je vous demande de contacter d'urgence le Ragona et d'ordonner à votre capitaine de déposer votre passager involontaire dans le pays non-communiste de son choix. Il va sans dire que nous vous indemniserons pour la dépense supplémentaire. Mais vous devez procéder ainsi.

Knut Haraldsen rougit violemment. Il était susceptible et xénophobe.

Monsieur, répliqua-t-il, je n'ai d'ordres à recevoir de personne. Le Ragona continuera sur Riga, où ce criminel sera remis aux autorités... je ne comprends pas pourquoi vous vous intéressez au sort d'un tel individu.

Il se leva, signifiant que l'entretien était terminé.

Le consul soupira et resta assis.

Monsieur Haraldsen, dit-il lentement, cet individu, comme vous dites, a une grande importance à nos yeux. Pour tout dire, nous tenons absolument à ce qu'il ne retombe pas dans les mains des communistes. Vous comprenez?

Le Norvégien était plus têtue qu'un cent de marins bretons.

Je comprends, monsieur, dit-il sèchement, mais personne n'a à me donner d'ordres en ce qui concerne mes navires. Le mien ira droit à Riga.

Un instant les deux hommes se toisèrent du regard. Le consul avait quelque chose sur le bout de la langue. Haraldsen ferait une drôle de tête s'il savait qu'un sous-marin américain suivait en ce moment la route du Ragona, prêt à intervenir si les négociations n'aboutissaient pas

Le genre d'intervention que l'on nie à l'ONU, la tête sur le billot. Mais heureusement, il avait d'autres armes contre Haraldsen.

Il prit l'air accablé d'un militaire que l'on empêche de déclencher une belle guerre.

Monsieur Haraldsen, je crois que les marins de votre compagnie relâchent fréquemment aux Etats-Unis. Il vous serait donc désagréable de vous voir déclarer persona non grata auprès de certaines agences fédérales...

L'armateur sursauta.

Mais c'est du chantage?

La mimique inclinée du consul repoussa une accusation aussi monstrueuse. Mais Knut Haraldsen était un bon homme d'affaires et savait ce que parler veut dire. Après tout, il se moquait de ce naufragé.

Pour sauver la face, il demanda:

Pouvez-vous me dire pourquoi vous tenez tant à cet individu?

Non, fit paisiblement le consul.

Knut Haraldsen tripota quelques papiers sur son bureau.

C'est bon, bougonna-t-il. Je vais donner l'ordre au capitaine Olsen de débarquer votre homme à Skagen, au Danemark.

Le consul se leva et lui tendit la main.

Je n'en attendais pas moins de votre compréhension. Elen entendu, je vous demande de garder le secret le plus absolu sur cette affaire.

Ils se quittèrent sur une froide poignée de main. Resté seul, Knut Haraldsen frappa du poing sur son bureau. Jamais il n'avait été aussi humilié de sa vie. Il réfléchit quelques instants puis décrocha son téléphone. Il lui restait au moins un moyen de se venger et de se dédouaner vis-à-vis des Lettons.

Demandez-moi le Dagblad.

Il allait tout raconter au plus grand journal d'Oslo dont il connaissait le directeur.

Les yeux ouverts dans l'obscurité, Otto Wiegand écoutait les bruits du Ragona. Helga n'était pas revenue depuis vingt-quatre heures. Un marin ouvrait trois fois par jour la porte de sa cabine pour lui donner à manger et le mener jusqu'aux toilettes, à quelques mètres. On ne le laissait pas s'enfermer.

Il n'avait pas revu le capitaine.

Bientôt il serait dans une cellule à Riga et ensuite ce serait le retour à Pankow avec le cortège de choses désagréables et la fin prévue. Dans son métier, le premier accroc ne pardonnait pas. Mais c'était surtout ce qui se passait avant la balle dans la nuque qui était désagréable. A cinquante-cinq ans on n'a plus envie de souffrir. Les autres le savaient et ils en profiteraient.

Et pendant ce temps, le minéralier fendait allégrement la mer grise. Le beau temps n'était pas revenu bien qu'on fût en juin.

D'après les calculs d'Otto, il n'était plus qu'à une journée du Danemark.

Soudain, la clé tourna dans la serrure sans qu'il ait entendu le pas lourd du marin qui lui apportait à manger. D'ailleurs celui-ci était déjà venu. Otto se força à ne pas bouger de sa couchette, la tête tournée contre le mur d'acier. La voix de Helga le fit se retourner:

Vous dormez?

Elle portait le même chandail de laine jaune avec, cette fois, un pantalon noir moulant comme une gaine. D'un geste preste, elle referma à clé, empocha cette dernière et vint se pencher sur la couchette. Elle s'était parfumée et jeta ses bras autour du cou de l'Allemand, cherchant sa bouche.

Mais Otto ne réagit pas, surgelé comme un repas de célibataire américain. Il l'écarta brutalement.

Où sommes-nous?

Les yeux d'Helga battirent et elle détourna la tête je ne sais pas, lui dit elle.

Il la saisit brutalement par les cheveux et l'attira.

Tu mens.

Elle balbutia en cherchant à se dégager. Je crois que nous allons passer au large du Danemark demain matin.

Tu m'as préparé le dinghy?

Elle secoua la tête.

Je n'ai rien trouvé. Il n'y a que des gros radeaux pneumatiques, pour quinze personnes.

Il jura et lâcha ses cheveux.

Tant pis, je me contenterai d'un gilet de sauvetage. Donne-moi la clé.

Qu'elle serrait imperceptiblement, puis dans un murmure: avoua

Je ne peux pas. Si mon oncle s'en aperçoit, il me tuera. Il est très violent.

Enfouissant sa tête contre sa poitrine, elle dit d'un ton suppliant: Pardonne-moi. Mais je ne peux pas, vraiment.

Si mon oncle savait que je viens te voir...

Elle laissa sa phrase en suspens. Otto réfléchissait avec la lucidité d'un ordinateur. Il ne la convaincrat pas. Elle était terrorisée par son géant d'oncle. Il fallait tenter autre chose.

Il l'attira et aussitôt elle se pressa furieusement contre lui, ventre à ventre, comme pour se faire pardonner.

Il murmura à son oreille:

Tu es sûre que tu ne peux pas me laisser m'enfuir?

C'est impossible, gémit-elle, impossible.

Ses mains remontèrent, le long de son buste, épousa la forme de ses seins au passage.

Et si je te prenais la clé de force?

Elle roucoula, ravie de la plaisanterie.

Je suis forte, tu sais, et je crierais...

Aussitôt, il sut qu'il devait agir sans d'hésitation.

Ses mains glissèrent de la base du cou vers les carotides; il l'allongea sur la couchette, basculant sur elle. Leurs regards se croisèrent et elle comprit qu'il allait la tuer.

Le reste se passa très vite. Otto n'était pas sadique. Il serra de toutes ses forces, le visage enfoncé dans la couverture pour éviter les coups d'ongle désespérés. En effet, elle était forte. Ses mains s'étaient agrippées à ses poignets et il crut qu'il ne pourrait pas maintenir son étreinte. Se soulevant légèrement, il prit du recul et lui donna un coup de genou très sec dans le ventre.

Il sentit l'onde de douleur traverser son corps et instantanément, la résistance diminua. Il en profita pour écraser le larynx de son avant-bras.

Elle eut encore quelques soubresauts violents et soudain, ne lutta plus. Pour plus de sûreté, il serra encore pendant une bonne minute, Puis il sauta de la couchette.

Ce n'était pas beau à voir. Rapidement, il s'examina devant la petite glace: heureusement, il ne portait aucune trace de la lutte. Il posa une serviette sur le visage horrible de la morte et entreprit de fouiller ses poches. Il trouva la clé tout de suite et l'empocha.

Personne ne découvrirait la disparition de la jeune Norvégienne avant le lendemain matin, puisqu'elle était censée se trouver dans sa cabine. Et, à l'aube, il jetterait à l'eau un des gros radeaux.

Le détroit de Kattégat était fréquenté, il serait recueilli rapidement. Mais la vue d'Helga l'Indisposait.

Le dessous de la couchette était aménagé en fourre-tout d'une seule

pièce avec un panneau ouvrant. Il fit basculer le corps par terre et l'enfourna dans l'espace vide, puis referma. On ne voyait plus rien.

Il avait terminé sa macabre besogne depuis dix minutes à peine lorsque la clé tourna à nouveau dans la serrure. Et la porte s'ouvrit sur le capitaine Olsen. Otto Wiegand se dressa d'un coup sur la couche et l'estomac noué, la nuque raide de peur.

C'était le pépin imprévisible. Il chercha des yeux quelque chose qui puisse lui servir d'arme. Mais le capitaine le salua calmement, promena un regard indifférent sur la cabine et annonça:

J'ai du nouveau en ce qui vous concerne; il semble en effet que vous ayez de puissantes relations.

Que voulez-vous dire? demanda Otto, pris d'un abominable pressentiment.

Olsen se frotta le menton.

Vous êtes libre, monsieur Wiegand, fit-il à regret. J'ai reçu l'ordre de M. Haraldsen de vous débarquer dans le port le plus proche, c'est-à-dire Skagen au Danemark.

Donc j'obéis.

Otto eut du mal à faire passer les mots. Mais le Norvégien semblait mettre son trouble sur le compte de la surprise.

Dans combien de temps arrivons-nous à Skagen ? interrogea-t-il d'une voix blanche.

Demain, dans la matinée. je vous autorise à venir sur le pont arrière et dans le carré des officiers.

Non, non, pas tout de suite, se hâta de dire Otto. Je vais encore me reposer. je ne me sens pas très bien...

Olsen hocha la tête.

Comme vous voudrez.

Il tourna les talons et sortit de la cabine. La main moite de Otto Wiegand était serrée sur la clé au fond de sa poche. Au bout de quelques minutes, il alla jusqu'à la porte et tourna le bouton: elle s'ouvrit sans peine. Il la referma et retourna s'asseoir sur la couchette. C'était trop bête.

Il venait d'échapper à la catastrophe.

La manche à air lui soufflait un air frais dans le cou. L'Allemand prit une profonde respiration. Il y avait deux solutions possibles: laisser le corps où il était au risque qu'il soit découvert avant son départ.

Où s'en débarrasser. C'était à la fois plus dangereux et plus sûr. Car, dès qu'il serait sorti de la cabine, on viendrait certainement la nettoyer. Il connaissait la propreté des Scandinaves... On croirait Helga endormie dans sa cabine. Olsen ne commencerait à la chercher que vers le déjeuner.

Lui, Otto, serait à terre depuis deux bonnes heures...

Il fallait donc trouver un endroit où dissimuler le cadavre.

Otto ouvrit la porte de la cabine et sortit dans le couloir. Avant tout, il avait besoin de respirer un peu d'air pur. Le souvenir du meurtre ne le troublait pas le moins du monde. Helga était mort,- bêtement, comme les soldats qui se font tuer le dernier jour de la guerre, mais il n'allait pas la pleurer. C'était une imbécile.

Il préférerait quand même ne pas trop s'éloigner.

Si un marin avait la mauvaise idée de venir jeter un coup d'œil dans son nid d'amour...

Après avoir monté l'escalier métallique menant au pont, Otto aspira l'air frais avec volupté. Tout s'arrangeait. De Skagen, il filerait à Stockholm récupérer Stéphanie et de là, aux Etats-Unis. Ils pourraient vivre tranquillement au soleil. Otto avait toujours été attiré par la Floride.

Mais le moment n'était plus aux rêveries. Abandonnant le bastingage, il fit une inspection rapide du pont.

Décourageante.

Les panneaux de cale étaient solidement fixés et il ne vit aucun orifice assez grand pour y glisser un corps. Il reprit le chemin de la cabine, avec une seule solution en tête: se faire ouvrir le hublot et jeter le corps à la mer, solidement lesté, en priant le diable que personne ne remarque le « plouf ».

Au moment de rentrer dans sa cabine, il décida quand même d'explorer le couloir qui la desservait.

Toutes les portes étaient fermées, sauf celles des douches, quand même trop dangereuses à utiliser.

Il allait rebrousser chemin lorsqu'il aperçut, dans un renforcement à droite, une porte basse entrouverte.

Le couloir était désert. Il l'ouvrit. C'était une des soutes du cuistot, encombrée de cageots de fruits, de sacs de pommes de terre, de cartons...

L'idéal.

En silence, il entreprit de déplacer les sacs de façon à en faire une sorte de muraille derrière laquelle, il pourrait dissimuler le corps. Si on le surprenait, il pourrait toujours dire qu'il avait faim.

Au bout de dix minutes il sortit du réduit, en sueur, couvert de poussière, mais joyeux. Helga avait trouvé, sinon sa dernière demeure, du moins son avant-dernière.

Il retourna à la cabine. Après avoir mis le verrou de la porte, il tira le corps de sa cachette, le souleva à grand peine et le posa sur la couchette, se cognant la tête à la cloison. Il jura à voix basse en allemand.

Cette imbécile lui compliquerait la vie jusqu'au dernier moment.

Ouvrant la porte, il inspecta le couloir dans les deux sens. A cette

heure tardive, il avait peu de chance de faire une rencontre fâcheuse. Les membres de l'équipage qui n'étaient pas de service, se reposaient.

Le cadavre chargé sur l'épaule droite, il fonça.

Les trente secondes les plus désagréables de sa vie. De nouveau, il se cogna le front en entrant dans l'étroit cagibi, lança en avant son funèbre fardeau et ressortit vivement. Avec un peu de chance, on ne découvrirait pas la douce Helga avant deux ou trois jours' Du moins, ce que les rats en laisseraient.

Le cœur léger, il remonta sur le pont.

Dans la nuit noire, on ne distinguait rien. Mais Otto savait que le Danemark était là-bas, sur la droite, en avant du Ragona. Même quand on découvrirait Helga, rien ne l'accuserait directement. Ce pourrait être n'importe lequel des membres de l'équipage.

Otto Wiegand conclut pour lui même que, lors qu'il est bien fait, comme toutes les autres activités humaines, le crime paie.

Il eut une bouffée de chaleur en pensant aux interminables cuisses de Stéphanie. La vibration des moteurs le rendait nostalgique. Un peu grisé par l'air marin, il redescendit dans sa cabine.

CHAPITRE IV

La voix était familière et chaude: Steve, le premier secrétaire, féru de noblesse, admirait infiniment Malko. Tout de suite, il s'enquit de sa santé, posa d'interminables questions. L'esprit ailleurs, Malko répondait par monosyllabes. Soudain, il réalisa qu'une imperceptible modification s'était faite dans la voix de son interlocuteur. Il semblait embarrassé, n'ayant plus rien à dire, mais ne voulant pas raccrocher. Une petite lampe rouge s'alluma dans le cerveau de Malko. Sa santé était précieuse à David Wise, mais quand même, tant de sollicitude...

Dites-moi, demanda-t-il, est-ce que, par hasard, la Blue Cross a décidé de ne plus me rembourser et que je serai enterré dans une fosse commune? Steve eut un rire horrifié et nerveux.

Absolument pas, absolument pas, mais M. Wise m'a chargé de vous demander quelque chose...

Il veut que j'envahisse la Tchécoslovaquie?

Nouveau rire, encore plus nerveux, Le malheureux ne savait plus comment s'en sortir...

C'est-à-dire qu'il désirerait que vous lui rendiez un petit service, fit plaintivement le diplomate...

Il connaissait les « petits services » de David Wise. Cela pouvait aussi bien consister à aller à quatre pattes au pôle Nord...

Il n'attend même plus que je sois complètement remis sur pied pour me mettre à contribution, remarqua ironiquement Malko

Oh! il ne s'agit pas de cela, coupa Steve. C'est un voyage tout à fait

tranquille, au Danemark. De tout repos.

De toute sa bonne éducation, Malko retint un ricanement.

De tout repos éternel, laissa-t-il tomber. Sinon il n'aurait pas besoin de moi... Enfin, je vous écoute.

Soulagé, l'Américain dévida son histoire:

M. Wise aimerait que vous vous rendiez le plus vite possible au Danemark, à Skagen très exactement, afin de prendre contact avec un certain Otto Wiegand.

Qui va m'accueillir avec des grenades, je suppose.

Absolument pas (Steve était sincèrement choqué. Les agents «noirs» voyaient le mal partout.) Vous partez avec une accréditation officielle. (Il insista sur le mot « officiel ».) Votre mission consistera à escorter ce monsieur et à clarifier sa situation vis-à-vis des autorités danoises. Cela ne prendra pas plus de quarante-huit heures et je crois que cette personne sera heureuse de vous voir.

Ah! bon, pourquoi? fit Malko, méfiant.

J'ai cru comprendre qu'il vient de fuir l'Allemagne de l'Est et qu'il s'agit d'un agent à nous mis en place depuis des années. Un personnage très intéressant, semble-t-il.

Les traîtres sont rarement intéressants. Utiles, mais pas intéressants. Malko garda la réflexion pour lui.

Quand faut-il que j'aille chercher cette brebis égarée?

Nouveau silence.

Il me semble, fit hypocritement Steve, que le navire sur lequel il se trouve touchera Skagen après-demain. J'ai pris la liberté de vous réserver une place en première sur le DC-9 des Scandinavian Airlines qui quitte Vienne demain à 12 h. 35 pour Copenhague, vol 816. Vous arrivez à 14 h. 10. Il y a une correspondance pour Aalborg, l'aéroport le plus proche de Skagen à 16 h. 40, vol SK 207, encore un DC 9, vous avez de la chance.

J'ai demandé qu'on vous réserve une voiture à l'arrivée. La Scandinavian s'en occupe. Ce sont des gens sérieux. Je serai à l'aéroport pour vous communiquer quelques renseignements confidentiels.

Comme s'il avait lu dans les pensées de Malko, Steve ajouta.

M. Wise tenait à ce que ce soit vous qui alliez à Copenhague, étant donné l'importance de cette personne.

J'espère que tout cela se passe discrètement, demanda Malko.

Oh! absolument, affirma Steve. Personne n'est au courant.

Un petit mensonge n'a jamais fait peur à un diplomate de carrière.

Bien, dit Malko. justement j'avais dans l'idée d'aller à Copenhague acheter quelques porcelaines et un peu d'argenterie. Je les mettrai sur la note de frais.

Steve rit poliment, soulagé, et se confondit en excuses avant de

raccrocher.

Malko, retournant dans la bibliothèque, se heurta à Krisantem qui, visiblement, venait d'écouter toute la conversation. Son honorabilité en rodage avait encore des ratés.

Vous partez pour Copenhague? demanda-t-il avec un air de chien battu.

Il adorait les voyages, Krisantem, et se morfondait dans les petits Gasthaus de Liezen quand son maître n'était pas là. La perspective de se retrouver seul à nouveau, le minait. Malko eut pitié de lui:

Je t'emmène, annonça-t-il. Cela te changera les idées. Mais attention, c'est un voyage d'agrément. Tu laisses ici ton Astra et ton lacet et tu te conduis comme un gentleman.

Krisantem aurait juré de marcher sur la tête.

La blonde hôtesse des Scandinavian Airlines se pencha avec déférence vers le prêtre assis dans la première rangée des premières classes. Le confortable DC-9 venait tout juste de décoller de l'aéroport Leonardo-da-Vinci et tournait au-dessus de la campagne romaine.

Les yeux fermés, le religieux semblait méditer.

Désirez-vous boire quelque chose avant le déjeuner, mon père? demanda la jeune fille.

Un white Label, Ancestor, sans eau, répondit le prêtre d'une voix suave et musicale, extrêmement douce.

L'hôtesse marqua un recul imperceptible. D'un aussi saint homme, le chapelet entre ses doigts en faisait foi, elle se serait plutôt attendu à un jus d'orange.

Mai après tout, Dieu n'a jamais interdit les plaisirs de la table, et le White Label, nectar des dieux, pouvait aussi être celui de ses serveurs.

Il avait un visage gris presque terreux, un front bas et dur et surtout d'énormes et monstrueuses oreilles, paraissant faites d'une matière blanche, moue et fragile. Sous certains angles, elles étaient presque transparentes. Ses mains étaient aussi poilues que ses oreilles, puissantes, striées de grosses veines. Une soutane très bien coupée dessinait son corps musclé qui accusait à peine ses soixante ans. Le Père Joseph Melnik avait toujours été extrêmement soigné de sa personne, lorsque les circonstances le permettaient.

Confortablement enfoncé dans son fauteuil, il se préparait à goûter chaque minute des deux heures et demie du vol qui l'amenait à Copenhague. Il voyageait beaucoup depuis la fin de la guerre. On le voyait rarement à Rome et, lorsqu'il s'y trouvait, il rencontrait discrètement dans une des innombrables dépendances du Vatican, des prêtres animant des organisations bien utiles au Vatican, mais officiellement inavouées. Cela allait de l'Opus Dei, le fer de lance de

l'Eglise, à des groupements moins sages. Ceux-ci constituent le SR du Vatican, menant à bien toutes les opérations tendant à favoriser l'Eglise par des moyens plus brutaux que le prêche. En aidant de près ou de loin, tout ce qui ressemble à un mouvement anticommuniste. En dehors de ces barbouzes en soutane, les avis différaient considérablement sur le Père Joseph Melnik.

Certains de ses plus chauds partisans n'hésitaient pas à mettre un genou en terre, et à lui baiser la main, le considérant comme un saint homme.

D'autres, à vrai dire les plus nombreux, auraient volontiers donné leur bras droit pour le voir pendu à un croc de boucher, ou au moins crucifié.

Dédaignant ces avis divergents, le Père Melnik promenait dans le monde ses immenses oreilles et ses soutanes raffinées, parfois rehaussées de discrets rubans dont il valait mieux ne pas demander la provenance, les gouvernements qui les lui avaient décernés ayant depuis lors été mis au ban de l'humanité.

Certes, le Père Melnik n'était pas en odeur de sainteté à la curie. Un des rares survivants d'une époque où le Vatican avait des alliés à l'odeur de soufre, il était un peu comme le cadavre dans 1-e placard, mais un cadavre bien vivant et remuant. Ses défenseurs se plaisaient pourtant à rappeler, qu'en dépit d'une tendance à l'action directe qui l'avait amené à bénir des opérations tenant plus du génocide que de la communion solennelle, son zèle s'était toujours exercé au détriment des ennemis de l'Eglise. Sa tendance à mettre dans le même panier les ennemis de Dieu et les siens n'était après tout qu'un péché véniel.

D'ailleurs, il jouissait d'une influence réelle et c'est grâce à son intervention que le pape Pie XII avait offert un puissant émetteur radio à l'ABN

Antibolchlevique Bloc of Nations - organisation

d'émigrés d'Europe centrale à la réputation assez fâcheuse.

Joseph Melnik avait certes des circonstances atténuantes, n'ayant pas précisément eu la carrière d'un curé de campagne. De nationalité yougoslave, il, s'était rallié en 1941 au leader croate Ante Pavelitch, soutenu par les nazis, patron des célèbres Oustachis qui avaient fait du terrorisme leur raison de vivre depuis un quart de siècle.

Grâce à sa fougue, Joseph Melnik s'était hissé au rang de vicaire général des Dolobranis, armée régulière croate ralliée aux nazis, poste cumulé avec celui d'aumônier personnel du poglavnik Pavelitch.

Il entourait de sa paternelle bienveillance les koljais, unités spéciales qui torturaient et massacraient à qui mieux mieux les ennemis de Dieu, Serbes ou résistants communistes croates. On assassinait les enfants dans les classes, on égorgeait les prisonniers avec de grands poignards à lame recourbée. Sûr de son droit, Joseph

Melnik bénissait.

A ses moments perdus, il confessait le bon Ante Pavelitch dont la plus anodine des distractions consistait à se faire apporter par ses fidèles Oustachis des paniers remplis d'yeux humains arrachés à ses ennemis. « Autant de regards qui ne verraient plus le mal » , pensait Joseph Melnik.

Les revers de la Wehrmacht l'avaient ramené en Allemagne où le Sturmbahnführer SS Walter Hagen, fort bien avec la droite catholique allemande, l'avait chargé de certaines missions discrètes au Vatican et ailleurs. C'était la grande époque du flirt entre les nazis et certains éléments du Vatican.

Accusé nommément dans la directive russe N, 36 du procès de Nuremberg, Joseph Melnik avait dû à ses contacts de pouvoir quitter librement l'Allemagne en 1945. A Cuba, le dictateur Batista, qui s'y connaissait en hommes, l'avait accueilli à bras ouverts, et le Père Melnik avait relié ses contacts avec Rome.

Hélas! la prise de pouvoir de Fidel Castro l'avait remis sur le chemin de l'exil.

Il n'avait eu que le temps de sauter dans un avion pour l'Espagne afin d'assurer une mort chrétienne à son ancien chef, Ante Pavelitch, mort dans son lit, dans un couvent dominicain.

Le Père Melnik aurait pu sagement remplir de discrètes missions d'informations à travers le monde, mais le démon de l'action l'avait repris: mitrailleuse au poing, il avait attaqué en 1962 l'ambassade yougoslave de Bad Godesberg, nid de communistes, à la tête d'un commando de la Confrérie des croisés croates.

Hélas! les temps avaient changé, et la police ouest-allemande, sans respect pour la soutane, l'avait condamné à cinq ans de prison. Grâce aux efficaces interventions de Rome, il n'avait accompli que le tiers de sa peine. Depuis, le Vatican lui avait demandé de se livrer à des occupations moins voyantes et il se contentait de bénir de tout petits assassinats anonymes. Et de rendre des services divers. La centrale oustachi s'était transportée à Sidney, en Australie, où elle prospérait à l'ombre de diverses organisations catholiques. Ce qui le faisait voyager beaucoup.

Mais le voyage au Danemark n'était pas comme les autres. Pour une fois, Joseph Melnik faisait passer ses intérêts avant ceux de Dieu.

Il termina son white Label juste au moment où l'hôtesse lui apportait quelques toasts au caviar. La langouste grillée lui parut parfaite, ainsi que le Mouton-Rothschild 1951 qui l'accompagnaient. En consultant le menu, il apprit avec attendrissement que les Scandinavian Airlines étaient membres de la Chaîne des rôtisseurs, la plus vieille société gastronomique du monde. Cela se voyait. N'étant que peu sensible au charme des hôtesse, le Père Melnik se rattrapait

sur la nourriture.

Profitant d'un moment d'inattention de son voisin, il déboutonna trois boutons de sa soutane et en extirpa un gros pistolet automatique Luger P-08 glissé sous sa ceinture de flanelle, qui lui comprimait douloureusement l'estomac, et le fit passer dans une poche de côté.

Bénie par un évêque margrave, cette arme remplaçait avantageusement le goupillon dans bien des circonstances.

Le Père Melnik se fit encore servir un peu de white Label, accepta un cigare et murmura rapidement une prière. En dépit du confort parfait du DC-9 des Scandinavian, qui glissait silencieusement à dix mille mètres au-dessus des Alpes, et des soins dont l'entourait l'hôtesse, il avait hâte d'arriver à Copenhague.

Il avait rangé soigneusement dans son portefeuille en crocodile la coupure de presse de la veille relatant l'aventure d'un évadé du rideau de fer Otto Wiegand, qui voguait en ce moment vers le Danemark. Dans l'article, on mentionnait aussi l'ancien nom du transfuge, Ossip Werhun. C'est ce patronyme qui avait arraché Joseph Melnik aux délices romaines.

Ossip et lui avaient partagé des moments difficiles dans les premiers mois de 1945, lors de l'écroulement de l'Allemagne. Ils avaient été séparés, et, depuis ce jour, Joseph Melnik était persuadé que son compagnon avait péri.

C'est le doigt de Dieu qui lui avait fait ouvrir ce journal. Une fois de plus la Providence lui venait en aide.

Il faut reconnaître que le voyage du Père Melnik n'était pas uniquement motivé par la joie de serrer un vieux camarade dans ses bras.

En novembre 1944, Ossip Werhun et lui s'étaient livrés à une petite excursion en Suisse, très exactement à Vaduz, au Lichtenstein, mandatés par l'ARANHA, l'organisation de soutien aux SS. Ils avaient déposé dans les coffres de la Société vaduzienne de Dépôts vingt-cinq millions de dollars en diverses monnaies, avant de regagner l'Allemagne.

Depuis, il avait souvent pensé à ces dollars. Il connaissait le numéro du compte, ceux qui lui avaient confié cet argent étaient morts et, pour toucher les vingt-cinq millions de dollars, il ne manquait qu'une chose: la signature d'Ossip Werhun à côté de la sienne, comme lors du dépôt. Les gens de l'ARANHA n'étaient pas fous.

Cela valait bien un voyage au Danemark.

Perdu dans ses pensées, le Père Melnik n'a pas vu le temps passer. La voix douce de l'hôtesse annonça:

Il est 16 h. 10 et nous allons atterrir à Copenhague dans quelques instants. Veuillez attacher vos ceintures.

Le DC-9 des Scandinavian Airlines vira gracieusement et le Père Melnik aperçut le dôme verdâtre de l'église consacrée à l'évêque Absalon, grand pourfendeur d'infidèles au XIII^e siècle.

Heureux présage.

Il faisait une chaleur à mourir sur le terrain de Tel-Aviv. Le mois de juin en Israël découragerait n'importe quelle invasion arabe, à lui tout seul.

Un super-DC-8 des Scandinavian Airlines, aligné près d'un Boeing d'El AIR ressemblait à un homard en train de cuire sous le soleil. Le Boeing était presque vide. Les Arabes ayant pris la mauvaise habitude d'attaquer les avions de la compagnie israélienne à la mitrailleuse ou à la grenade, dans des aéroports étrangers, le coefficient de remplissage s'en ressentait fâcheusement. D'autant qu'on ne pouvait demander aux passagers normaux de porter une cotte de maille en plus du gilet de sauvetage...

Aussi le jet des Scandinavian Airlines était-il bondé. Un haut-parleur annonça en hébreu:

Les passagers à destination de Zurich et Copenhague, vol Scandinavian Airlines 333, sont priés de se présenter à la porte N°61 pour embarquement immédiat.

Sagement, sa petite carte verte à la main, Yona Liron se leva et prit la file. Elle avait le cœur serré. Depuis 1948, c'est la première fois qu'elle quittait Israël. Autour d'elle, des familles partaient en vacances en Scandinavie pour fuir le terrible été israélien.

L'hôtesse de la Scandinavian prit sa carte et lui souhaita:

Bonnes vacances!

Yona se força à sourire. Drôle de vacances. Si ses compagnons de voyage avaient su le motif de son déplacement...

Elle prit place dans le gros jet, à la place 17 F, un hublot, fut agréablement surprise par la largeur des sièges et attacha sa ceinture, puis posa son sac sur les genoux. Elle avait peur et fut soudain prise d'un tremblement convulsif. Elle agissait comme une somnambule depuis deux jours. Exactement depuis qu'elle avait lu l'histoire de Ossip Werhun dans le Yedioth Aharonuta.

Yona ferma les yeux: est-ce qu'il allait la reconnaître? Il n'y avait rien de commun entre la petite fille de douze ans efflanquée et affamée et la jeune femme bronzée et bien en chair qu'elle était aujourd'hui.

Et lui, allait-elle le reconnaître? Il ne serait pas en uniforme cette fois, il aurait vieilli. Peut-être était-il chauve? Elle tenta de l'imaginer sans cheveux et n'y parvint pas. Le super-DC-8 commença à rouler sur la piste.

Une immense tristesse envahit Yona Liron. Brusquement, elle se retrouvait au fond de la forêt de Rounc, avec les fosses grandes

ouvertes. Toute sa famille était là. Ils savaient qu'ils allaient mourir.

L'homme qui avait décidé de leur sort se tenait près de la plus grande des fosses. Le regard clair de ses yeux bleus ne cillait pas lorsque éclataient les salves. Il portait sur sa manche l'écusson en forme de trident des partisans de Bandera. Son nom était connu dans toute la région. Il s'appelait Ossip Werhun.

Brutalement, un ami avait poussé Yona sur un tas de cadavres au moment où son groupe s'ébranlait vers le lieu de l'exécution. Elle s'était laissé faire, trop fatigués pour lutter, avait entendu les salves qui tuaient ses parents et ses sœurs, abrutie de douleur. Plus tard, à la nuit, elle s'était enfuie dans les bois. Des partisans l'avaient recueillie. La suite était une longue histoire, qui l'avait conduite en Israël.

Mais elle avait toujours essayé de retrouver Ossip Werhun. Après la guerre, elle avait écrit des dizaines de lettres, sans résultat. Peut-être était-il mort. Peu à peu, son souvenir s'était effacé. Une fois par an, l'anniversaire du jour de la forêt, Yona pensait à lui, jusqu'à cet article de journal.

Il lui avait fallu quarante-huit heures pour réunir l'argent du voyage. Car elle n'avait pas hésité une seconde. Elle n'aurait pas pu vivre, sans rien faire.

Le gros jet des Scandinavian Airlines s'arracha du sol en grondant. Yona murmura une courte prière.

N'ayant pas l'habitude de voyager, elle ignorait si les douaniers fouillaient les sacs. Elle aurait du mal à expliquer la présence du gros pistolet UZI et des deux changeurs

Le DC-9 des Scandinavian Airlines décolla sans une secousse et commença à monter lentement au-dessus de Vienne, tournant immédiatement vers le nord. Malko, encore mal réveillé, s'était à peine rendu compte du décollage. A côté de lui, Krisantem, regardait de tous ses yeux l'hôtesse longue et gracieuse comme une gravure de Vogue et s'enfonçait voluptueusement dans le profond fauteuil. Lui qui craignait l'avion comme la police commençait à trouver cela agréable. Encore plus lorsque l'hôtesse se pencha sur lui et lui demanda s'il désirait un peu de champagne avant son déjeuner.

A tout hasard, Krisantem dit « oui ». Cela ne pouvait pas faire de mal. Pourtant, il ne buvait jamais d'alcool.

Il se tortilla dans son fauteuil, guignant Malko du coin de l'œil.

Son parabellum Astra, enfoncé dans sa ceinture, le gênait horriblement. En dépit de ses promesses, il n'avait pas pu résister.

Sans son Astra et son lacet, il se sentait tout nu.

Le DC-9 avait atteint son altitude de croisière. Le commandant de bord annonça:

Nous arriverons à Copenhague à 14 h. 10, dans une heure trente-cinq, la température y est de 22°. Chaleur torride pour le Danemark.

Tout en buvant son champagne, Malko parcourait la note confidentielle que Steve Rosenberg lui avait remis avant le départ. Le curriculum vitae de l'homme qu'il allait retrouver à Skagen.

Edifiant.

Mais pour une fois, cela semblait vraiment être une mission de tout repos. Le transfuge serait ravi d'encaisser cinq mille dollars pour couvrir ses premiers frais et de se faire embarquer à destination des USA, avec les honneurs dus à sa trahison.

Le travail de Malko consisterait à le conduire à l'ambassade américaine de Copenhague qui accorderait le statut de réfugié politique avant même qu'il n'en ait fait la demande, à l'entretenir somptueusement à l'hôtel Royal et à le mettre dans le premier vol des Scandinavian Airlines à destination de New York.

Après, Malko pourrait chercher sa porcelaine ancienne et Krisantem flâner dans les mauvais lieux de Nyhavn.

En attendant, il se concentra sur son foie gras.

Finalement, c'était en avion qu'il mangeait le mieux.

Le DC-9 venait d'atterrir à Copenhague. Il vint se coller sagement contre l'énorme couloir souple permettant aux passagers de passer directement dans l'aéroport, sans crainte des intempéries.

Il faisait un soleil magnifique. Des hôtesse de la Scandinavian sillonnaient le couloir sur leurs trotinettes, comme des gamines déchaînées.

Soudain, une voix féminine demanda en allemand:

Hoheit Malko?

Il se retourna et crut s'être trompé d'aéroport. La jeune fille qui lui souriait aurait pu être née à Bangkok ou à Tokyo. Très brune, ses yeux en amande étaient légèrement bridés, comme ceux d'une Asiatique. Elle était assez petite, avec des jambes fines, vêtue d'un tailleur clair.

C'est moi, répondit Malko.

Décidément, il aurait dû mettre ses lunettes noires.

Ses yeux dorés le trahissaient toujours. La jeune personne lui tendit une main fine et délicate.

Je suis Lise Kistrup. Je travaille à l'ambassade américaine au bureau de M. Clark et je dois veiller à ce que votre séjour danois se passe bien. D'ailleurs, je viens à Skagen avec vous...

C'était plutôt une bonne surprise. Lise facilita le passage des bagages et ils se retrouvèrent dans le hall de départ des lignes intérieures. Là, Malko ne put s'empêcher de demander:

Mais vous êtes vraiment Scandinave?

Lise éclata de rire.

Mon grand-père est du Nord. J'ai du sang esquimau et lapon. Pourquoi? Vous me trouvez laide...

Malko dut la persuader du contraire. Lise semblait très excitée à

l'idée du voyage.

Je suis si contente, avoua-t-elle à Malko. Je m'ennuie dans mon bureau. Au moins, je vais participer à une aventure dont tous les journaux parlent...

Il sursauts:

Quoi! Mais je croyais que le secret avait été totalement gardé.

La jeune fille eut un rire frais:

Pas du tout. Depuis trois jours, les quotidiens norvégiens et danois ne parlent que de cela...

S'il avait eu Steve sous la main, il l'aurait étranglé. Ivre de rage, il demanda:

Mais qui a lâché cette nouvelle?

Lise haussa les épaules:

Je crois que cela vient d'Oslo... Pourquoi, c'est grave?

Ça dépend, fit Malko rêveusement.

Toutes les données du problème étaient changées.

Il comprenait pourquoi on avait tenu à tout prix à ce que ce soit lui, une barbouze éprouvée, qui aille accueillir Otto Wiegand, au lieu d'un obscur fonctionnaire de l'ambassade.

La jeune Danoise lui tendit soudain une enveloppe gonflée.

Voici cinq mille dollars que vous devez remettre à ce monsieur.

Malko empocha l'enveloppe. Les douze deniers de Judas.

Décidément, on n'inventait rien sous le soleil.

Je vous ai contrarié? demanda Lise.

Pas du tout, fit Malko, pince-sans-rire, plus en est de fous plus on rit.

CHAPITRE V

L'odeur de poisson aurait fait tomber raide mort un putois. Malko chercha vainement à aspirer une bouffée d'air frais. A Skagen tout sentait le poisson: le café du petit déjeuner, les draps, la serveuse pourtant impeccablement propre, les murs mêmes de l'hôtel.

Quant à Krisantem, il s'était littéralement recroquevillé devant l'effroyable odeur. Ça lui rappelait l'odeur des charniers en Corée. Seule, Lise ne semblait pas incommodée, bien que de temps en temps, elle pointât à ses narines un mouchoir imbibé d'eau de Cologne.

Le village de Skagen consistait essentiellement en un port, une rue principale et deux énormes conserveries de poisson qui débitaient jour et nuit, alimentées par une flottille de chalutiers. Inlassablement des nuées de mouettes tournaient autour des bâtiments gris, piquant sur les cageots ouverts.

Arrivés la veille au soir à Aalborg- Malko, Lise et Krisantem avaient terminé leur voyage en voiture pour s'installer dans le

meilleur hôtel d'Aalborg, le Scandia. Incommodé par l'odeur abominable, Malko avait très mal dormi. Pour se consoler, il avait installé sur la commode la photo panoramique représentant son château et pendu 'Sa demi-douzaine de costumes d'alpaga. Il avait le faible d'aimer être bien habillé.

Le Ragona arrivant dans la matinée, ils venaient de gagner le port. Malko arrêta la Ford devant un bâtiment en, brique rouge.

Il y avait des dizaines de petits chalutiers à quai. Le temps était toujours aussi mauvais et de grosses vagues grises déferlaient sur les quais en embruns sentant le poisson. Après le soleil de Copenhague, c'était triste de trouver le mauvais temps.

Accompagné de Lise, Malko entra dans le bâtiment en brique rouge au fronton duquel était inscrit: « Haagenmeister H. Commissaire du port.

Un gros homme en manches de chemise mâchonnait un cigare dans un fauteuil, devant des cartes marines et des photos de bateaux. Dans un coin, il y avait un gros poste radio-émetteur-récepteur. Le Danois salua Malko et Lise d'un vague grognement et continua la lecture du journal local.

Lise l'entreprit en danois, bien que Malko ait de sérieuses notions de cette langue, et il daigna se désintéresser de sa lecture. Elle désirait simplement savoir comment ne pas rater le naufragé du Ragona.

La question mobilisa toutes les facultés intellectuelles de son interlocuteur.

L'usine avait eu le temps de débiter trois caisses @i de thon lorsqu'il répondit. D'après lui le problème était très simple: aucun gros bateau ne pouvait entrer dans le port de Skagen. Excuse providentielle lorsqu'on connaissait l'Odeur... Donc la vedette du port irait à deux milles en mer à la rencontre du Ragona, et ramènerait le passager droit sur la cabane qui servait de bâtiment des douanes, au beau milieu des docks.

Est-il possible de monter sur la vedette? demanda Malko qui avait suivi la conversation.

Le Danois secoua la tête.

Non. C'est réservé aux officiels.

Malko n'insista pas. Ce serait tout aussi efficace de recueillir l'agneau égaré sur la terre ferme. Surtout avec la mer qu'il y avait. Il faisait signe à Lise de le suivre quand le Danois laissa tomber:

Qu'est-ce que vous lui voulez tous à ce type?

Malko resta, la main sur la poignée de la porte, croyant avoir mal compris.

Tous?

L'autre consentit à retirer son cigare pour préciser.

Vous êtes le troisième depuis hier à vouloir aller sur la vedette,

Sans compter les journalistes.

Les journalistes, Malko les avait vus à l'hôtel. Maintenant, en groupe compact, ils attendaient près de la cabane de la douane. Mais les autres?

Ses yeux dorés virèrent au vert. Voilà qui n'était pas prévu au programme sans histoires de David Wise. Malheureusement, après la publicité donnée à l'histoire, il fallait s'attendre à une mauvaise surprise.

Ravi, le Danois compta sur son mégot:

Ben oui, le grand type à cheveux blancs, le curé, la petite dame et vous. Ça fait même quatre...

Mais qu'est-ce qu'ils vous ont dit? insista Malko voulant encore espérer.

L'autre cligna de l'œil.

Juste comme vous. Mais ils ne sont pas venus ensemble...

Après un léger silence, il ajouta:

Notez bien que j'aurais pas la radio à m'occuper, j'irais. J'en ai encore jamais vu des vrais espions...

Apparemment, il n'était pas le seul de cet avis.

Lise, innocente, ne voyait rien de mal à tout cela.

Elle se contentait de dévorer Malko des yeux. Les Danois étaient blonds mais ils n'avaient ni ses yeux ni son élégance.

Où peut-on trouver un bateau? demanda Malko. Le Danois désigna le port.

Là-bas. Les chalutiers ne sortent pas aujourd'hui. La mer est trop mauvaise.

Malko entraîna Lise et dégringola le perron puis s'engouffra dans la Ford. Cent mètres plus loin, ils atteignirent le wharf où se trouvaient les chalutiers. L'odeur était proprement inhumaine. Comme si de rien n'était, les équipages s'affairaient à de menus travaux d'entretien.

Le premier marin à qui Lise s'adressa refusa tout net. Il venait de repeindre son bateau et ne se souciait pas de le salir avec une mer pareille.

Elle n'eut pas plus de succès avec les deux suivants. Purement et simplement, ils lui tournèrent le dos, faisant semblant de ne pas la comprendre.

Trois autres chalutiers étaient vides. Malko regarda sa montre.

Le minéralier serait là dans une heure et demie. Il n'y avait plus de temps à perdre.

Soudain, un grand Danois aux cheveux presque blancs, chevauchant une bicyclette du siècle dernier, s'arrêta près d'eux et s'enquit du but de leurs recherches.

J'ai besoin d'aller en mer, tout de suite, expliqua Malko. Avec un bateau rapide.

L'autre hocha la tête et désigna un chalutier beaucoup plus grand que les autres.

Prenez le Sandfiord, c'est le plus rapide du port. Il appartient à mon oncle. Si vous voulez, je vais lui demander...

L'oncle, grisonnant et massif, ravaudait une épissure, assis sur une bitte d'amarrage, en face de son bateau. Il écouta la proposition de Malko d'un air rusé et répliqua en un patois incompréhensible pour lui. Lise traduisit:

Il dit qu'il n'a pas très envie d'aller en mer avec ce temps.

Malko dut lui faire expliquer qu'ils devaient partir tout de suite, beau temps ou pas, pour aller au-devant d'un bateau.

Il y eut un silence lourd de relents de poisson. puis l'oncle laissa tomber deux mots incompréhensibles pour Malko. Le neveu traduisit.

Alors, il veut cinq cents dollars.

C'était réconfortant de constater que la renommée du dollar avait atteint ce port perdu de la Baltique.

Si nous appareillons immédiatement, demanda Malko, peut-il aller au-devant du Ragona de façon à l'intercepter le premier?

Va-et-vient de traduction. Il ressortit des explications du Danois qu'à part le Queen-Elisabeth, il n'existait pas de bateau plus rapide dans cette partie du monde que le Sandefjord.

Quatre cents dollars et on part immédiatement, offrit Malko en sortant une liasse de billets de sa poche.

Le viatique de la brebis galeuse allait être sérieusement écorné, si cela continuait. Le Danois hésita imperceptiblement puis tendit la main vers les billets. C'est ce qu'il gagnait en une semaine de pêche. Malko s'engagea sur la passerelle.

Nous partons tout de suite, ordonna-t-il. Lise, il vaut mieux que vous retourniez à l'hôtel. Prévenez Copenhague que notre ami semble très demandé.

La jeune Danoise aurait bien suivi Malko, mais était trop intimidée pour discuter ses ordres. Elle prit la place de Krisantem dans la voiture.

Maugréant, l'oncle rameuta trois marins, le neveu, et commença à se battre avec le gros diesel. Krisantem regardait d'un œil torve le chalutier.

Viens Elko, fit Malko. je risque d'avoir besoin de toi.

Déjà verdâtre, le Turc obéit et alla s'installer à l'avant, étreignant le bastingage à deux mains. Malko aurait donné cher pour savoir qui étaient ses quatre concurrents et surtout, où ils se trouvaient. Il expliqua au Danois ce qu'il désirait. L'oncle hocha la tête et déplia une carte crasseuse dans la minuscule cabine de commandement.

Voilà l'endroit où le bateau pilote va aller, dit-il.

Nous, nous allons à une quinzaine de mille à l'ouest. Là, les autres ne peuvent pas nous suivre. Il y a trop de mer. Ça va secouer, je vous préviens.

Tant pis, fit Malko, héroïque.

Cinq minutes plus tard, ils larguaient les amarres.

A petite vitesse le chalutier manœuvra dans le port. Ils longèrent une des conserveries et Malko dut se boucher le nez, Livide, Krisantem ne disait plus un mot. Tant qu'ils furent protégés par le cap de Skagen, cela ne fut pas trop dur. Le chalutier tanguait raisonnablement et, dans la cabine, Malko tenait le coup, à condition de garder la tête dehors.

Soudain, il eut l'impression que le chalutier était pris dans un maelström. L'avant plongea de deux mètres, la cabine semblait se décrocher, le bruit du diesel augmenta.

A la barre, l'oncle grogna:

Ça commence...

Effectivement ça commençait. Comme si une main géante s'amusait à secouer la coque dans tous les sens. En cinq minutes Malko avait le cœur sur les lèvres. A tâtons, il tira la porte et s'accrochant un peu partout, se plaça au centre du pont. Au moins l'air était frais.

Le premier paquet de mer le prit par surprise et il manqua passer par-dessus bord. Trempé, il hésita à remonter à l'intérieur. Mais la seule idée de l'Odeur dégagée par le chandail de l'oncle lui arracha un haut-le-cœur. Il valait encore mieux attraper une congestion pulmonaire...

Y en a pour combien de temps? hurla-t-il.

Le Danois leva le pouce:

Une petite heure...

C'est le moment que choisit Krisantem pour commencer à se vider l'estomac. Toujours accroché à l'avant, il était trempé comme une soupe, secoué d'effroyables hoquets. Il tourna des yeux désespérés vers Malko et celui-ci eut honte.

N'y en a pas pour longtemps, cria-t-il au Turc.

Krisantem ne réagissait plus. On aurait pu le prendre et le jeter par-dessus bord, sans qu'il opposât la moindre résistance. D'ailleurs, il souhaitait en cette minute même un naufrage instantané.

Tout plutôt que ce roulis et ce tangage.

Malko scruta la mer autour d'eux. Pas un bateau.

Lorsque le chalutier montait sur la crête d'une vague la visibilité était de plus d'un mille. S'ils arrivaient vivants, ils seraient les premiers.

Le supplice continua, monotone et affreux. Krisantem semblait se tasser sur lui-même... Malko résistait tant bien que mal;

Tout à coup, l'oncle poussa un hurlement guttural et tendit le bras

vers l'avant.

Un tout petit point apparaissait à l'horizon entre les vagues grisâtres. Le Danois se pencha hors de la cabine et cria:

Le voilà!

Profitant d'une accalmie, Malko prit les jumelles et les braqua sur le point lointain. Effectivement, c'était un bateau, assez gros, bas sur l'eau.

Un quart d'heure passa. Le navire inconnu s'était considérablement rapproché. Il semblait énorme. Sa vitesse devait être d'une quinzaine de nœuds. Malko se rapprocha de la cabine.

Essayez de le contacter par radio!

L'oncle trifouillait déjà une radio branlante qui avait connu des jours meilleurs. Au bout de cinq minutes, il abandonna:

Je n'arrive pas. Ils ne sont pas à l'écoute ou nous n'avons pas la même longueur d'onde.

C'était gai. A moins de se faire couper en deux, Malko ne voyait pas comment il allait faire stopper ce mastodonte. Ses dimensions étaient impressionnantes à côté de celles du chalutier. Il posa la question au Danois. Celui-ci maintenait fermement la barre vers le minéralier. De la main gauche, il attrapa un mégaphone et le tendit à Malko.

Quand on sera tout près, vous allez les appeler avec ce truc-là. C'est plus sûr que la radio...

Encore un ennemi du progrès.

Il fallut encore attendre un quart d'heure. Le porte-voix à la main, Malko avait gagné l'avant et s'était installé près des ruines de Krisantem.

Le bateau était gigantesque. Gracieusement, le petit chalutier amorça un virage pour prendre une route parallèle à celle du minéralier. La grosse coque grise grandit démesurément. Plusieurs silhouettes apparurent sur le pont, regardant avec curiosité le minuscule chalutier.

Malko emboucha le porte-voix et cria à se faire péter les poumons
Otto Wiegand! Otto Wiegand Avez-vous à bord Otto Wiegand?

La puissance du mégaphone était énorme. Il y eut un remue ménage sur le pont du minéralier et un homme portant un chandail à col roulé rouge se pencha à la lisse, entouré de plusieurs marins.

Malko n'avait eu entre les mains qu'une photo vieille de vingt-quatre ans et la distance était trop grande, mais il supposa qu'il s'agissait de l'Allemand. Il répéta son appel.

L'homme au chandail rouge agita le bras, en signe de bienvenue, puis fit un geste pour s'éloigner de la lisse. Malko eut une inspiration qui aurait fait bondir David Wise.

Rinaldo, gronda le porte-voix, Rinaldo, vous m'entendez.

Le nom de code donné vingt-quatre ans plus tôt par Wild Bill Donovan.

Cette fois l'homme se pencha à tomber le long du bastingage et agita les bras frénétiquement.

Il s'agissait bien d'Ossip Werhun, dit Otto Wiegand.

Vous embarquez avec nous, ordonna le mégaphone.

C'était la meilleure façon d'éviter de fâcheuses rencontres.

Sur le pont du minéralier, l'homme au chandail rouge discutait avec un interminable marin en casquette, probablement le capitaine du Ragona.

Le petit chalutier commençait à s'essouffler. En dépit des promesses de l'oncle, il n'était pas fait pour de telles vitesses. Les tôles du pont vibraient sous les pieds de Malko. Si le Ragona ne stoppait pas, ils allaient être distancés. Sur le pont du minéralier la discussion s'éternisait avec des gestes violents. Malko reprit son mégaphone.

Stoppez, ordonna-t-il. Nous devons prendre à notre bord Otto Wiegand.

Malko eut l'impression que le minéralier accélérât... Il n'y avait plus qu'une solution, risquée, il est vrai.

S'accrochant aux haubans, il regagna la cabine.

L'oncle était accroché à la barre, le visage soucieux.

Qu'est-ce qu'ils disent? jura-t-il.

Coupons-leur la route, suggéra Malko. Vous pouvez aller un peu plus vite?

Pas longtemps, sinon, je vais faire sauter le moteur, fit le Danois. Mais, de toute façon, je ne couperai pas la route de ce bateau, c'est illégal.

Nous n'avons pas le choix, dit Malko. Je peux vous promettre que vous n'aurez aucun ennui de la part des autorités. J'arrangerai cela...

Mais le vieux Danois était têtue, il secoua la tête et se concentra sur sa barre comme si Malko n'existait pas. Celui-ci repartit vers l'avant et tapa sur l'épaule de Krisantem. Le Turc tourna vers Malko un visage décomposé et verdâtre.

Il faudrait que le Danois accepte de se mettre en travers de la route du Ragona. Il refuse. Il faudrait le convaincre.

Krisantem eut un hoquet désespéré, et se réaffala sur la rambarde.

Je ne peux pas, murmura-t-il piteusement. Ça ne va pas.

Si les valeurs les plus sûres s'effondraient...

Malko repartit pour la dunette, décidé à recourir aux grands moyens. Le temps d'ouvrir l'enveloppe aux dollars et il brandissait cinq billets de cent dollars sous le nez du Danois.

S'il arrive quoi que ce soit, je vous paie votre bateau, promit-il. Il faut dire à la décharge du Danois qu'il n'hésita qu'une demi-seconde.

Empochant les billets, il donna un violent coup de barre à tribord. Il était temps.

Déjà, dans le lointain, Malko apercevait la tache jaune du bateau Pilote près duquel les autres devaient attendre...

Le chalutier commença à se rapprocher du Ragona.

Cette fois, il y eut une réaction. Le capitaine du minéralier brandit un poing furieux dans sa direction.

Une brusque secousse faillit jeter Malko à la mer. Le petit chalutier tanguait comme un bateau-lavoir pris dans une tornade tropicale.

Le grondement du moteur augmenta. Centimètre par centimètre, il commença à remonter le gros minéralier.

Malko regardait, assez inquiet, le chalutier s'approcher dangereusement de la coque énorme...

Il s'agissait de stopper le Ragona, pas de se faire écrabouiller...

Il leur fallut près de cinq minutes pour dépasser d'une dizaine de mètres l'avant du minéralier. Alors, lentement, le Danois commença à se rabattre, tout en donnant des petits coups de sirène. C'était quitte ou double. Si le capitaine du minéralier faisait la sourde oreille, il les coupait en deux sans même s'en apercevoir. Derrière eux, la proue du Ragona s'élevait menaçante comme un éperon...

Très lentement, l'oncle commença à réduire sa vitesse. Plusieurs têtes se penchèrent à la lisse, hurlant des injures emportées par le vent. L'étrave n'était plus qu'à quelques mètres du chalutier. Malko en avait des sueurs froides. Le minéralier ne pouvait pas grand-chose contre cette tactique car le chalutier était beaucoup plus maniable que lui. C'était leur meilleur atout.

L'œil torve, Krisantem contemplait la manœuvre, trop malade pour avoir peur. D'ailleurs il préférait nettement un naufrage à son supplice...

L'attente se prolongea durant deux ou trois interminables minutes. Puis la distance commença à se creuser entre le chalutier et le Ragona. Ce damier ralentissait. Soit pour stopper, soit pour tenter une feinte, en passant à droite ou à gauche.

Ralentissez aussi, ordonna Malko au Danois, il faut garder cet intervalle.

Le « teuf-teuf » du diesel s'assourdit. Le chalutier peinait dans les vagues. Mais la distance le séparant du Ragona ne diminuait pas avec le minéralier. Celui-ci courait sur son erre, moteurs stoppés.

Comme reliés par un fil invisible, les deux navires ralentissaient au même rythme. Il leur fallut près d'un mille pour stopper complètement. Malko rembourcha son mégaphone.

Otto Wiegand!

L'homme au chandail rouge apparut immédiatement, cria quelque

chose d'inaudible, gesticula.

Au même instant, plusieurs marins commencèrent à dérouler le long de la coque du Ragona un filet de cordes à très grosses mailles comme on en utilise pour vider les cales. Le Danois manœuvrait le chalutier à petits coups de moteurs, s'approchant le plus possible du monstre immobilisé. A chaque grosse vague, Malko se disait qu'ils allaient s'écraser contre la coque d'acier.

Otto Wiegand enjambe le bastingage et commença à descendre le long du filet. Lorsqu'il fut parvenu à la dernière maille, il se retourna et Malko aperçut son visage. Les yeux durs comme des saphirs très pâles ressortaient dans les traits fatigués, il était presque chauve, mais une énergie fantastique émanait de lui. Rien qu'à voir la façon dont il était accroché à ses cordages...

Deux mètres environ le séparaient du pont du chalutier.

Sautez, cria Malko dans le mégaphone.

Il était temps. Le minéralier avait déjà remis ses machines en marche.

Le Danois donna un petit coup de moteur et l'avant du chalutier se rapprocha à moins d'un mètre du Ragona. L'homme se balançait au-dessus d'eux

Sautez, répéta Malko.

Otto Wiegand se laissa tomber, roula sur le pont et échoua contre un treuil, sur le dos. Il resta à peine une seconde étourdi. Relevé, il s'ébroua comme un chat, encore tendu, la mâchoire mauvaise. Il portait plus de cinquante ans mais ses larges épaules inspiraient le respect...

Malko vint vers lui, souriant largement, et ils s'installèrent tant bien que mal sur un tas de cordages.

J'ai des raisons d'avoir fait stopper votre bateau en pleine mer, commença-t-il.

Otto Wiegand le regarda avec méfiance.

Qui êtes-vous?

Le prince Malko Linge. Disons que nous avons des amis communs. Puisque vous êtes Rinaldo. C'est un nom qui vous a été donné il y a bien longtemps, en 1945 je crois?

Otto Wiegand ne répondit pas mais se détendit imperceptiblement. Maintenant le chalutier s'éloignait à toute vitesse du Ragona. L'Allemand regarda le gros minéralier avec une ironie infinie puis murmura en allemand:

Je suis content d'avoir quitté ce rafiôt.

Ils vous ont sauvé la vie, remarqua Malko, également en allemand.

Wiegand montra plusieurs dents en or dans un sourire sans joie...

Ach! ils ne pouvaient pas faire autrement!

Ce salaud de capitaine voulait me livrer aux Russes!

Tout à coup son visage se ferma et il grogna.

Après tout, comment puis-je savoir qui vous êtes réellement?

Malko sourit.

Je vous emmènerai cet après-midi au consulat des USA. à Copenhague. Vous vous entretiendrez avec le consul lui-même, qui a d'ailleurs prévu une charmante guide pour votre séjour danois. jusqu'à ce que vous preniez l'avion pour New York.

Je ne veux pas aller à New York maintenant, coupa brutalement Wiegand. Et personne ne M'y forcera.

Il n'est pas question de vous y forcer, assura Malko. Je pensais seulement que vous n'aviez pas l'intention de vous établir au Danemark. Et les Etats-Unis me semblent une retraite assez sûre dans votre cas...

Les lèvres minces de Otto Wiegand se tordirent en un rictus cruel.

Elle n'a pas été si sûre que cela pour Haynamen...(1) Mais je dois aller à Stockholm d'abord, nous verrons ensuite.

(1)1 Complice du colonel Abel, liquidé par les Russes après sa trahison.

Malko haussa les épaules.

Vous ferez ce que vous voulez. J'ai seulement l'ordre.. en ce qui me concerne de vous remettre une certaine somme d'argent et de veiller à ce que vous disposiez d'un visa d'entrée aux USA. Ensuite, vous faites ce que vous voulez...

Comme l'ours capturé fait ce qu'il veut au zoo. A condition de ne pas en sortir...

Malko éprouvait une antipathie grandissante à l'égard de ce personnage.

Reposez-vous, dit-il. Excusez-moi un instant, il faut que je parle au capitaine.

Krisantem, appuyé à la cabine, dévorait des yeux la terre qui grandissait. Le Danois, à la barre, ne tourna même pas la tête quand Malko lui adressa la parole.

Combien voulez-vous pour continuer au sud, directement sur Copenhague?

Il répéta sa question et l'autre daigna tourner la tête.

Foutez-moi la paix. J'en ai marre de vos histoires. On rentre à Skagen.

Résigné, Malko extirpe une nouvelle fois l'enveloppe aux dollars et tendit cinq billets. Le tarif habituel.

Dignement le Danois repoussa la main tendue. C'était grave. Malko ajouta cinq autres billet . S'il arrivait à Copenhague, il évitait tous les problèmes.

Mais cette fois le Danois lâcha sa barre et se tourna vers lui, presque menaçant.

Foutez-moi la paix. J'ai pas envie de me retrouver en prison. Cet homme-là doit passer la douane et voir la police. Je ne tiens pas à ce qu'on m'enlève mon permis de pêche. Et c'est pas votre pognon qui me le rendra.

Malko tenta de parlementer. Mais sa position n'était pas facile. Officiellement il n'était rien. Bien sûr, il aurait pu, grâce à l'aide de Krisantem, détourner le chalutier sur Copenhague. Mais il risquait de se retrouver dans une prison danoise pour un ou deux ans. Même dans une prison modèle, c'est long.

Ferme comme Neptune, le Danois maintenait le cap sur Skagen. Malko décida d'en prendre son parti.

D'ailleurs, s'il continuait à plonger dans le pécule du traître, Otto Wiegand n'aurait bientôt pas de quoi se payer un cercueil décent.

Il revint s'asseoir à côté de l'Allemand, sur le tas de cordages. Le chalutier venait de dépasser le cap de Skagen et la mer était un peu moins mauvaise. Krisantem eut un ultime hoquet et se redressa un peu.

Je vous ai retenu une chambre, fit Malko. Dès que vous aurez passé les formalités de douane vous pourrez vous reposer un peu avant de prendre l'avion pour Copenhague, à Aalborg. Les Scandinavian Airlines ont un vol à 17 h. 45, un DC-9.

Otto Wiegand eut un grognement approuvateur et répliqua.

Je dors aller à Stockholm. Très vite.

Pourquoi Stockholm?

Otto Wiegand hésita une seconde avant de répondre.

Ma femme, Stéphanie. Elle m'attend là. C'était trop dangereux de partir ensemble.

Malko hocha la tête avec une sympathie un peu forcée. Ce devait être une horrible matrone.

Je vois. Mais nous pouvons lui téléphoner.

Je demanderai à l'ambassade de faciliter son voyage et de veiller sur elle.

L'Allemand ne paraissait pas avoir confiance dans les ambassades.

Je préfère aller la chercher...

Après tout, c'était sa femme.

Ils n'étaient plus qu'à un mille du rivage. Dans le lointain, le minéralier avait rejoint la tache jaune de la vedette du port.

Un quart d'heure plus tard, ils longeaient la première conserverie. Otto Wiegand fronça les narines et se tourna vers Malko.

Il y a un charnier ici, ou quoi?

Il devait s'y connaître. Malko lui expliqua la présence des

conserveries de poisson.

On s'y habitue, affirma-t-il.

Ce qui devait être vrai puisque les habitants de Skagen continuaient à se reproduire...

Deux policiers en uniforme attendaient sur le quai, retenant difficilement une vingtaine de reporters et de photographes. Malko secoua la tête, furieux. En fait de discrétion, c'était réussi...

Les policiers entourèrent immédiatement Otto Wiegand et n'autorisèrent pas Malko à le suivre à l'intérieur de la petite baraque en bois de la douane. Il resta dehors avec les journalistes. Heureusement, Lise, en tant que représentante officielle de l'ambassade des Etats-Unis, était dedans. Elle fit à Malko un signe joyeux de la main.

Ce dernier s'attendait à ce que tout se passât en cinq minutes. Mais, au bout d'un quart d'heure, Lise, éblouissante dans un ensemble blanc avec une toque assortie, ouvrit la porte de la cabane, l'air soucieux.

Deux inconnus en loden verdâtre, l'air endormi, dégingandés, l'encadraient. Elle vint droit sur Malko qui attendait dans la voiture.

C'est très ennuyeux, annonça-t-elle. Copenhague n'a pas encore transmis les pièces qui autorisent M. Wiegand à entrer au Danemark. J'ai pourtant envoyé la photocopie de son visa au Ministère de l'intérieur.

Ça, c'était le comble!

Alors, ils vont le rejeter à l'eau? fit Malko, plutôt agacé.

Lise rougit:

Oh non! Ces deux messieurs appartiennent au Ministère de l'intérieur. Ils ont assigné Otto Wiegand en résidence à l'Hôtel Scandia, jusqu'à ce que les papiers arrivent. C'est une question d'un jour ou deux.

Les deux lodens approuvèrent gravement. Malko réprimait une forte envie de rire qui désamorçait sa rage. Si ces deux-là n'étaient pas des barbouzes, Krisantem était le grand mufti de Jérusalem. l'odeur du poisson semblait les incommoder aussi, car ils respiraient du bout des lèvres. juste assez pour ne pas tomber.

Ils lui rappelaient ses « gorilles » à lui, Chris Jones et Milton Brabeck, en version dénicotinisée...

Eh bien, allons tous à l'Hôtel Scandia, conclut-il, fataliste. Avant qu'ils ne changent d'avis et le rejettent à la mer.

Lise remonta dans la cabane en bois où la température augmenta instantanément de plusieurs degrés. Le fonctionnaire de l'immigration lui aurait accordé tous les visas du monde, à elle. Avec quelques petites gâteries en plus.

La jeune Danoise ressortit, escortée d'un Otto Wiegand écumant de

rage, ses rares cheveux en bataille, tous les traits de son visage crispés comme s'il allait avoir une attaque. Il s'engouffra dans la Ford en jurant, bousculant Lise, et cria à Malko:

OU y a-t-il un téléphone? Où? Je dois téléphoner.

Heureusement, il ne leur fallut guère plus de cinq minutes pour parvenir au Scandia. Otto jaillit de la voiture et se rua dans la petite entrée, rejoint par une masse hurlante de photographes et de journalistes.

Ça va être gai, dit Malko. Moi qui espérais prendre l'avion ce soir! Lise lui lança un regard lourd de reproche.

Vous avez tellement hâte de partir. Dans trois jours c'est la Saint-Jean, je voudrais vous montrer un peu mon pays...

Elle incluse. Comme toute bonne Scandinave, Lise, fille de diplomate, alternait les révérences de l'ambassade avec des galipettes plus en accord avec son tempérament. A vingt-six ans, elle s'était forgée une solide expérience sexuelle, qui, disait-elle, lui servirait lorsqu'elle serait mariée.

Malko, ses yeux dorés, son accent allemand et sa distinction entraient parfaitement dans son programme. Dans l'avion, elle lui avait montré sans aucun complexe quelques photos d'elle nue, comme la main afin de souligner son bronzage intégral.

Sentant qu'il l'avait vexée, il lui prit la main et la baisa. Mais le cœur n'y était pas. Il pensait à Alexandra.

Alexandra qui l'avait prévenu que, s'il prolongeait son séjour à Copenhague plus de trois jours, elle le trompait par principe avec son jardinier, quitte à le mettre à la porte le lendemain. Ce qui était ajouter une injustice sociale à une trahison.

Si elle avait vu Lise, elle l'aurait écorchée vive.

Ils pénétrèrent dans le hall minuscule. Le Scandia tenait plus de la pension de famille que du Hilton. La plupart des chambres se trouvaient dans une annexe, à une centaine de mètres de là.

Minuscules, propres et solidement imprégnées de l'Odeur.

Malko se demandait où était passé l'Allemand lorsque ce dernier surgit d'un placard baptisé cabine téléphonique et se rua vers eux. Les yeux bleus étaient hagards.

J'ai téléphoné à Stockholm, jeta-t-il à Malko.

Elle n'y est pas.

Il était défait, affolé. Lui qui semblait si dur et inhumain en sortant du Ragona.

Elle a peut-être été à un autre hôtel, suggéra Malko. Ou elle est en retard.

Otto Wiegand restait planté dans le hall sans répondre, les yeux dans le vague, prêt à traverser le Kattegat à la nage. Malko le prit par

le bras.

De toute façon, dit-il, nous avons le temps de déjeuner. Puisque vous êtes cloué ici jusqu'à nouvel ordre.

L'Allemand se laissa traîner de mauvaise grâce jusque dans la salle à manger. Il y avait encore peu de monde. La plupart des convives portaient le mot « danois » écrit au beau milieu de leur figure. Malko remarqua pourtant une jeune femme très bronzée, aux cheveux noirs, le nez retroussé, qui ne cessait de les dévisager.

Elle était assise seule à une table devant une tasse de café à laquelle elle n'avait pas touché. Inexplicablement, Malko eut l'impression que sa présence était déplacée, sans pouvoir s'expliquer pourquoi.

Avec son odeur, Skagen n'accueillait pas tellement de touristes... Et le capitaine du port avait parlé de quatre personnes qui avaient réclamé Otto Wiegand.

Il n'eut pas le temps de continuer à se poser des questions. Un personnage inattendu venait de s'encadrer dans la porte de la salle à manger.

Un prêtre en soutane de tissu brillant, très bien coupée, taillé en athlète à l'exception d'une très honnête bedaine portée en avant comme un saint sacrement. Mais on ne voyait que ses oreilles énormes, transparentes et gélatineuses; elles ressemblaient aux jouets en plastique que l'on suspend dans les voitures. Une serveuse alla à sa rencontre et, ne sachant pas très bien quelle attitude adopter, esquissa une sorte de révérence.

Soudain, les yeux du prêtre tombèrent sur Otto Wiegand et il poussa un véritable rugissement de joie.

En trois enjambées, il eut traversé la salle. Instinctivement Malko et Krisantem se levèrent, prêts à défendre l'Allemand. Mais le prêtre s'était arrêté à un mètre de lui, les bras tendus, le crucifix en bataille.

Ossip, barrit-il. Mein lieber Ossipl Dieu a permis que nous nous retrouvions enfin!

Pour retrouver quelqu'un à Skagen il fallait vraiment un hasard divin. Le prêtre imposant devait être branché en ligne directe sur le paradis.

L'Allemand s'était comme tassé sur sa chaise. Machinalement sa main droite étreignait le manche d'un couteau de table et Malko se dit qu'il valait mieux ne pas faire de mouvements brusques. L'étrange prêtre dut penser la même chose, car il continua ses démonstrations d'amitié à distance.

Ossip, reprit-il. Tu ne me reconnais pas? Ton ami Joseph Melnik.

Muets de saisissement, les Danois présents suivaient ces curieuses retrouvailles. Les avis oscillaient entre un fou et une opération

publicitaire.

Pourtant, au nom de Melnik, un très léger sourire éclaira le visage d'Otto Wiegand. Sa main relâcha le couteau.

Comme pour lui-même, il murmura:

Ach! Joseph! Je te croyais mort. Je pensais qu'ils t'avaient fusillé!

Le rire tonitruant du Père Joseph Melnik fit trembler les vitres.

Fusiller, moi! Après tous les services que j'ai rendus au Seigneur! Il a étendu sa protection tutélaire sur moi.

Au mot de fusiller, ceux qui comprenaient l'allemand avaient sursauté. Au Danemark, on fusille rarement les prêtres... Mais Malko avait noté. Décidément, il n'était pas au bout de ses surprises... Otto Wiegand avait d'intéressantes relations.

Tu ne me dis pas de m'asseoir! reprocha le Père Melnik. A moi qui suis venu de si loin pour te voir!

Otto eut un geste vague qui pouvait dire n'importe quoi. Aussitôt, le prêtre empoigne une chaise qui plia presque sous son poids et s'assit à côté de Malko à qui il tendit une main poilue énorme et gélatineuse.

Etes-vous un ennemi de Dieu, monsieur? demanda-t-il d'une voix musicale.

C'est une question que Malko ne s'était jamais vraiment posée. Poliment, il répondit:

Je ne le pense pas.

L'autre lui écrasa les phalanges.

Alors, qu'Il vous bénisse!

Et il esquisça un rapide signe de croix. Effaré, Krisantem contemplait la scène sans comprendre. Ses « notions » religieuses s'arrêtaient aux derviche tourneurs.

Soudain le prêtre se pencha sur Otto Wiegand et commença à lui parler à l'oreille en une langue que Malko reconnut comme de l'ukrainien. Il ponctuait son discours de grands gestes, postillonnant dans tous les sens. Son interlocuteur le regarda d'abord avec effarement puis une lueur rusée passa dans son regard. Finalement, le Père Melnik assena à l'Allemand une claque dans le dos à lui faire cracher ses dents et hurla en direction de la serveuse:

Du vin, je veux du vin! Qu'on apporte le meilleur vin pour célébrer le retour de mon ami.

Malko commençait à se demander s'il n'avait pas loué sa soutane. Un vent de réformisme a beau souffler sur l'Eglise, le Père Melnik était nettement dans l'aile galopante du Concile... Comme s'il avait deviné les pensées de Malko le prêtre se souleva à demi et claironna :

J'ai oublié de me présenter: Joseph Melnik, aumônier de l'Ukrainska Poustanska Armia, de 1942 à 1945, sous le commandement de mon chef bien-aimé, le poglovic Ante Pavelitch. Que Dieu ait son âme!

Fichu cadeau pour n'importe quel dieu. Malko connaissait les exploits des Ukrainiens ralliés aux Allemands, pendant la guerre.

La guerre est finie, dit-il froidement. Et Ante Pavelitch est mort...

Un éclair moqueur passa dans les yeux du Père Melnik.

N'y a pas de repos pour les justes, lança-t-il sentencieusement, jusqu'à mon dernier soupir, je lutterai contre les ennemis de l'Eglise.

Par le plasticage de la légation yougoslave, l'assassinat des leaders d'un mouvement concurrent et quelques meurtres sans importance.

Que voulez-vous à Otto Wiegand? Demanda Malko. Il est extrêmement fatigué par son évasion et doit se reposer.

Otto Wiegand? fit le prêtre feignant la surprise. Mais je ne vois ici que mon vieux et fidèle camarade de combat Ossip Werhun qui se distingua particulièrement dans la lutte contre les ennemis de Dieu.

De mieux en mieux.

Un Smorrebrod coincé dans la bouche par la surprise, Lise tentait de suivre la conversation en allemand, sans y parvenir. Elevée dans une institution religieuse, elle n'arrivait pas à croire que l'homme assis en face d'elle fût vraiment un prêtre.

Malko commençait à s'énerver. Tout cela ne lui disait rien qui vaille; l'OSS avait dû écumer les cellules de condamnés à mort pour trouver des agents doubles...

Werhun ou Wiegand, coupa-t-il. Que lui voulez-vous?

Le rire tonitruant de Melnik secoua la table une fois de plus. Caressant les pierres précieuses enrichissant son crucifix, il laissa tomber avec une expression rusée:

Cela, mon cher, est un petit secret entre nous et le Seigneur. Je ne pense pas pouvoir vous le confier.

Malko chercha le regard de l'Allemand. Il détourna la tête, semblant surtout ennuyé. On aurait été tenté de rire de cet intermède, mais !

Malko sentait que le Père Melnik devait avoir une conception de la plaisanterie à base de fours crématoires et de barbelés.

Le prêtre avala d'un trait un énorme verre de vin et ses oreilles rosirent d'un seul coup comme si le liquide s'était déversé directement à l'intérieur. Otto Wiegand daigna enfin se mêler à la conversation.

Mes relations avec Joseph Melnik ne regardent que moi, dit-il sèchement. J'aurais simplement un déplacement à effectuer après mon retour de Stockholm. Deux ou trois jours-au maximum. C'est très important pour moi...

Où?

L'Allemand secoua la tête:

Je ne peux pas vous le dire. Et il n'est pas question que vous veniez avec moi.

Tout cela n'était pas brillant. Malko commençait à se féliciter d'avoir emmené Krisantem. La soutane de soie ne l'arrêterait pas le cas échéant. Il était au-dessus de ces préjugés.

Une serveuse se pencha à l'oreille de Otto Wiegand et lui désigna le hall qui donnait directement sur la salle à manger.

L'Allemand tourna la tête dans la direction indiquée et le sang quitta son visage d'un seul coup.

Comme s'il avait instantanément été saigné à blanc.

Malko se retourna.

Le hall semblait avoir encore rapetissé devant l'apparition d'une créature de rêve. Les yeux bleus immenses, à peine maquillés, la bouche opulente, le nez long, fin et busqué. Sa crinière blonde, lumineuse, éclatante, était savamment décoiffée. Elle était plus que

belle et ses hautes bottes noires gainant ses jambes un peu fortes ajoutaient une note frémissante à l'ensemble. Et pourtant, il y avait comme un fond glacial à cette beauté. L'inconnue devait être dure comme l'acier au tungstène.

Un vent de damnation souffla sur la salle à manger du Scandia. Appuyée au bureau, d'un mouvement gracieux qui mettait en valeur la courbe de ses longues cuisses largement découvertes par la jupe du tailleur, l'inconnue examinait la salle, son visage immobile changeant constamment d'expression. Pour la première fois de sa vie, Malko se félicita de fréquenter parfois des hôtels de seconde catégorie.

A côté d'elle se trouvait un homme d'une cinquantaine d'années, distingué, avec des cheveux d'un blanc éblouissant, une bouche mince et des traits presque trop fins pour un homme.

L'homme et la femme regardaient Otto Wiegand.

L'Allemand s'était levé, tétanisé. Malko l'entendit murmurer: Stéphanie. Stéphanie et Boris...

CHAPITRE VI

Dans sa précipitation, Otto Wiegand renversa sa chaise, puis fonça à travers la salle à la vitesse d'une fusée Saturne. Lise en resta paralysée de saisissement, un deuxième Smorrebrod coincé dans la gorge.

L'appétit coupé, Malko suivit l'Allemand, à un dixième de seconde, se levant de table pour la première fois de sa vie sans s'excuser.

Debout près d'Otto Wiegand, il écouta la conversation sans que les nouveaux venus semblent se soucier de sa présence. L'homme parla le premier en allemand, d'une voix très douce.

Nous avons attendu le Ragona pour rien, reprocha-t-elle. Pourquoi l'avoir quitté si vite?

Propos très mondain. Avec un rien de tension, pourtant. Mais les phrases de l'homme paraissaient traverser Otto sans l'atteindre. Il n'avait d'yeux que pour la femme. Il tendit le bras pour lui saisir le coude, mais elle se dégagea d'un mouvement imperceptible. Ses merveilleux yeux bleus n'avaient plus, aucune expression.

Stéphanie, souffla Otto Wiegand, comment es-tu là?

Il paraissait aussi terrorisé que ravi.

Elle posa son regard sur lui et dit d'une voix forcée et moqueuse.

Je suis là, tu le vois, non?

Elle avait l'accent guttural d'une Berlinoise de Tempelhof. D'un coup de reins, elle se cambra, faisant saillir sa poitrine; un picotement agréable passa dans l'épine dorsale de Malko. Otto Wiegand s'avança et voulu la prendre dans ses bras.

Stéphanie!

Cette fois, elle s'écarta brutalement avec une moue méprisante.
D'une voix trop aiguë, qu'il essayait de contrôler,
Otto demanda:

Mais enfin, qu'est-ce qu'il y a? Pourquoi me repousses-tu? Je suis ton mari.

Mon mari!

Elle répéta le mot avec tant de dérision que Malko en fut gêné pour l'homme qui se trouvait devant lui.

Si c'était là l'épouse aimante qui l'attendait sagement à Stockholm... Cette scène conjugale annonçait des catastrophes, il le sentait. Un peu à l'écart, l'homme aux cheveux blancs contemplait Otto Wiegand avec un mélange dé mépris et d'amusement.

Au moment où l'Allemand faisait une nouvelle tentative pour prendre sa femme dans ses bras, il intervint dans la conversation, très mondain:

Nous avons appris l'accident survenu à votre avion, mon cher Otto. C'est terrible, vous auriez pu vous noyer! Heureusement que vous avez été recueilli par le Ragona... Stéphanie a voulu absolument venir avec moi à votre rencontre. Elle a hâte de retrouver son foyer avec vous.

N'est-ce pas, Stéphanie?

L'Allemande eut le sourire de deux crocodiles en train de se battre. Bien sûr. Ce pauvre Otto doit être si fatigué.

Je vais le dorloter...

Ou lui coller un oreiller sur la figure jusqu'à ce qu'il crève.

Belle nature. Un beau divorce en perspective pour cruauté mentale.

Tout en écoutant, Malko secouait sérieusement ses cellules grises. La situation était claire. Pour une raison encore ignorée, la femme de Wiegand était passée à l'ennemi. L'homme aux cheveux blancs était à coup sûr un agent de l'Est, connu de Otto, d'ailleurs. Grâce à la belle Stéphanie, il allait tenter de faire rentrer au bercail en douceur la brebis égarée.

A voir l'expression avec laquelle Otto regardait sa femme, la partie n'allait pas être facile.

L'Allemand avait retrouvé un semblant de sang-froid. Lui aussi avait compris. Dès la première seconde, mais tout son être se révoltait contre la réalité. Il vint se coller presque contre la jeune femme qui, cette fois, ne bougea pas. Malko put voir les narines dilatées d'Otto respirer son parfum. Avec un peu de chance, il allait sauter sur elle et lui faire l'amour dans la réception. Au Danemark, cela ne choquerait personne. Deux veines battaient follement sur son front.

Il était visiblement fou de cette fille et il était difficile de lui jeter la pierre. Et dire. que Malko l'imaginait comme une horrible

maritime. Cela n'aurait pas posé les mêmes problèmes.

Visage contre visage, il interpelle sa femme à voix basse:

Tu ne m'aimes plus, Stéphanie Tu sais ce qu'ils me feront si je retourne là-bas. C'est toi qui voulais vivre à l'Ouest, profiter de ta jeunesse. Pourquoi as-tu changé d'avis?

Elle ne répondit pas. Mais le ton d'Otto était si suppliant que l'employé de la réception leva la tête, surpris. Soudain une voix musicale retentit derrière Malko:

Que se passe-t-il, mon cher Ossip?

Onctueux comme un fût d'huile d'olive, la bedaine en avant, les oreilles tremblotantes, le Père Melnik dévisageait le groupe avec aménité. Il ne manquait plus que celui-là. Otto lui adressa un pâle sourire plutôt forcé.

Merci, Joseph, tout va très bien. J'ai seulement retrouvé des amis. Nous bavardons.

Ils sont les bienvenus à notre table, fit la belle voix douce du prêtre. Bénis soient les amis de mon ami.

Fendant le groupe, il entraînait déjà Stéphanie qui en eut un haut-le-corps de surprise. Otto suivit, ainsi que Malko, et l'inconnu à cheveux blancs. Au moment de s'asseoir, ce dernier tendit une main sèche et parcheminée à Malko.

Je m'appelle Boris Sevchenko, dit-il en allemand.

Je suis le prince Malko Linge, répliqua Malko sans commentaires.

De toute façon, ils savaient parfaitement à quoi s'en tenir l'un et l'autre. Les serveuses apportèrent un nouveau plateau de smorrebrod.

Il n'eut pas grand succès. Pas plus que le poisson d'ailleurs. A part le Père Melnik et Lise, pas un des convives ne touchait à son assiette.

Otto ne détachait pas les yeux de sa femme. Celle-ci avait retiré la veste de son tailleur et exhibait une poitrine à faire damner de plus saints hommes que le Père Melnik. Soudain elle découvrit sur la table un plat de harengs et, oh! horreur, commença à s'en empiffrer.

Les serveuses l'admiraient, ravies. Enfin quelqu'un qui avait du goût...

Ayant à lui tout seul englouti un plateau entier de smorrebrod, le Père Melnik semblait très à son aise. Il se pencha vers Malko et lui dit sur le ton de la confidence:

J'espère avoir le temps de stopper à Copenhague à mon retour, pour visiter l'église du bon évêque Absalon. Voilà un homme qui savait défendre le saint nom de Dieu!

Effectivement. L'évêque Absalon avait monté vers le XIII^e siècle une petite Inquisition à lui dont on parlait encore sept siècles plus tard.

Soudain, son dernier hareng avalé, Stéphanie se leva de table après avoir enveloppé Malko d'un long regard caressant et annonça à la

cantonade:

Je vais me reposer.

Otto Wiegand était déjà debout. Malko surveilla

Boris du coin de l'œil, mais le Russe ne broncha pas.

Il l'imita. Lise se pencha à son oreille:

Qui sont ces deux-là?

C'est surtout Stéphanie qui l'inquiétait. Redoutable concurrente en vue.

D'ex-amis de notre ami. Donc des ennemis.

Des ennemis?

La douce Lise tombait des nues. Habitée à classer des dossiers de touristes, elle était à cent mille lieues des barbouzes. Un peu agacé, Malko précisa:

Si vous préférez, des agents de l'Est désireux de récupérer Otto Wiegand.

Oh!

Si Boris avait bondi sur elle, un couteau entre les dents, elle n'aurait pas été autrement étonnée. Quant à Krisantem, il se félicitait d'avoir désobéi à Malko en emportant ses outils de travail... La tête de Boris ne lui revenait pas et il sentait l'atmosphère se tendre fâcheusement.

Otto Wiegand réapparut pour le café. Il avait vieilli de dix ans. Les traits s'étaient affaîsés et ses yeux étaient striés de veinules rouges. Boris le regarda ironiquement, se leva, et prit congé d'un signe de tête.

Pour éviter l'ineffable Père Melnik, Malko prit Otto Wiegand par le bras et l'entraîna. L'Allemand se laissa faire sans résister. Ils sortirent et prirent le chemin de l'annexe. Il avait cessé de pleuvoir et un timide soleil apparaissait entre les nuages.

Alors?

Malko dut répéter deux fois sa question. Otto Wiegand sursauta et laissa tomber d'une voix éteinte:

Stéphanie m'a trahi. Ils veulent que je revienne là-bas. Ils disent qu'ils me pardonneront.

Malko haussa les épaules.

Vous n'êtes pas un enfant. Vous savez ce qui se passera.

Oui, je sais

Il disait oui, mais n'y croyait pas vraiment. Ses yeux bleus s'étaient couverts d'une taie incolore qui leur ôtait tout éclat.

Qui est-ce, Stéphanie?

Comme soulagé, Otto n'arrêta plus.

Elle travaillait comme secrétaire dans mon service. Une berlinoise. Puis je l'ai épousée. je suis fou d'elle. Vous l'avez vue? jusqu'ici elle était si gentille. Tenez, elle faisait même la cuisine, elle me disait

qu'elle était amoureuse de moi...

Les individus les plus forts ont toujours des failles.

Celle d'Otto était sans fond. Quand un homme de son âge rencontre une fille comme Stéphanie, il n'y a plus qu'à prier pour lui.

Et Boris?

C'est un Russe, mon homologue dans mon service. Je le considérais comme un ami...

Bon, conclut Malko. Il faut raisonner un peu.

Ici, tant que je suis avec vous, vous ne risquez pas grand-chose.

Ils ne vous enlèveront pas et je ne pense pas qu'ils tentent de vous supprimer. Vous êtes dans un pays neutre et ils ne s'amuseraient pas à cela, étant donné la protection que vous offrent les Danois.

Ne changeons rien à nos plans. Dès que les Danois vous donneront le feu vert, prenez le premier avion pour les USA.

Mais si je pars, je ne reverrai plus Stéphanie, fit piteusement Otto Wiegand.

Vous avez encore envie de la voir, après ce qu'elle vous a fait?

L'Allemand préféra ne pas répondre. Malko comprit qu'il n'en obtiendrait rien en le prenant de front.

Voyons, demanda-t-il. Comment Stéphanie vous a-t-elle expliqué sa trahison?

Boris l'aurait avertie qu'on me soupçonnait de contacts avec l'Ouest. L'affaire Rinaldo. Elle aurait accepté de me surveiller.

Elle a été dégoûtée de ma trahison après ce que le Parti a fait pour moi. Elle est très intègre, très bonne communiste.

La situation n'aurait pas été si tragique, il y aurait eu de quoi se tordre de rire. La pulpeuse Stéphanie en patriote... Il fallait être amoureux fou comme Otto pour y croire...

Malheureusement il y croyait.

Ils vous fusilleront, si vous repartez, dit sèchement Malko. Et, de toute façon, vous perdrez Stéphanie, qui m'a l'air d'une belle garce.

Otto ne répondit pas. L'image de Stéphanie rampait à travers ses circonvolutions cérébrales. A son petit cinéma personnel, il se passait et se repassait leurs dernières heures d'intimité. Une semaine plus tôt.

Il n'arrivait pas à croire que tout cela était fini.

Brusquement, il se rendait compte qu'il avait besoin de Stéphanie, comme de respirer ou de boire.

Il se mentait à lui-même, se jurant que s'il passait une seule nuit avec elle, il serait assouvi, vengé, qu'il partirait sans se retourner. Ce n'était évidemment pas vrai, mais cela, seuls les recoins les plus profonds de son subconscient le savaient.

Malko le regardait avec attention, cherchant à deviner ses pensées.

L'effroyable odeur de poisson s'infiltrait jusqu'au fond de leurs

poumons. Malko demanda:

Que voulez-vous faire?

Je voudrais gagner du temps, supplia l'Allemand. Tenter de la reprendre. Elle doit être influencée par Boris. Il faudrait les séparer...

Autant séparer deux sœurs siamoises, se dit Malko in petto.

Aidez-moi, supplia Otto Wiegand. Après tout, vous disposez de moyens considérables et je suis sûr qu'elle m'aime encore...

L'aveuglement à ce degré, cela mérite la Légion d'honneur.

Malko soupira. Ça recommençait. Au lieu de la mission paisible, il avait en perspective un kidnapping accompagné de violences obligatoires sur Boris, le tout au nez et à la barbe des autorités danoises...

Vous savez que le Danemark n'est pas une colonie américaine, expliqua-t-il gentiment. Et je n'ai pas l'impression que votre ami Boris soit du genre à se laisser faire...

A propos, le Père Joseph Melnik, vient-lui aussi vous ramener au bercail?

Otto Wiegand secoua la tête.

Non, il n'a rien à faire dans cette histoire. Il ne sait même pas que je suis marié... Maintenant, je voudrais me reposer. Je vais aller dans ma chambre...

Malko le laissa partir. A cause des Danois, Boris ferait attention, mais il fallait se méfier des entourloupettes. En attendant, ils étaient bloqués à Skagen.

De quoi se transformer en putois. La solution logique consistait évidemment à enlever la belle Stéphanie.

Là où elle irait, Otto Wiegand suivrait.

Malko repartit vers l'hôtel. Lise et Krisantem l'attendaient dans le minuscule salon attendant à la salle à manger. Un des deux « lodens » était plongé dans des mots croisés.

Lise, dit Malko, j'ai besoin de votre aide. Voilà ce qui se passe.

Il lui résuma toute l'histoire.

Vous allez filer à Copenhague, ordonna-t-il, afin qu'on demande des instructions à Washington.

je ne veux pas m'amuser à téléphoner une histoire pareille; revenez aussi vite que possible.

Lise était folle d'excitation.

Vous êtes sûr, que je peux partir, qu'il ne se passera rien? demanda-t-elle. Cela m'ennuie de vous laisser seul.

Malko l'assura qu'il avait la situation solidement en main, ce qui était un affreux mensonge.

La guerre des nerfs commençait. Otto Wiegand avait parfaitement

compris le dilemme. C'était ou sa belle garce ou sa peau. Avec une chance honnête de perdre les deux. Et Malko aurait bien voulu savoir pourquoi le bon Joseph Melnik était accouru jusqu'à Skagen pour embrasser un vieux camarade d'infamie.

CHAPITRE VII

Etendu sur son lit dans le noir, Otto Wiegand sentait sa raison le quitter petit à petit. Depuis qu'il avait quitté Malko, il n'avait pas bougé. La nuit était tombée et il entendait le battement des vagues sur la plage, ainsi que les bruits de l'hôtel. Ni Boris ni Stéphanie ne s'étaient manifestés.

Ils attendaient, sûrs d'eux.

Otto avait beau tourner et retourner tous les éléments du problème, il ne trouvait pas de solution.

Quelque chose d'irrationnel faussait toutes les analyses. A la seule idée de perdre Stéphanie, son cerveau se détraquait. Pour se tester, il l'imaginait pâmée, satisfaite, entre d'autres bras que les siens.

C'était à la fois atroce et délicieux. Mais le fantasme évanoui, il se retrouvait au même point. Il avait beau savoir que Malko avait raison, qu'avec de l'argent et la liberté il retrouverait d'autres femmes, il n'arrivait pas à se décider.

Même la solution de l'enlèvement n'en était pas une. Personne ne pouvait la forcer à l'aimer... Et, au fond de lui-même, il avait toujours deviné son effroyable dureté.

Le téléphone intérieur bourdonna.

On vous attend à la salle à manger, annonça l'employé du bureau.

Otto Wiegand n'avait pas faim. Mais c'était une occasion d'apercevoir Stéphanie. Il eut un petit choc au cœur en entrant dans la salle à manger. Boris était là, mais pas Stéphanie. L'Allemand s'assit entre Malko et Krisantem. Tout seul à une table, le Père Melnik broyait du noir. A l'écart, les deux « Lodens » brouaient des smorrebrods comme si leur vie en dépendait.

Stéphanie apparut cinq minutes plus tard. Otto en resta la cuillère en l'air. Depuis qu'il la connaissait, jamais elle n'avait été si belle. Les somptueux cheveux blonds tombaient en cascade sur les épaules nues.

Sa robe ultracourte de dentelle noires semblait avoir été cousue sur elle.

Stéphanie eut un sourire éblouissant à l'égard de Malko et se dirigea en ondulant vers la table de Boris

Celui-ci se leva et lui baisa la main.

Otto ne pouvait détacher le regard de sa femme.

Assise face à lui, elle exhibait une poitrine superbe à peine dissimulée par la dentelle et son parfum couvrait même l'odeur du

poisson. Et chaque fois qu'elle rencontrait les yeux dorés de Malko, elle souriait.

On dirait que vous lui plaisez, remarqua acerbement Otto Wiegand, transformé en un bloc de haine.

Malko soupira. Cousu de fil blanc. On faisait d'une pierre deux coups. Stéphanie affolait Otto et semait la zizanie dans le camp adverse. Comme pour confirmer ce que pensait Malko, elle croisa et décroisa les jambes tout en le regardant, avec une telle invite dans ses yeux qu'il crut que l'Allemand allait lui sauter à la gorge.

Vous n'êtes plus un enfant, dit-il rudement à Otto. Elle vous fait marcher.

Otto Wiegand plongea le nez dans son assiette.

Sans répondre. Quand il prit sa fourchette, Malko vit que sa main tremblait. Il finissait par avoir pitié de lui. Pour se changer un peu les idées, il regarda la salle à manger autour de lui. La jeune femme brune l'intriguait. Elle occupait la même place qu'au déjeuner.

Ses yeux se posaient souvent sur Otto, mais détournait le regard dès qu'elle se sentait observée par Malko.

Ce dernier était sûr que ce n'était pas une touriste ordinaire.

D'ailleurs, il n'y avait pas de touristes à Skagen. Peut-être une observatrice, d'un service concurrent.

Combien de temps avez-vous l'intention de vous torturer? demanda Malko à Otto. Si vous descendez dans l'arène, vous allez vous faire dévorer.

L'Allemand secoua la tête et dit amèrement:

Pour le moment, je n'ai pas le choix, il me semble. Par votre faute. Et je ne sais pas ce que je ferai sans elle..

Malko cherchait une phrase bien sentie pour répondre à cette platitude, lorsqu'un grand jeune homme blond, tiré à quatre épingles dans un complet bleu croisé, l'air un peu benêt, fit son apparition.

Il était si visiblement Danois que Malko n'y prêta d'abord aucune attention. C'est une exclamation à voix basse d'Otto qui lui fit relever la tête.

Le nouveau venu s'était arrêté devant Stéphanie qui l'invitait à s'asseoir en face d'elle, roucoulante comme la colombe de la paix. Ravi et émerveillé qu'une telle créature put s'intéresser à lui, il la mangeait des yeux, littéralement. Malko se pencha sur Otto Wiegand.

Pas de bêtise, c'est de la provocation.

Voilà pourquoi Boris et Stéphanie avaient été se promener sur le port. Cela n'avait pas dû être difficile de pêcher le jeune Danois. Le malheureux ignorait certainement dans quel puzzle délicat et tragique.

Il s'insérait... Résigné, Malko se prépara à passer des heures difficiles.

Transformé en statue de sel, Otto Wiegand ne quittait pas Stéphanie des yeux. Tout se passa bien jusqu'au moment où elle abandonna une de ses mains au Danois qui se mit à la pétrir.

Otto feula comme un léopard en colère. Il était vert. Encore un geste du Danois et il était bon pour l'infarctus ou le massacre. Heureusement, il n'alla pas plus loin dans ses privautés.

Un peu plus tard, Stéphanie et son cavalier se levèrent et traversèrent la salle à manger, sous l'œil bovin des deux Lodens, à mille lieues de se douter de ce qui se passait sous leur nez. Ils avaient des excuses: les barbouzes s'occupent rarement de courrier du cœur.

En passant devant Malko, Stéphanie lui décocha une œillade à mettre le feu aux boiseries. Otto ne quittait pas des yeux le Danois, prêt à tuer. Après leur départ, l'Allemand resta silencieux, quelques minutes, puis abandonna sa pâtisserie, verdâtre, et fila vers la sortie. Malko poussa du coude Krisantem.

Suis-le. Je ne veux pas de bagarre avec le Danois. S'il devient méchant, tu l'assomes et tu le ramènes dans sa chambre.

Le Turc obéit, plutôt boudeur. Il n'aimait pas jouer les nounous...

Otto Wiegand marchait à grands pas dans l'obscurité, la tête en feu. L'Hôtel Scandia se trouvait complètement à l'extrémité de la rue principale de Skagen. Il avait perdu de vue le couple qui avait deux ou trois minutes d'avance sur lui. Ils pouvaient être entrés dans un des deux cinémas, ou être installés Smorrebrod au bar de l'Hôtel Kastrup.

Ou peut-être marchaient-ils sur la plage, enlacés...

Son estomac se tordit de rage impuissante. A l'idée qu'elle se trouvait peut-être à quelques centaines de mètres de lui, son corps merveilleux pressé contre celui de ce jeune crétin, il éprouva une furieuse envie de tuer.

Otto Wiegand marcha encore dix minutes, presque à l'autre bout de la rue. Il s'arrêta pour souffler tout près d'un couple qui s'embrassait dans la pénombre.

Spectacle à le rendre malade. Il passa sa main dans ses derniers cheveux. Comment allait-il sortir de cette situation sans issue? A lui-même, il s'avouait qu'il ne pouvait se passer de Stéphanie. Mais il savait aussi qu'elle représentait pour lui un piège mortel.

Soudain, il les aperçut à la lueur d'une vitrine et son cœur fit un bond dans sa poitrine. Ils marchaient la main dans la main, venant vers lui, sur l'autre trottoir.

Il se renfonça vivement dans l'ombre. Qu'à aucun prix elle ne le voie Elle serait trop heureuse. Il prit une profonde inspiration.

Après tout, il avait été le numéro deux de l'espionnage est-allemand. Il devait se reprendre. Ne pas se conduire comme un gamin.

Courageusement, il tourna le dos aux deux amoureux et repartit vers l'Hôtel Scandia sans jeter un regard en arrière. Effort surhumain.

Pendant quelques minutes, tout fier de son courage, il se sentit presque en paix. Il fit même des projets d'avenir. Sans Stéphanie. Il était tellement remonté qu'il faillit aller trouver le Père Melnik pour lui annoncer qu'ils partiraient à Vaduz dès que les Danois lui donneraient le feu vert.

Ses bonnes résolutions durèrent jusqu'à sa chambre. Devant le papier à fleurs sinistre, le lit vide, il s'effondra. La tête dans ses mains, il pleura sur lui-même. Il mourait d'envie de repartir chercher Stéphanie, de la supplier de ne pas faire l'amour avec cet homme, de revenir avec lui...

C'est alors seulement qu'il remarqua la petite enveloppe blanche posée sur son lit.

L'écriture de Stéphanie.

Il resta bien une minute sans l'ouvrir, à la tourner et la retourner entre ses doigts. L'angoisse au ventre.

Enfin il la déchira et lut les quelques lignes..

Je t'attendrai ce soir vers minuit dans ma chambre à l'annexe. La quatrième en partant de la façade, au rez-de-chaussée. Viens par l'extérieur et ne dis rien à personne, surtout pas à Boris.

Et c'était signé: Ta Stéphanie.

Otto Wiegand eut envie de se frapper la poitrine comme Tarzan. Il relut dix fois les trois lignes, tourna la carte dans tous les sens.

Ainsi Stéphanie ne l'avait pas trahi! Pris dans l'engrenage du machiavélique Boris, elle avait fait au mieux pour se rapprocher de lui. Ils allaient vivre en Floride, au soleil.

Il avait envie de crier, de chanter.

Sa montre indiquait neuf heures et demie. Deux heures et demie à attendre, Infernal.

Pour user quelques minutes, il se précipita sous la douche et commença à se frotter avec rage pour tenter d'ôter l'odeur de poisson qui collait à sa peau.

S'il prenait Stéphanie dans ses bras ce soir, il voulait au moins faire une bonne impression... Ensuite, il se rasa avec le soin maniaque que met un diamantaire à tailler une pierre qu'il aime.

Lorsqu'il eut terminé ses préparatifs, il était aussi propre qu'un fœtus. Mais quarante minutes seulement s'étaient écoulées. Il faillit retourner dans la salle à manger pour partager sa joie avec quelqu'un, mais pensa à Boris, Il ne fallait pas donner l'éveil.

Etendu sur son lit, il laissa son esprit divaguer.

Tout revenait à Stéphanie. Il se mit à penser à elle en des rêves si précis que son ventre lui faisait mal.

Comme si elle avait été la seule femme sur terre.

Les fantasmes de son cerveau auraient fourni à des metteurs en scène scandinaves le sujet d'une bonne douzaine de films « modernes ».

Lorsque Otto se releva à minuit moins le quart, il était en plein délire érotique. Pris par ses rêves, il ne s'était pas demandé une seule fois ce que faisait Stéphanie avec le jeune Danois, tandis qu'il divaguait, solitaire.

Il ouvrit sa fenêtre, inspecta l'obscurité au-dessous de lui. Il se trouvait au premier étage, sur la façade de derrière donnant sur un petit jardin. A cette heure tardive pour Skagen, il ne risquait rien.

Et c'était plus discret que de passer par l'entrée. Toujours à cause de Boris. Il se laissa glisser silencieusement, son sang-froid et ses qualités physiques retrouvés miraculeusement.

La nuit était très claire. Otto Wiegand ne croisa personne sur le chemin de l'annexe. Une douzaine de voitures appartenant à des clients étaient garées devant. Il contourna la façade et commença à compter les fenêtres. Stéphanie avait désigné la quatrième.

C'était la seule à être éclairée. Son estomac se tordit d'impatience et de joie. Il ne voyait plus que ce rectangle de lumière à quelques mètres de lui, sa voie lactée, son Graal. Il trébucha et jura. Brusquement, il sentit une présence dans l'obscurité à côté de lui. Une ombre mouvante... Il n'eut pas le temps de crier. On lui assena un coup violent sur la nuque et il plongea le liez en avant dans l'humus.

Lorsqu'il revint à lui, il était presque au même endroit. Il voulut bouger et s'aperçut qu'il était étroitement ligoté sur un lourd fauteuil de bois ressemblant à une chaise électrique. Un mouchoir enfoncé dans sa bouche, tenu par un foulard, l'empêchait de crier ou de parler fort. Le siège était placé exactement devant la quatrième fenêtre. La pièce était toujours éclairée et il en distinguait chaque détail.

C'était une chambre presque comme la sienne, peu meublée, avec deux chaises et un grand lit, juste en face de la fenêtre.

Personne ne s'y trouvait. Une silhouette se pencha sur Otto et, dans la pénombre, il reconnut les cheveux neigeux de Boris Setchenov.

Mon cher camarade, fit le Russe d'une voix douce, vous avez tort de ne pas vous rendre à mes raisons. Ou vous reviendrez avec moi de votre plein gré, ou je vous ferai devenir fou.

Salud! cracha Otto.

Il était trop hors de lui pour avoir peur. La seule chose qui comptait, c'est qu'il ne verrait pas Stéphanie.

La voix se fit encore plus douce:

Pourquoi n'êtes-vous pas raisonnable? Vous pourriez vivre heureux avec votre femme, sans souci, au lieu de vous exposer à ce genre

d'expérience désagréable...

Quelle expérience?

Otto regardait le vide. Ça lui rappelait les interrogatoires. Il se retrouvait en pays de connaissance.

Ni contracté, ni détendu, simplement prêt à tout.

Boris ne répondit pas à la question, mais demanda simplement.

Acceptez-vous de revenir avec nous dès que possible?

Après une longue hésitation, Otto secoua la tête.

Il savait que c'était un piège, que de cette façon aussi il perdait Stéphanie.

Bien, fit Boris, dans ce cas, je vous conseille de ne pas quitter la fenêtre de vue. Ce qui va se passer dans cette chambre va certainement vous intéresser.

Otto Wiegand se raidit. Il avait compris. Malgré lui, il fixa la chambre déserte brillamment éclairée.

Son regard se vida de toute expression. Comme un athlète avant un effort physique considérable. Il se concentra sur les minutes qui allaient suivre. Ayant déjà été torturé, il savait que les pires tortures ont une fin. Mais cela, c'était nouveau.

La porte de la chambre s'ouvrit.

Stéphanie entra, suivie du grand Danois blond. Il referma aussitôt la porte sur eux et donna un tour de clé. Stéphanie attendait, debout au milieu de la pièce.

Avec sa robe de dentelle noire, ses longues jambes un peu fortes, son visage parfait, elle était l'incarnation même de la femelle. Le Danois vint vers elle et l'enlaça. Aussitôt elle se colla contre lui, passa ses bras autour de son cou et l'embrassa fougueusement. Puis, la bouche de l'homme glissa jusqu'au cou, mordillant l'oreille au passage, S'enfouit à la naissance, de l'épaule.

Le visage renversé, vers la fenêtre, les yeux fermés, Stéphanie gémit.

Et soudain, Otto Wiegand poussa un grognement étouffé. Il l'avait entendue gémir, Il réalisa qu'il avait aussi entendu la porte s'ouvrir, mais il n'avait pas prêté attention à ce bruit familier. Il baissa les yeux et vit un objet collé par du plastique au bras du fauteuil. Un petit poste récepteur. L'émetteur était dans la chambre... Boris était encore plus diabolique qu'il ne l'avait pensé...

Ivre de rage, Otto chercha à faire basculer le fauteuil en avant. Aussitôt, l'extrémité froide d'un canon de pistolet se vissa dans son oreille, le cran de mire l'écorchant au passage.

Ne faites pas l'imbécile, Ossip Werhun. Sinon, je vous tire une balle dans la tête.

Otto respira profondément. Certes, Il pouvait fermer les yeux mais Boris connaissait bien la nature humaine. L'Allemand ne perdait pas

une miette de ce qui se passait à l'intérieur de la chambre.

Stéphanie s'était allongée sur le lit, sur le dos, la robe remontée à mi-cuisses. Le Danois passa timidement la main sur les bas gris fumée, puis l'embrassa à en perdre la respiration.

Elle le tira en arrière par les cheveux et demanda:

Je te plais?

Oh! oui

Ils Parlaient allemand tous les deux. Lui, avec un accent effroyable. Il semblait timide et emprunté.

Ce n'est pas tous les jours qu'on rencontre à Skagen une fille comme Stéphanie... Elle l'attira contre lui et Otto vit ses hanches remuer contre celles du Jeune homme.

Brusquement, Stéphanie s'écarta, se mit debout et en un clin d'œil se débarrassa de sa robe. Soigneuse malgré tout... Otto se mordit les lèvres: ils avaient acheté à Leipzig, ensemble, les dessous noirs qu'elle portait.

Sous les doigts fébriles du jeune Danois, le soutien-gorge vola à travers la pièce.

Maintenant le jeune homme étreignait les deux seins de sa partenaire avec des grognements inarticulés, couvrant son cou et sa poitrine de baisers. Il s'interrompt pour tendre le bras vers le commutateur électrique.

Stéphanie arrêta son geste.

Non, laisse la lumière, veux-tu. J'aime te voir.

Lui ne pouvait voir l'extérieur, évidemment. Le spectacle d'Otto sur son fauteuil lui aurait peut-être un, peu gâché son plaisir...

Fouetté par tant de luxure, il reprit ses caresses avec un entrain décuplé. La main droite de Stéphanie glissa vers la ceinture de l'homme et commença à la défaire, à petits gestes précis.

Otto Wiegand poussa un gémissement. Il ne savait pas jusqu'où allait se prolonger ce spectacle. Il aurait voulu croire à un trucage, impossible. Mais la femme de l'autre côté de la fenêtre était sa femme. Sans aucun doute.

Le Danois était en train d'arracher le dernier rempart de la pudeur de Stéphanie. Elle cambra ses reins pour l'aider, secoua ses jambes pour s'en débarrasser.

Quand Otto vit de nouveau les longues cuisses auxquelles il rêvait depuis une semaine, il pensa devenir fou. Stéphanie s'était allongée tout contre l'homme, vêtue de son seul parfum. Il pouvait voir sa langue s'animer et explorer la bouche et le visage de l'homme. Il entendait ses grognements de plaisir.

Il voyait les mains du Danois pétrir ses reins.

Sans même se rendre compte, il hurla:

Stéphanie! Arrête.

Le canon du Pistolet s'enfonça brutalement dans son oreille, lui envoyant des ondes de douleur qui estompèrent provisoirement l'atroce spectacle. La voix de Boris gronda :

Taisez-vous ou ce sera pire. Il ne manque pas d'hommes ici.

Comme toutes les maisons danoises, l'annexe comportait des doubles fenêtres à cause du froid. Celles-ci formaient également une excellente barrière sonore. Le Danois ne pouvait pas entendre les cris d'Otto Wiegand. D'ailleurs, il avait nettement l'esprit ailleurs. Pour décrocher son égard du lit, Otto fixait désespérément la petite boule noire du slip, sur la moquette.

Un long gémissement le ramena au lit.

Somptueusement nue, à genoux sur le lit, Stéphanie déshabillait le jeune Danois. Elle arracha le pull-over, la chemise, acheva de défaire le pantalon, s'arrêta une seconde pour un long baiser avant de faire glisser le slip.

Boris murmura à l'oreille d'Otto Wiegand :

Il est encor temps, camarade Ce n'est encore qu'un flirt

Poussé. Acceptez-vous nos propositions?

L'Allemand secoua la tête. La haine pour Boris et Stéphanie dominait tout autre sentiment. Il voulait vivre pour se venger. Il savait que retourner à l'Est serait signer son arrêt de mort. Et aussi il pensait qu'il ne pourrait pas avoir plus mal.

Allez au diable! gronda-t-il.

Comme si Stéphanie avait pu entendre, elle commença à mordre les lèvres de son partenaire, les mains dans ses cheveux, puis se laissa glisser le long de son corps, en continuant d'embrasser la peau blonde.

Lorsqu'elle arriva au terme de son voyage, le Danois, poussa un cri inarticulé.

Etreignant les reins de l'homme de ses deux mains, elle entreprit une longue et savante caresse, son dos cambré, ironiquement tourné vers la fenêtre.

C'était trop pour Otto. Il oublia le pistolet, Boris, ses résolutions. Sa gorge laissa échapper un cri rauque et inarticulé. Avec une force démente, il fit trembler le fauteuil, se balançant d'avant en arrière, hurlant, Stéphanie, pas ça, pas ça!

Les yeux lui sortaient de la tête, son corps le brûlait. Comme

si

chaque attouchement sur le Danois était une langue de feu sur sa peau.

Il ne savait pas que l'on pouvait souffrir autant. Sous ses efforts, il gonfla ses muscles. La corde qui immobilisait son bras droit craqua. Une vague de joie le submergea.

Il allait les tuer tous les deux.

Au moment où il s'arcboutait sur son fauteuil, Boris frappa avec la crosse au-dessus de l'oreille.

Stéphanie se fondit dans un brouillard gris.

Lorsqu'il revint à lui, il mit près d'une minute à réaliser où il se trouvait. La fenêtre était toujours éclairée. La blancheur du corps de Stéphanie le frappa comme un coup. Elle était étendue en travers du lit, sur le ventre, le visage tourné vers la fenêtre, l'homme s'agitait contre elle en cadence. Otto voyait les mains crispées de sa femme sur le rebord du lit.

Puis il entendit sa plainte.

Un long feulement de fauve heureux. Puis elle cria. Des clameurs sauvages et inarticulées, venues du fond de sa gorge. Il voyait sa bouche grande ouverte, ses yeux clos, les muscles de ses épaules tendus. Et l'homme, les dents serrées, ahanant sous l'effort.

Jamais elle n'avait crié de cette façon avec lui.

Jamais. Avec une horrible volupté, il découvrait une femme inconnue derrière sa Stéphanie.

Le cri ultime le transperça. Il ferma les yeux. Les deux corps ne bougeaient plus. Puis Stéphanie se détacha lentement et, les yeux fermés, commença à embrasser chaque parcelle du corps de son amant, sans le moindre dégoût.

Otto Wiegand étouffa un grognement. Il avait tellement mal qu'il ne pouvait plus penser. Les images se superposaient dans sa tête pour mieux le torturer.

Elles étaient solidement imprimées maintenant. Le plan de Boris était diabolique: lui et Otto savaient que Stéphanie serait la seule à pouvoir les effacer.

Boris, qui se tenait toujours derrière le fauteuil, trancha rapidement les liens qui clouaient Otto à son fauteuil. L'Allemand ne chercha même pas à se lever ou à attaquer le Russe. Ce n'est pas le pistolet tenu à bout de bras qui le retint, c'était un homme doué de courage physique, mais il était brisé.

Il ne pouvait détacher ses yeux de la fenêtre et des deux silhouettes enlacées.

Stéphanie, comme Si elle avait signifié que le spectacle était terminé étendit la main vers l'interrupteur et la chambre disparut dans l'obscurité. Débarrassé de l'effroyable tension, l'Allemand se détendit d'un coup. Il s'accrochait des deux mains au fauteuil pour ne pas trembler. Tout son appétit de violence était passé, il ne ressentait Plus qu'une immense fatigue et un goût de cendres dans la bouche.

Boris se pencha à son oreille.

Je sais que vous n'allez pas faire de bêtises.

D'ailleurs, maintenant, ils dorment, cela ne servirait à rien.

Allez plutôt vous coucher et réfléchissez. Ce pourrait être bien

pire.

Si vous n'acceptez pas de revenir avec nous, vous verrez votre femme descendre tous les degrés de l'infamie. Ce soir, ce n'était rien...

Sans attendre la réponse, le Russe s'évanouit dans l'ombre.

Otto Wiegand se leva lourdement et le suivit, marchant comme un automate. Le Russe avait bien calculé. Pour l'instant, il était brisé.

CHAPITRE VIII

L'imposante masse du Père Melnik se glissa dans la chambre avec la rapidité d'un serpent. Un doigt sur les lèvres, il fit signe à Otto Wiegand, déjà dressé sur son lit, de se taire. L'Allemand retomba avec un geste las. Rentré depuis une heure, il ressassait l'abominable spectacle auquel il venait d'assister. Une seconde, il avait pensé aller chasser le Danois du lit de sa femme, puis il avait renoncé.

Elle aurait été capable de prendre le parti de son amant...

Le prêtre attira un fauteuil à lui et s'assit. Près de l'Allemand.

Dans un geste familier, il caressa l'une de ses oreilles transparentes et demanda d'un ton inquiet.

Que se passe-t-il? Où étiez-vous? Je suis venu tout à l'heure.

Vidé, Otto laissa tomber:

Je suis coincé, ils vont m'avoir.

La belle voix mélodieuse du Père Melnik affirma aussitôt:

Je veux vous aider. Il faut vous reprendre, échapper à tous ces gens. Cette petite fortune nous attend depuis si longtemps...

je m'en fous, joseph... de vos dollars.

Le Père Melnik eut un haut-le-corps comme s'il avait blasphémé le saint nom du Seigneur.

Ossip, il s'agit de vingt-cinq millions de dollars.

je sais, je sais... Mais en ce moment j'ai autre chose dans la tête.

Le prêtre chercha vainement le sujet de réflexion qui pouvait éclipser vingt-cinq millions de dollars.

Dites-moi tout, mon cher Ossip, vous êtes malade, conclut-il très patenôtre.

L'Allemand hésita un instant. N'importe comment, cela lui faisait du bien de parler de Stéphanie. Il raconta au prêtre ce qui venait de se passer, et pourquoi. Celui-ci étendit ses grosses mains poilues comme pour bénir l'Allemand, et fit, rassurant:

Mais avec vos dollars, vous trouverez, dix, cent filles plus belles que votre Stéphanie.

Otto secoua la tête.

Je sais, Joseph, mais c'est elle que je veux.

Quand je me dis que je ne la reverrai pas, je deviens fou. Je ferais n'importe quoi. Je lui donnerais tout mon argent si j'étais sûr qu'elle

reste...

Le Père Melnik le contempla, plein de reproche.

Décidément, il avait eu raison de vouloir lui sonder le cœur et les reins. Il était sur une bien mauvaise pente.

Mon cher camarade, reprit-il avec une sereine componction, cette créature veut votre perte. Il faut l'écarter de votre chemin. Quant à ce Boris, j'en fais mon affaire...

Il plongea dans la poche droite de sa soutane et en sortit son bon vieux Luger P-08 dont le long canon d'acier brun reflétait la lumière.

Jouant avec l'arme, il fit:

Vous vous souvenez de cela, mon cher Ossip?

Il ne me quitte jamais. Grâce à lui, je peux me vanter d'avoir rapproché de leur Sauveur un bon nombre de mécréants. Ce Russe ne sera pas le premier.

Otto alluma une cigarette et sourit tristement:

Joseph, même Si vous tuez Boris, Cela n'arrangerait rien. D'abord, ils en enverront un autre.

Ensuite, c'est dans ma tête que cela se passe. C'est moi qu'il faudrait tuer, conclut-il, avec un rien d'ironie,

« Pas lavant qu'il n'ait signé » pensa avec effroi le Père Melnik. Pris d'un abominable soupçon, il pointa un doigt poilu et inquisiteur vers l'Allemand:

Ossip, mon fils, vous n'allez pas faire une bêtise? Vous savez que le Seigneur réproouve de la façon la plus absolue le suicide. Vous seriez damné pour l'éternité.

Ainsi soit-il, Et les dollars resteraient enfouis dans les coffres-forts de Vaduz, également pour l'éternité.

Mais Otto rassura son interlocuteur:

Ne craignez rien, Joseph, je ne me suiciderai pas. J'aime trop la vie et Stéphanie.

Le prêtre se gratta la gorge et tritura son oreille gauche, presque à en arracher un lobe.

Il y aurait bien une solution, proposa-t-il. Il doit être possible de faire authentifier votre signature ici. Je pourrais ainsi effectuer le voyage tout seul, et rapporter votre part...

Cette suggestion arracha un rire Sincère à Otto. Mon cher Joseph, dit-il, vous seriez capable de financer l'explosion du Kremlin avec ma part. Je préfère voir mon argent utilisé à de meilleures fins. Un peu de patience. Si tout se passe bien, je viendrai avec vous à Vaduz.

Et si tout ne se passe pas bien?

Otto eut un geste fataliste.

Les dollars resteront où ils se trouvent. Après tout, vous vous en êtes passé pendant vingt-trois ans.

Melnik se leva et esquissa une vague bénédiction en direction de l'Allemand.

La douleur vous égare, mon fils, affirma-t-il, onctueux. Nous reprendrons cette conversation après une bonne nuit de sommeil. Vos idées seront plus claires. Cette fille est l'incarnation de Belzébuth, Jézabel en personne. Elle mériterait d'être brûlée en place publique et ses cendres dispersées aux quatre vents.

Une lueur dangereuse brillait dans son regard. Otto bondit hors de son lit et attrapa le prêtre par le col de sa soutane. Il le retourna, l'adossa-au mur, les yeux fous, et l'apostropha:

Si tu touches un cheveu de Stéphanie, vieille canaille, je te grille vif, comme tu faisais en Ukraine, avec les partisans.

Le Père Melnik se dégagea avec dignité et foudroya du regard son interlocuteur:

Vous devriez avoir honte de parler ainsi à un serviteur de Dieu.

Et de lui prêter d'aussi vilaines pensées. Je vais prier pour vous et cette misérable pécheresse.

Sur ces paroles vengeresses, il s'éclipsa dans le couloir. Son pas lourd fit trembler les vieilles planches. A part lui, il pensait qu'il allait devoir prendre avec Stéphanie de sérieuses précautions pour la supprimer.

Malko regarda sa montre: une heure et demie.

Avec Otto, il était certainement le seul à être réveillé à Skagen. Krisantem, consciencieux jusqu'au bout, avait assisté au supplice de l'Allemand et lui en avait rapporté tous les détails. Ça promettait. De plus, ce genre d'activité ne risquait pas d'affoler les deux Lodens.

A travers la cloison, il avait suivi ensuite la visite du Père Melnik, sans toutefois comprendre ce que s'étaient dit les deux hommes. Il allait commencer à se déshabiller lorsqu'il y eut un craquement dans le couloir. Rapidement Malko se leva et alla coller son oreille à la porte.

On marchait dans le couloir, très légèrement. Malko pensa tout de suite à Stéphanie. Quel tour manigançait-elle encore? Il entendit encore quelques craquements, puis deux coups légers furent frappés à la porte d'Otto Wiegand.

Il y eut un bruit de pas dans la chambre et la porte s'ouvrit. Quelques mots à voix basse que Malko ne saisit pas, puis la porte se referma sur l'inconnue et Otto. Malko changea de place et colla Son oreille à la cloison. D'abord, il entendit seulement le murmure d'une voix de femme.

Tout à coup, Otto Wiegand poussa un cri. Stupéfaction, peur... la voix monta de plusieurs tons. Une chaise tomba et roula sur le plancher.

Malko bondit dans le couloir et ouvrit la porte de l'Allemand à la volée.

La surprise le cloua sur place.

Un énorme pistolet automatique au poing, la petite jeune femme brune de la salle à manger menaçait Otto Wiegand. Ce dernier, pour lui échapper, était monté sur le lit.

Au moment où Malko entrait, la fille leva son pistolet et dit d'une voix hachée, en allemand:

Cela fait vingt-sept ans que j'attends ce moment. Je repartirai du Danemark heureuse de vous avoir tué.

Au bruit de la porte, elle se retourna brusquement et laissa son geste en suspens. Elle aurait eu largement le temps de tirer d'abord sur lui et ensuite sur l'Allemand, mais ce n'était pas une tueuse professionnelle. Malko en profita. D'un coup sec sur poignet, il fit tomber le pistolet.

Avant que la jeune fille ait pu réagir, il ramassa l'arme et la passa dans sa ceinture, ne manquait plus que cela. Mort, Otto Wiegand ne lui était d'aucune utilité...

Que se passe-t-il? demanda-t-il. Pourquoi Voulez-vous tuer cet homme?

C'est une folle, glapit Otto. Elle me confond avec quelqu'un d'autre... Une pauvre folle. Il faut appeler la police.

Je suis venue d'Israël pour tuer ce monstre, répliqua la femme d'une voix basse et rauque et rien ne m'en empêchera.

De près, elle paraissait beaucoup moins jeune autour de la quarantaine.

Les yeux flamboyants elle fit face à Malko.

Vous êtes probablement un assassin, vous aussi, siffla-t-elle. C'est pour cela que vous le protégez.

Malko secoua la tête.

Je ne sais pas ce que vous voulez dire.

Cet homme est un agent de renseignements dont la vie m'est précieuse pour des raisons professionnelles. Rassuré par la présence de Malko, Otto Wiegand redescendit de son lit sans quitter des yeux la jeune femme. Celle-ci s'accrocha au bras de Malko et dit d'un ton pressant: Savez-vous Pourquoi je veux le tuer? Il a exterminé toute ma famille il y a vingt-sept ans, en Ukraine. C'est un monstre, une bête.

Tout son calme avait disparu. Elle semblait beaucoup Plus jeune d'un coup. Avec des mots entrecoupés de sanglots, elle raconta à Malko sa pitoyable histoire. Au fur et à mesure, l'Allemand, assis sur le lit, semblait se recroqueviller. Lorsqu'elle se tut, Malko eut un regard d'infini mépris pour lui. Je regrette sincèrement d'avoir à vous protéger, monsieur Ossip Werhun. C'est la mission la plus pénible qui me soit échue depuis que je fais ce métier.

L'autre bredouilla de vagues excuses, sans regarder Malko.

Intérieurement, il se maudissait d'avoir laissé échapper ce témoin, jadis. C'était une bonne leçon pour l'avenir.

Mais Yona Liron poursuivait son idée. Elle s'écarta brutalement de Malko comme s'il avait eu la fièvre jaune et lui jeta:

Alors, en dépit de ce que je vous ai dit, vous le protégez encore?

Hélas fit Malko, je vous comprends, mais nous sommes dans une position qui nous dépasse tous les trois...

C'est bien, fit-elle sombrement.

Elle pivota sur elle-même et il s'effaça pour la laisser passer, croyant qu'elle allait sortir. D'un geste fulgurant, elle se baissa et saisit quelque chose dans sa courte botte noire. Puis, pliée en deux, elle fonce vers le lit.

Otto Wiegand hurla et Malko eut le temps d'apercevoir la lame brune d'un poignard tenu à l'horizontale.

Instinctivement, il plongea en avant, dans les jambes de la fille et la saisit au-dessous des genoux, l'entraînant dans sa chute.

L'Allemand cria de nouveau et il se dit qu'il était intervenu trop tard. Yona roula sur le dos et lui décocha un coup de pied qui l'atteignit à la tempe, l'étourdissant. Aussi rapide qu'un homme, elle se releva, le poignard toujours à la main. Otto jeta ses mains en avant dans un geste de défense, hagard. Son pantalon était déchiré à la cuisse gauche, laissant apercevoir une longue estafilade. Cette fois, la jeune Israélienne visa le ventre et plongea, tenant le manche du poignard à deux mains, à la manière des commandos japonais.

Ce genre de coup ne pardonne pas lorsqu'il atteint son but: le foie.

Malko se relevait tout juste. Parant au plus pressé, il la tira violemment en arrière et parvint à saisir le manche de l'arme de la main droite. Aussitôt, Yona fit volte-face et se colla contre lui. Il eut le temps de sentir un parfum agréable et la douceur de ses formes avant de recevoir un terrible coup de genou dans le ventre.

Des myriades d'étoiles filantes devant les yeux, il s'accrocha à ses jambes tout en tombant. Elle le frappa encore sur la tête avec le manche du poignard, de toutes ses forces. Un vrai démon. Dire qu'elle semblait si inoffensive à sa petite table... Il pensa quand même à lui saisir la cheville et il tira brusquement, horriblement confus de se conduire ainsi avec une femme. Déséquilibrée, elle poussa un cri et glissa en arrière, lâchant son arme pour protéger sa nuque.

Le poignard se planta en vibrant dans le plancher. Malko roula sur lui-même et immobilisa Yona en se couchant sur elle de tout son long.

Pendant près d'une minute, elle gigota furieusement, tentant de le mordre, de le griffer, se cambrant de toutes ses forces pour tenter de se débarrasser de lui. Tout en la maintenant, Malko éprouvait des sensations confuses. Il avait presque l'impression de vouloir la prendre

de force.

Elle se calma d'un coup. Il sentait ses épaules agitées de sanglots. A plat ventre par terre, elle était prise d'une véritable crise de nerfs, pleurant, la tête dans ses bras. Malko se releva avec précaution, ramassant le poignard au passage. Sur le lit, Otto Wiegand comprimait sa cuisse blessé, l'air hagard, en regardant l'Israélienne avec un mélange de haine et de stupéfaction.

Elle a voulu me tuer, bredouilla-t-il.

Vous vous attendiez à quoi? fit brutalement Malko. A ce qu'elle vous saute au cou! Si j'avais connu votre vie en détail, je n'aurais jamais accepté cette mission.

Dites donc, dit Otto Wiegand d'une voix aiguë, vous êtes ici pour me protéger, pas pour écouter les divagations d'une folle.

Ne craignez rien, je vous protégerai, dit Malko.

Il se dégoûtait.

Le Plus gentiment qu'il le put, il aida la jeune femme à se relever. Les épaules secouées de sanglots convulsifs elle ne pouvait plus arrêter ses larmes. Cela avait quelque chose de poignant.

Je saigne, gémit Otto Wiegand.

Abandonnant Yona Liron, Malko Se pencha sur lui pour examiner la blessure. C'était une longue coupure superficielle qui n'avait pas entamé le derme. Même pas besoin de points de Suture. Ça vous changera les idées, fit-il sèchement.

Ce n'est en tout cas pas ainsi que vous allez mourir. Bonsoir. Je vais me coucher et j'emmène cette jeune personne. Je, vous souhaite de beaux cauchemars.

Il entraîna par le bras Yona, qui se laissa faire en reniflant.

Elle ne protesta pas non plus lorsqu'il la fit entrer dans sa chambre et l'installa dans un fauteuil. Puis il alla chercher une serviette et lui essuya le visage.

Au bout de quelques minutes elle cessa de pleurer et se coiffa maladroitement avec ses mains. En temps normal, elle avait un joli visage triangulaire.

Puis, sans transition, elle demanda d'une voix dure:

Rendez-moi mon pistolet et mon poignard.

Ça commençait.

Malko secoua la tête et s'assit sur l'autre chaise.

Je ne vous les rendrai pas pour plusieurs raisons, expliqua-t-il.

D'abord, parce que je ne veux pas que vous terminiez vos jours en prison dans ce pays. Les Danois ne plaisantent pas avec le meurtre. Vous vous apprêtiez à commettre un meurtre prémédité, même s'il est justifié dans le cas d'Ossip Werhun.

Qu'est-ce que cela peut vous faire? coupa-t-elle. Je m'attends à cela. Je n'ai pas de famille, pas d'enfants. Je n'en aurai jamais puisque

j'ai été stérilisée. Alors, vivre en prison ou dans un kibboutz, c'est la même chose. Au moins je serai bien avec moi-même.

Il n'y avait pas grand-chose à répondre à cela.

Yona continua d'un ton pressant.

D'ailleurs, vous pouvez garder mes armes, cela n'a pas d'importance. Je m'en procurerai d'autres et à la première occasion.

Je tuerai Ossip Werhun Avec un couteau de cuisine s'il le faut.

Impossible de l'effrayer. Malko se dit que la seule façon d'en venir à bout était peut-être de lui dire la vérité. Au point de discrétion où il en était...

Lentement, avec le maximum de précisions, il commença à lui raconter l'histoire d'Ossip Werhun. Lorsqu'il en arriva à Stéphanie, une lueur mauvaise brilla dans les yeux de Yona.

« Dieu que je suis contente, s'exclama-t-elle, mais c'est encore trop doux pour lui. » Malko alla jusqu'au bout, expliquant tout ce que la CIA attendait de l'Allemand. Cet homme avait été des années dans l'appareil de renseignement communiste. Il savait des milliers de choses. Voilà, conclut-il, pourquoi il doit rester en vie.

Yona secoua la tête.

Ce sont vos affaires. Je vous comprends. Mais vous trouverez un autre traître. Celui-là m'appartient, je le tuerai.

Ils étaient revenus au point de départ. Yona secouait sa chevelure acajou chaque fois que Malko revenait à la charge. Tout à coup elle se laissa glisser sur sa chaise et murmura: je suis si fatiguée.

En une seconde, elle était endormie sur place, épuisée par la réaction nerveuse. Malko la regarda une seconde avec Pitié puis la prit dans ses bras et la déposa sur son lit. Il ignorait dans quelle chambre elle habitait et se souciait peu d'attirer l'attention sur lui.

Elle ne réagit même pas lorsqu'il la déshabilla, ne lui laissant que ses dessous, des collants noirs et un soutien-gorge qui tenait plus de Dior que de la femme-commando.

Puis, il se déshabilla à son tour et se coucha. La journée avait été longue et aucune solution n'était en vue, l'enlèvement de Stéphanie posant des problèmes pratiquement insolubles. A moins de déclarer le Danemark cinquante et unième Etat des USA...

Il craignait que Boris et sa diabolique complice ne viennent à bout de la résistance nerveuse de l'Allemand. En une journée, ils l'avaient déjà sérieusement ébranlé. Il finirait par se jeter dans le piège velouté de Stéphanie comme le lapin se jette dans la gueule du cobra.

Tout en réfléchissant, il s'endormit. Il fut réveillé un peu plus tard par un gémissement. Yona rêvait dans son sommeil. Elle se pelotonna contre lui, tremblant de tous ses membres. Ne sachant trop que faire, il lui caressa les cheveux, en pensant à Alexandra qui s'imaginerait encore Dieu sait quoi en voyant une fille dans son lit.

Puis l'Israélienne se serra plus fort. D'une façon telle qu'il ne pouvait plus douter que son cauchemar évoluait agréablement.

La résistance humaine a des limites. C'est lui qui fit glisser les collants noirs jusqu'au fond du lit. Ensuite, il oublia pour un moment l'inférieur carrousel dans lequel il se trouvait plongé. Si seulement, cela pouvait lui donner un peu de poids auprès de l'Israélienne. Lorsque sa houle voluptueuse se calma, elle murmura d'une voix imperceptible:

C'est la toute première fois...

Comme elle se rendormit aussitôt, il devait ignorer toute sa vie ce qu'elle avait voulu dire, étant donné qu'elle n'était plus vierge depuis longtemps.

CHAPITRE IX

Si l'odeur du poisson n'avait pas tué depuis longtemps toutes les mouches de Skagen, on les aurait entendu voler dans la salle à manger de l'Hôte Scandia.

Yona Liron mangeait au fond toute seule, l'air sombre et le visage encore tuméfié par sa bagarre.

Elle avait quitté Malko sans un mot, comme si rien ne s'était passé entre eux. Il avait vaguement espéré, ne pas la voir au déjeuner, sans trop y croire. Maintenant, il était sûr qu'elle n'avait pas renoncé.

A la table voisine, le Père Melnik et Otto Wiegand étaient plongés dans une conversation à voix basse, dont Malko ne percevait pas un mot. L'Allemand boitait ostensiblement et Milko était persuadé qu'il avait confié ses malheurs à son vieux camarade de combat. Rien qu'à voir les regards furibonds qu'adressait l'étrange prêtre à l'Israélienne. Il l'aurait bien exorcisée, moitié goupillon, moitié grenade...

Boris n'avait pas dit un mot à Stéphanie, plus belle que jamais.

Sa robe de jersey s'arrêtait où commençait normalement les bas.

Chaque fois que Malko levait la tête, il rencontrait ses yeux bleus qui lui souriaient en une invite muette. Et, automatiquement, Otto Wiegand interceptait le regard, ce qui déclenchait quelques bonnes idées de meurtre dans son crâne chauve.

Seul Krisantem échappait à la tension générale. Il avait découvert le hareng de la Baltique et en faisait une effroyable consommation, imité par Stéphanie. Si ces deux-là s'étaient aimés, ce n'aurait pas été mal. Mais le Turc attendait patiemment qu'on lui donnât quelqu'un à étrangler. Eventualité peu probable étant donné la présence des deux Lodens, bovins et satisfaits. Le soleil de juin était revenu, ce qui semblait les ravir. Etant donné que, pour quitter Skagen, il fallait d'abord parcourir cinquante kilomètres en voiture jusqu'à Aalborg, ils n'étaient pas sur les dents. Quant à Malko, Krisantem, Boris et

Stéphanie, ils les ignoraient totalement. Ce n'était pas leur boulot. Neutralité, neutralité. On était samedi matin. Donc rien ne viendrait avant le lundi. Malko en avait une boule au milieu de la gorge. Ils étaient cloués à Skagen. Qu'allait inventer Boris pour achever de rendre fou Otto? Le déjeuner tirait à sa fin. Malko jura de sa vie ne plus jamais manger de poisson.

Soudain, il crut être le jouet d'une hallucination. Deux hautes silhouettes venaient de s'encadrer dans l'entrée.

Chris Jones et Milton Brabeck.

Les deux barbouzes jumelles avec qui Malko avait déjà tant de fois travaillé, d'Istanbul aux Caraïbes Peu portées sur les mots croisés, mais redoutables dans toutes actions directes. A eux deux, cent quatre-vingts kilos environ, la puissance de feu d'un petit destroyer, et le cerveau d'un chimpanzé. Adorant les voyages, à condition de rester dans les pays civilisés, c'est-à-dire dans un rayon de cinq cents kilomètres autour de Kansas City.

Malko se leva et alla à leur rencontre. Chris lui Serra la main en lui broyant plusieurs petits os et laissa tomber:

Ils n'enterrent pas les cadavres dans ce patelin ou quoi? On aurait dû apporter nos masques à gaz.

Plus prosaïque, Milton était en admiration devant le costume d'alpaga bleu de Malko.

Mais où est-ce que vous trouvez des tailleurs comme ça? Soupira-t-il. Chaque fois que je paie trois cents dollars pour un costard, j'ai l'impression d'avoir acheté un sac de pommes de terre...

Lise, trempée dans le numéro cinq de Chanel, se glissa entre les trois hommes. Les yeux dorés la faisaient fondre. J'ai dû attendre l'arrivée de ces deux gentlemen, expliqua-t-elle. Ils sont arrivés ce matin seulement par le vol 912 des Scandinavian. Washington tenait absolument à ce qu'ils vous rejoignent. Chris et Milton, que l'on qualifiait rarement de gentlemen, éprouvèrent immédiatement un gros amour pour le Danemark. Soudain, l'œil de Chris devint fixe.

Tu vois ce que je vois? demanda-t-il à Milton.

Ce dernier se figea à son tour.

Le Turc, fit-il. Ça alors!

Krisantem les avait aperçus en même temps. A tout hasard, sa main fila vers sa ceinture, où était niché bien au chaud son vieil Astra, Chris Jones et Milton Brabeck S'étaient instinctivement écartés l'un de l'autre. Depuis Istanbul, les deux barbouzes et Krisantem ne se portaient pas un très grand amour. Malko n'eut que le temps d'intervenir.

Messieurs, fit-il, je vous signale qu'Elko Krisantem est à mon service depuis quatre ans déjà et qu'il me donne toute satisfaction.

Il avait frôlé la catastrophe avec les deux Lodens en train de

regarder curieusement les nouveaux arrivants.

Ah! fit Chris Jones, déçu.

Un de ses rêves avait toujours été de tenir la tête de Krisantem sous l'eau, le temps d'extraire la racine carrée de 185 976.

Quant à Milton Brabeck, il était sincèrement indigné:

Vous faites confiance à ce type-là, remarqua-t-il. Vous ne vous souvenez- pas qu'il a failli vous zigouiller à Istanbul avec son lacet, l'affreux?

Parodiant le Père Melnik. Malko laissa tomber:

Dieu recommande le pardon des offenses. Et nous ne sommes pas là pour régler les vieilles querelles. Venez, j'ai un certain nombre de choses à vous expliquer.

Laissant Krisantem veiller sur Otto Wiegand, ils prirent le chemin de l'annexe.

Messieurs, dit Malko, une fois de plus, je vous demanderai de laisser vos gros pistolets au vestiaire.

Il y a peut-être quelque chose de pourri au royaume du Danemark, mais ils n'aiment pas les coups de feu intempestifs.

Ce serait trop bête de se faire expulser du Danemark, en laissant Otto en tête à tête avec Boris et Stéphanie.

Les Danois ont horreur des complications et des cadavres. Depuis Hamlet, c'est connu.

Malko exposa sobrement la situation à Chris Jones et à Milton Brabeck. Les yeux gris-bleu des deux Américains devinrent tout tristes.

Alors, on ne peut pas faire son affaire au pédé à cheveux blancs? interrogea Chris. Calomnie gratuite, Boris réunissant une assez belle gerbe de vices absolument étrangers à l'homosexualité. Qu'est-ce qu'on fait? renchérit Milton.

Pour le moment, rien, répliqua Malko. Vous vous promenez au bord de la mer et vous regardez les Danoises. On va bientôt pouvoir se baigner, les dernières glaces ont fondu.

Lorsqu'on leur avait annoncé leur départ pour le Danemark, ils étaient tout égrillards à la pensée des belles Scandinaves, ignorant que dès qu'une jolie Suédoise a un peu d'argent elle file droit sur Paris, Londres ou New York.

Mais il ne faut pas décourager les vocations. Ayant expédié les deux gorilles à leurs occupations bucoliques, Malko s'accouda à la fenêtre donnant sur la Plage. Le mauvais temps avait complètement disparu et le soleil était presque chaud.

Il allait refermer la fenêtre lorsqu'il aperçut deux personnes marchant sur la plage. Yona et le Père Melnik.

Malko sourit. Décidément, le prêtre prenait des libertés de plus en plus grandes avec la hiérarchie... Il repoussa la fenêtre et son sourire s'effaça d'un coup. Il venait de se remémorer l'expression du prêtre

tandis qu'il déjeunait avec Otto Wiegand. Cruelle et implacable.

Déjà les deux silhouettes s'éloignaient. De ce côté-là, c'était absolument désert... à part de rares couples d'amoureux. Malko jaillit de sa chambre, dévala l'escalier de bois, et prit le sentier menant à la plage. Arrivé sur le sable, il s'arrêta. Le 'Père Melnik et la jeune femme avaient disparu. Marchant le long des arbustes qui bordaient la plage, se dissimulant de son mieux, Malko partit dans la direction où il les avait vu s'éloigner.

Il s'arrêta au bout de deux cents mètres et écouta. Le grondement des vagues et les cris aigus des mouettes formaient un fond sonore assez intense. Saisi d'une brusque angoisse, Malko se mit à courir.

La plage s'étalait à perte de vue devant lui, sans personne. Où étaient donc Yona et le prêtre? Malko courut près d'un kilomètre, puis s'arrêta épuisé, Son poumon droit le brûlait souvenir de la balle reçue à Hong-Kong. Un voile noir passa devant ses yeux et il pensa s'évanouir. Il se persuada que ses craintes étaient ridicules. Le prêtre devait tenter de la dissuader de ses mauvaises intentions... Il reprit le chemin de l'annexe en marchant normalement cette fois, cherchant à discipliner les battements de son cœur.

Le bas de la soutane entre les dents afin d'avoir le libre usage de ses jambes, le Père Melnik était en train d'achever son œuvre de dissuasion. Assis à cheval sur Yona Liron, il lui maintenait la tête dans le sable. Certes, cela n'avait pas été facile; elle s'était débattue furieusement, mais il était beaucoup plus fort qu'elle. Il avait hésité à la violer avant, pour faire plus vrai, mais avait conclu que cette formalité pourrait avantageusement être accomplie après la mort, ce qui le déchargerait d'un péché supplémentaire.

Ça l'aurait gêné de se présenter devant son Créateur chargé d'un péché contre la chair...

L'élimination de Yona était apparue à son esprit cartésien comme la solution logique après le récit de l'Allemand. Elle était pour l'instant la seule personne à mettre réellement en danger son magot, puisque aucun des autres n'en voulaient immédiatement à la vie d'Ossip Werhun. L'exécution avait été facile. Il avait abordé la jeune femme à la sortie de la salle à manger, plein d'onction, et lui avait proposé une courte, méditation.

On retrouverait son corps étranglé et violenté sur la plage et aucun Danois digne de ce nom n'irait soupçonner un homme de Dieu.

Malko était passé à quelques mètres de lui. Heureusement, c'était à un moment où sa victime ne se débattait pas. Dissimulé entre les branchages, le Père Melnik vit revenir la silhouette en alpage bleu et décida de faire un dernier effort. Serrant sa soutane entre ses dents à la déchirer, il appuya de toutes ses forces sur la nuque devant lui.

Yona griffait profondément le sol devant elle, cherchant une prise. La poussée du père eut l'effet exactement opposé à ce qu'il attendait.

Le sursaut d'agonie de la jeune femme fut si 'Violent qu'elle désarçonna le prêtre qui tomba lourdement sur le côté. La bouche ouverte, elle aspirait désespérément de l'air sans pouvoir crier. Elle tenta d'aveugler son adversaire en lui jetant une poignée de sable dans les yeux, mais rata son but et le sable partit sur la plage. . Evitant les griffes de Yona, le Père Melnik replongea sur elle et' lui remit la tête dans le sable. Tout était à recommencer, mais, cette fois, il la tiendrait jusqu'au bout. Heureusement, la végétation les dissimulait et si on les apercevait de loin, on croirait à un couple en pleine fornication.

Malko marchait les yeux baissés en contrôlant sa respiration pour effacer la brûlure qui lui déchirait la poitrine. Le soleil était haut ce qui lui chauffait agréablement le dos. De l'autre côté de la plage, des jeunes gens se baignaient déjà.

Il passa une tache de sable plus sombre que celui de la plage sans y prêter attention, puis, s'arrêta, pris d'une inspiration subite.

Cette tache n'y était pas cinq minutes plus tôt, il en était sûr. Malko avait une mémoire visuelle fabuleuse. Il pouvait apercevoir quelqu'un le temps d'un éclair et s'en souvenir trente ans plus tard.

Tout en courant sur la plage, ses yeux analysaient le paysage autour de lui. Et cette tache n'y était pas. Revenant sur ses pas, il s'accroupit et l'examina, prenant quelques grains dans sa main.

C'était du sable beaucoup plus foncé, humide.

Cela ne pouvait venir que d'un seul endroit: les bouquets d'arbres touffus à quelques mètres de lui. Intrigué, il se baissa et s'engagea sous la verdure. Trois mètres plus loin, il se heurta presque au crâne du Père Melnik dont les oreilles gélatineuses tremblaient sous l'effort. Malko vit ses grosses mains disparaissant dans les cheveux acajou et comprit immédiatement.

Dans son existence aventureuse, il avait rarement eu envie de tuer. Mais cette fois, il saisit le prêtre à la gorge avec une joie profonde. Melnik avait compris lui aussi. Instantanément, il lâcha le cou de Yona et chercha à se défaire de l'étreinte de Malko. Mais celui-ci serrait à faire craquer toutes ses cicatrices, animé d'un seul désir: tuer. Empêtré dans sa soutane, le prêtre perdit quelques précieuses secondes. A son tour, il étouffait, les deux pouces de Malko enfoncés dans ses carotides.

A quatre pattes, Yona récupérait, essuyant le sable de sa bouche et de ses yeux.

Fiévreusement, Melnik fouilla sa ceinture et en tira un poignard recourbé, vieux souvenir de l'Ukraine. Malko ne pouvait le voir. Le prêtre chercha l'endroit où enfoncer la lame. Il se moquait des

conséquences. Il aurait toujours le temps de filer du Danemark.

Il avait oublié Yona. Elle vit toute la scène, voulut prévenir Malko mais ne parvint à arracher qu'un faible gargouillis à sa gorge.

Alors, elle rampa jusqu'au prêtre, envoya la main entre ses jambes et fit ce qu'on lui avait appris à l'école de close-combat de Tel-Aviv.

Le hurlement d Père Melnik fit s'enfuir certaines mouettes jusqu'en Islande. Tout à coup, la pression des pouces de Malko sur sa carotide lui parut douce à côté des insupportables ondes de douleur qui partaient de son ventre. Il eut une convulsion de possédé et roula sur le côté, évanoui.

Malko et Yona se relevèrent en silence. Le Père Melnik était agité de soubresauts comme une chenille coupée en deux. La jeune Israélienne s'approcha et soigneusement visa une des énormes oreilles transparentes avec le bout de sa chaussure. Le prêtre sursauta sous la douleur. Yona fit le tour de sa tête et fit subir le même traitement à l'autre oreille. Puis visant l'œil gauche, elle continua. Mais il bougea et la pointe frappa l'arcade sourcilière. Malko retint Yona qui avait déjà le pied levé.

Attendez, vous allez le tuer.

Elle était encore si enroutée qu'elle mit plusieurs secondes avant de répondre d'une voix éraillée:

Bien sûr que je vais le tuer! Qu'est-ce que cela peut vous faire?

A moi, rien, répliqua Malko. Mais je ne voudrais pas que les autorités danoises se posent trop de questions à notre sujet et nous expulsent purement et simplement... je vous demande de ne plus le frapper.

Le visage bouffi de farines de la jeune femme était plein d'égratignures. A contrecœur, elle dit:

Bon. Vous m'avez sauvé la vie. Merci. Elle s'éloigna. Malko la regarda partir, songeur. Quelle bonne femme en acier! Après avoir échappé à une mort affreuse quelques minutes plus tôt, elle était déjà remise.

Il se pencha sur le prêtre. Il avait piteuse allure. Son visage était tout gris, éclaboussé de vomissures et quand Malko voulu le faire lever, il hurla de douleur. Malko rabattit la soutane sur ses jambes poilues et s'agenouilla près de lui. L'autre ouvrit des yeux glauques et les referma aussitôt. Malko le secoua:

Ne faites pas semblant d'être évanoui, sinon, je vais droit à la police raconter ce que j'ai vu. On ne vous croira pas, murmura le prêtre. Je suis un homme de Dieu. Cette fille est une traînée.

Pourquoi avez-vous tenté de la tuer?

C'est un être malfaisant, elle a tenté d'assassiner mon ami sans défense la nuit dernière. J'ai voulu le venger...

Tant de générosité sonnait faux. Malheureusement, Malko n'avait

guère le choix. Avant tout, maintenir les autorités danoises hors de ce micmac...

Si Otto Wiegand restait en tête à tête avec sa douce épouse et Boris, huit jours plus tard on le retrouverait de l'autre côté du rideau de fer, même s'il avait droit à une ultime partie de jambes en

l'air avant de disparaître dans les oubliettes... Malko aurait donné cher pour savoir la raison pour laquelle le prêtre tenait comme la prune de ses yeux à Otto Wiegand.

Dès qu'il vit que le prêtre allait mieux, il se brossa. Mais ne recommencez pas avertit-il, sinon, sécurité ou pas, vous y passez.

Le Père Melnik ne répondit pas. Lorsque Malko s'éloigna, il brossait sa soutane avec un regard de haine.

Malko alla droit à la chambre de Chris Jones. Il trouva le gorille plongé dans la lecture du dernier Playboy.

Chris, j'ai une mission pour vous, dit Malko. Soigneusement, le gorille replia la playmate, plein de nostalgie. OU étaient les pulpeuses Danoises? Vous avez vu la jeune femme aux cheveux acajou dans la salle à manger? Eh bien, à partir de maintenant, vous ne la quittez plus d'une semelle. Au besoin, dormez devant sa porte.

Chris se rembrunit sérieusement.

Ça ne serait pas plus sûr, dans son lit? Il avait sérieusement évolué depuis leur première mission, le bon Chris.

Si elle ne s'y oppose pas, fit Malko imperturbable, votre mission en sera facilitée. Sinon c'est le paillason. Et si vous voyez le gros prêtre S'approcher d'elle, je vous autorise à lui donner autant de coups de pied dans le ventre qu'il y a de mois en r dans l'année.

Au révérend?

Chris était suffoqué. Membre dévot de l'Eglise épiscopale, il avait un respect aveugle pour tout ce qui portait une soutane ou une cornette.

Enlevez-lui sa soutane avant, si cela vous gêne, suggéra Malko. Lorsqu'il referma la porte, Chris Jones était plongé dans une méditation intense.

Lise Kastrup attendit Malko dans sa chambre. Vêtue d'un pantalon de cuir et d'une blouse en soie, avec de courtes bottes marron, elle ressemblait plus à une starlette qu'à une attachée d'ambassade. Le visage de la jeune Danoise était grave, J'ai un message pour vous, depuis ce matin, annonça-t-elle. Il a été transmis directement par David Wise, au téléphone. Il préférerait qu'il n'en reste pas de trace écrite.

De quoi s'agit-il? demanda Malko, qui connaissait déjà la réponse. C'est au sujet de la jeune femme, euh, Stéphanie.

Brusquement, elle rugit. Elle n'avait pas l'habitude de ce genre de

choses. Malko lui tendit la perche avec un sourire triste.

Notre ami pense qu'une élimination discrète nous éviterait bien des soucis, n'est-ce pas? Débarrassé de la femme qu'il aime, Otto Wiegand n'aurait plus aucune raison de retourner à l'Est. Lise ouvrit de grands yeux.

Comment savez-vous? C'est exactement cela. C'est logique: ce que les communistes appelleraient la solution correcte. Et d'autant plus facile à ordonner quand on se trouve à quelques milliers de kilomètres de l'éventuelle victime. C'est pour des petites décisions de ce genre que les Services secrets ont du mal à recruter dans les Universités...

Qu'allez-vous faire?

Que feriez-vous à ma place?

La jeune fille rougit de plus belle.

Je ne sais pas. Je ne croyais pas que ces choses-là existaient.

Elles existent. Mais j'espère que vous ne les verrez pas en application ici.

Elle n'avait plus envie de flirter, Lise. Assise sur le lit, elle chercha dans les yeux dorés de Malko un réconfort, mais n'y vit que le reflet de ses pensées. Des larmes perlèrent à ses yeux. Elle ne s'était pas imaginé leur tête-à-tête ainsi. Voyant son trouble, Malko vint vers elle et lui caressa les cheveux. Allez vous reposer, lui dit-il. Ça ira mieux ce soir. Moi aussi 'ai besoin de me détendre.

Elle sortit après avoir serré très fort la main de Malko.

Resté seul, celui-ci regarda avec envie la photo de son château.

Ce n'était pas au Danemark qu'il y avait quelque chose de pourri, mais un peu partout dans le monde. L'ultimatum de David Wise le mettait dans une situation impossible.

Éliminer Stéphanie ne posait pas de problèmes insurmontables. Les gorilles, en plus de leur artillerie classique, possédaient une panoplie plus discrète valant largement les pistolets à cyanure des Russes. Mais il se sentait incapable de donner l'ordre, même si cela constituait une faute professionnelle caractérisée...

S'il passait outre et échouait, il risquait d'en supporter les conséquences. C'est-à-dire son élimination définitive du service, sous une forme peut-être désagréable. Car si la CIA transformait en rond-de-cuir ses agents officiels brûlés, elle n'avait pas les mêmes bontés pour les agents noirs.

C'est toujours tentant d'expédier un agent dans un pays ennemi pour sonder un réseau déjà pourri. D'une pierre deux coups. On teste le réseau et on se débarrasse d'un poids mort sans avoir à payer de pension.

Au mieux, il ne finirait jamais son château de Liezen. Dans son métier, on pardonnait tout, absolument tout. Il pourrait mettre le feu au Vatican, griller le pape et une brochette d'évêques, si le succès

s'ensuivait, David Wise ne lui infligerait qu'un blâme léger.

Mais l'échec, ça jamais. Ou alors, il fallait être au moins le directeur de l'Agence.

L'ambiance ne s'améliorait pas, dans la salle à manger du Scandia, Chris Jones grignotait son poisson, tout seul à une table, un œil sur Yona et l'autre sur le Père Melnik. A chaque occasion possible, il coulait à l'Israélienne un regard aussi langoureux que possible.

Au moins, il prenait son travail à cœur. Malheureusement la jeune Israélienne se montrait assez peu concernée. Elle n'avait d'yeux que pour Otto Wiegand. Et pas précisément les yeux de l'amour...

Milton Brabeck regardait Elko Krisantem avec un dégoût prononcé. Il admettait beaucoup de choses de Malko, y compris ses incursions sexuelles durant les heures de travail. Mais avoir pris à son service un ex-tueur à gages communiste, même pas syndiqué, c'était à douter de l'existence de Dieu. Il faut dire que le Turc rendait bien son antipathie au gorille. Il mangeait le nez dans son assiette, sans dire un mot.

Ignorante de ces luttes intestines, Lise surveillait Malko du coin de l'œil. Deux verres d'aquavit avaient chassé ses idées noires. Remaquillée et recoiffée, elle ne semblait plus souffrir de son séjour à Skagen. Bien au contraire.

Demain, c'est la Saint-Jean, annonça-t-elle après avoir avalé ses harengs.

Ah oui? remarqua poliment Malko.

Lise pouffa espièglement.

Comment, vous ne savez pas ce que c'est que la Saint-Jean dans notre pays?

Malko dut avouer son ignorance. La jeune Danoise soupira avec nostalgie.

C'est le jour le plus extraordinaire de l'année, dit-ont.

Pourquoi donc?

Il n'était pas fou de fêtes folkloriques. Dans chaque village danois, expliqua-t-Elie avec simplicité, on fait un grand feu. Des équipes de volontaires l'entretiennent toute la nuit. Si vous survolez le Danemark ce jour-là, vous avez l'impression qu'il y a des milliers d'incendies dans tout le pays. Les communes les plus pauvres ont leur feu. Et la nuit de la Saint-Jean est la plus longue de l'année. L'obscurité n'est jamais totale, même à trois heures du matin. Ce soir-là, tous les jeunes sont dehors. Beaucoup ne se couchent pas ou du moins pas avant cinq ou six heures du matin... Mais qu'est-ce qu'ils font toute la nuit? demanda Milton, intrigué.

Lise le fixa droit dans les yeux.

Ils chantent, ils dansent autour des feux et, surtout, ils font l'amour.

Le hareng du gorille resta à mi-chemin de sa bouche. Il en bavait.

L'amour?

Oui, l'amour, répliqua calmement Lise. Cette nuit-là tout est permis. D'ailleurs beaucoup de jeunes filles la choisissent pour commencer leur vie sexuelle. Il paraît que cela porte bonheur. On danse autour du feu avec le garçon choisi et, s'il vous veut, il doit sauter par-dessus les flammes et vous emmener ensuite dans ses bras. Heureusement, il pleut rarement le jour de la Saint-Jean. Car tout le monde fait l'amour dans les champs. C'est plus poétique que dans les voitures.

Et vous avez fait ça, vous?

'Milton Brabeck était abasourdi.

Lise éclata de rire.

Oh! non, moi j'étais à Copenhague. J'ai fait l'amour dans un appartement, les gens entraient et sortaient, sans arrêt, c'était très désagréable.

Milton Brabeck avait de grosses gouttes de sueur au front. Il espérait que ces coutumes barbares ne viendraient pas aux oreilles de son épouse de Kansas City...

Mais tout le monde fait l'amour? demanda-t-il d'une voix étranglée.

Ce n'est pas obligatoire, précisa Lise, mutine, mais c'est très triste de ne pas le faire. Cette nuit-là, vous pouvez avoir autant d'amants que vous le voulez avant que le jour se lève sans que cela ait beaucoup d'importance. Des amies à moi ont même fait des concours...

Des concours!

Un ange passa, la face voilée.

Vous savez, ici, tout le monde prend la pilule, expliqua paisiblement Lise. y aura un feu de la Saint-Jean à Skagen? interrogea Malko.

Sous la table, la cuisse de Lise frôla la sienne sans qu'il sache si c'était volontaire. Un peu trop langoureusement, elle répondit:

Bien sûr! Je vous y emmènerai, si vous voulez, ajouta-t-elle devant le sourire amusé de Malko. Ses yeux d'or ne souriaient pas pourtant.

Etant donné les dispositions dans lesquelles se trouvait la belle Stéphanie et son physique, la nuit de la Saint-Jean à Skagen risquait de marquer dans les annales du pays...

Ça serait bien étonnant que Boris ne pensât pas à utiliser ce folklore un peu particulier. La Saint-Jean au Danemark, c'est assez fabuleux. Pendant douze heures, une orgie sexuelle à l'échelon d'une nation. Pris d'une sorte de frénésie, tout ce qui a entre quinze et trente ans se livre joyeusement aux joies de la fornication bucolique avec comme seul critère le consentement réciproque des partenaires.

Il paraît même que nombre de vieilles filles profitent du couvert de l'obscurité pour combler des rêves impossibles à réaliser autrement...

En pensant à cela, Malko en avait des sueurs froides. Stéphanie était de taille à tenir tête à tous les mâles de Skagen. La raison d'Otto Wiegand n'y résisterait pas. Et malheureusement, rien ne pouvait le protéger. Si sa femme avait envie de faire des folies de son corps, ce n'était pas l'affaire des Lodens. Ils trouveraient même cela plutôt bien.

Malko posa les yeux sur l'Allemand. En trois jours, il avait vieilli de dix ans. Des poches sous les yeux, le teint gris, les gestes mal assurés. Dès qu'il ne se savait pas observé, il regardait Stéphanie avec tantôt des yeux de chien battu, tantôt une expression si féroce qu'on s'attendait à ce qu'il lui sautât à la gorge. Pourtant, ce soir, elle portait une robe relativement modeste, dont le jersey collant dessinait quand même les formes de son corps admirable avec la précision d'un bleu d'architecte, juste pour maintenir la pression...

Sans qu'il sache pourquoi, Malko était persuadé qu'il ne se passerait rien ce soir-là. D'abord Stéphanie avait des valises sous les yeux, suite de son intermède avec le Danois et devait prendre des forces pour le lendemain, l'hallali. Quant à Otto, il était trop touché pour prendre une initiative.

Il restait le Père Melnik et Yona. Malko faisait confiance à Chris Jones. Quant au Père, il risquait de se tenir tranquille un moment.

Si seulement, il n'y avait pas eu cette odeur de poisson! Malko fut le premier à se lever de table. Très vite les autres se retirèrent dans leur chambre, laissant les deux Lodens jouer aux échecs dans un coin du bar.

C'était la trêve, le calme qui présage la tempête. Etendu sur son lit, Otto Wiegand rêva jusqu'à une heure avancée de la nuit à ce qu'il ferait à Stéphanie s'il se trouvait avec elle sur une île déserte.

Hélas! l'étranglement ne venait qu'en toute dernière position, les joies de la chair définitivement épuisées.

Sa dernière prière rapidement marmonnée, le Père Melnik sortit de sa chambre, illuminée par un soleil radieux. Il n'était guère plus de huit heures du matin et l'Hôtel Scandia dormait encore. Une partie de la nuit, le prêtre avait considérablement réfléchi. Il craignait cette folle de Yona. On ne peut pas protéger un homme vingt-quatre heures sur vingt-quatre.

Quant à Stéphanie, elle semblait hors d'atteinte, sous la garde vigilante de Boris.

Il ne restait donc qu'une solution.

Par téléphone, il avait fait demander un taxi qui attendait devant l'hôtel. Il frappa un coup léger à la porte d'Otto Wiegand.

Entrez.

Le prêtre glissa sa silhouette massive dans l'entrebâillement.

L'Allemand était étendu sur son lit. Il n'avait pas fermé l'œil de la

nuît. Dès qu'il s'endormait, il apercevait Stéphanie avec le Danois. Et la sarabande commençait. Stéphanie était là avec lui, il l'appelait, pleurait, étouffait des cris de rage.

Pas une seconde de repos.

Qu'y a-t-il? demanda-t-il d'une voix lasse.

Le Père Melnik prit l'air mystérieux.

je viens de voir le Russe partir seul pour le village et ta femme est dans la salle à manger. Ce serait peut-être le moment de lui parler...

Otto sourit sardoniquement.

Lui parler. A cette salope. Après ce qu'elle a fait.

Avec les mots les plus crus qu'il put trouver, il parla de sa femme. Ça lui faisait du bien. Le Père Melnik hocha la tête, désolé.

C'est une bonne occasion pour lui demander des comptes. Tu ne vas pas te laisser détruire sans rien faire, Ossip Werhun. Allez, viens.

L'Allemand hésita près d'une minute. Mais la tentation de parler à Stéphanie fut la plus forte. Il se leva et passa une veste. Le père s'effaça pour le laisser sortir et, au moment où il passait devant lui, lui assena une manchette sur la nuque à assommer un bœuf.

Otto Wiegand ne poussa même pas un gémissement, s'affala sur place comme un sac. Prestement, le prêtre le chargea sur son épaule et ouvrit la porte d'un coup de pied.

Son plan avait le mérite de la simplicité. Il emmenait Otto jusqu'à Aalborg. Et, de là, dans un tranquille couvent ami, à Copenhague. Là, il laisserait les choses se calmer. Et ses hôtes le feraient sortir du pays le moment venu, avec Otto. Ils avaient rendu des services plus délicats. On doit s'entraider entre confrères.

Loin de Stéphanie et de son influence maléfique Otto reprendrait une attitude plus normale...

L'employé de la réception ouvrit de grands yeux devant l'étrange spectacle. Le Père Melnik sourit gracieusement et lui dit en croate:

Que Dieu vous ait en sa sainte garde.

Ce qui laissa l'autre de marbre. Déjà le prêtre déposait le corps de son ami dans le taxi dont-le chauffeur tenait la porte obligeamment ouverte, comme cela se fait au Danemark, Otto grogna, mais ne se réveilla pas.

En avant, ordonna le prêtre. Je suis très pressé.

Il fit le tour de la voiture pour monter à côté du corps inerte.

Juste pour se trouver nez à nez avec Boris Sevchenko. Le Russe ne souriait pas du tout. Les mains dans les poches de sa veste, il contemplait le Père Melnik avec un dégoût non dissimulé. Il interpella le prêtre en allemand:

Que faites-vous? Sortez immédiatement Otto de cette voiture...

Onctueux, le Père Melnik glissa les deux mains dans sa large

ceinture. Tuer un communiste ne pouvait lui valoir qu'une indulgence plénière... Déjà son poing s'était refermé sur la lame qui avait failli ouvrir Malko en deux...

Sagement, le chauffeur attendait derrière son volant.

Boris sentit le danger. Il recula de cinquante centimètres environ et sa main droite sortit à demi de sa poche. Le Père Melnik aperçut la crosse d'un pistolet.

Si vous avez un geste maladroit, avertit Boris d'une voix douce, je vous tire une balle dans chaque genou. Vous marcherez dans une petite voiture pour le restant de vos jours.

Dites d'un ton posé, ce sont des choses qui font réfléchir. Le religieux n'ôta pas les mains de sa ceinture, mais ne bougea pas non plus.

Je ne veux aucun mal à notre ami commun, affirma-t-il. J'ai seulement besoin de lui pour une petite formalité. Vingt-quatre heures au maximum. Ensuite, je vous le renvoie.

Boris eut un sourire poli et froid.

Ne me prenez pas pour un imbécile. Je ne sais même pas si vous êtes un véritable prêtre. Cela m'étonnerait d'ailleurs... En tout cas, vous allez remporter Otto dans sa chambre et vous tenir tranquille. Sinon...

Sinon?

Je fais comme je vous ai dit. D'ailleurs vous êtes stupide. Les Danois vous auraient rattrapé au bout d'une heure.

Pas sûr. Les deux Lodens étaient partis pour une longue promenade matinale sans aucune inquiétude.

Jamais le Père Melnik ne se maudit autant de n'avoir pas abattu Boris Sevchenko par surprise, avant toute chose. Il avait perdu et il le savait. Jamais le Russe ne le laisserait emmener Otto.

Dégoûté, il haussa les épaules. C'était dur de gagner sa vie. Il fit dignement:

Prenez-le, vipère communiste. Vous grillerez dans les flammes éternelles.

Feignant de vouloir rentrer dans l'hôtel, au moment où il passait devant Boris, il lui fit brusquement un croche-pied doublé d'un vigoureux coup d'épaule. Déséquilibré et surpris, le Russe tomba lourdement sur le sol. Méchamment, le Père Melnik envoya le pied droit à toute volée, priant le Seigneur de toucher une partie vitale...

Hélas! Boris avait roulé sur lui-même et le pied ne rencontra que l'air.

Presque aussitôt, il y eut un sifflement léger et un éclat de bois vola tout près de la tête du religieux, celui-ci s'immobilisa aussitôt. Il savait reconnaître un pistolet équipé d'un silencieux. Celui du Russe

l'était particulièrement. Plus court que les armes habituelles, il était braqué droit sur le ventre du Père Melnik.

La scène s'était passée si vite que le chauffeur de taxi, plongé dans le Politiken ne s'était même pas retourné.

Boris Sevchenko se releva lentement, sans quitter son adversaire des yeux. Puis il s'approcha de lui et, brutalement, lui expédia un coup violent avec le canon du pistolet en plein dans le ventre, avant de rentrer l'arme.

Le Père Melnik lâcha un gémissement rauque et se plia en deux.

Ne recommencez jamais cela, souffla Boris. Ou vous y laisserez votre vie.

Il s'approcha du taxi. Otto avait presque repris connaissance et gémissait faiblement. Boris le tira hors de la voiture. La tête de l'Allemand se cogna au montant et il se réveilla complètement. Boris en profita pour passer son bras sous ses aisselles et le faire rentrer au Scandia. Médusé, le chauffeur de taxi sortit de son Opel et s'arrêta pile devant le Père Melnik plié en deux, les deux mains au ventre.

Vous avez un malaise, mon père? demanda-t-il en danois.

Ce chien, je lui arracherai les yeux, gronda le religieux en croate.

Les deux hommes se sourirent, se comprenant parfaitement. C'est le moment que choisit Krisantem pour sortir sur le pas de la porte. Il avait assisté sans comprendre à la dernière partie de la bagarre. Un homme qui tenait tête à Boris ne pouvait que lui être sympathique.

Aussi s'approcha-t-il du religieux et commença-t-il à l'épousseter respectueusement.

Vous vous êtes fait mal, mon père? demanda-t-il en allemand.

Ravi de tant de considération, le Père Melnik lâcha le chauffeur de taxi, lui glissa un billet de dix couronnes et s'accrocha au bras de Krisantem.

J'ai été attaqué par une canaille communiste, grogna-t-il. Venez, je vous offre un verre d'aquavit.

Krisantem ne buvait pas d'alcool, mais il n'osa pas refuser une invitation aussi sainte. Les deux hommes s'assirent dans le bar minuscule de l'hôtel.

Après avoir lapé son aquavit, le Père Melnik fit disparaître celle de Krisantem et en commanda un troisième pour effacer son indignation. Réchauffé par l'alcool, il regarda le Turc avec de plus en plus de sympathie...

L'alcool le rendait lyrique.

Ah! mon cher, fit-il en lissant la soie de sa soutane, quel dommage que nous ayons perdu là guerre! Cette racaille communiste n'existerait plus. Si vous nous aviez vus en Yougoslavie, en 1944, porter la parole de Dieu.

« Nous en avons brûlé des villages de mécréants qui refusaient la vraie foi!

L'œil de Krisantem brilla. En bon Turc, il considérait comme normal de massacrer les Arméniens à intervalles réguliers. Aussi un spécialiste de pogrom éveillait-il chez lui des souvenirs ravis...

Qu'y avait-il dans ces villages? demanda-t-il.

Des Arméniens?

Mais le père était plongé dans son rêve: il secoua le Turc par la manche.

Si mon chef bien-aimé, le poglovnik Pavelitch avait eu les moyens, nous aurions pacifié la Yougoslavie tout entière, affirma-t-il.

Mais les Arméniens? insista Krisantem, gourmand, ils résistaient beaucoup?

Les Arméniens?

Le Père Melnik fouilla sa mémoire.

je ne me souviens pas des Arméniens. Il devait y en avoir quelques-uns... mais vraiment, je ne me souviens pas...

De ce moment la conversation perdit tout intérêt pour Krisantem. Il n'avait jamais compris que l'on massacraît autre chose que des Arméniens..,

Quelques minutes plus tard, il se leva et, après avoir salué poliment le prêtre, il alla rendre compte à Malko de l'incident.

Dans la chambre de l'Allemand, cela allait très mal. Boris giflait méthodiquement Otto Wiegand. La tête de ce dernier ballottait à droite et à gauche, sans réaction. Le Russe cessa aussi brusquement qu'il avait commencé et alluma une cigarette, regardant avec un mépris infini Otto, l'homme qui pouvait faire fusiller qui il voulait d'un simple craquement de doigts... Il avait suffi de cinquante-cinq kilos de chair humaine dans un joli sac d'épithélium pour en faire une loque... Quelle idée géniale il avait eu de lui mettre cette Stéphanie dans les bras! Au début, il s'agissait seulement de le surveiller, d'abord parce qu'on n'avait jamais totalement oublié son passé et aussi parce que tous les chefs importants de la police secrète avaient ainsi un « contre-agent » qui vivait dans leur intimité et rendait compte par l'intermédiaire d'inférieurs hiérarchiques à de lointaines autorités toutes-puissantes. Parfois, ils ne se découvraient jamais.

Parfois aussi, ils évitaient de graves trahisons, comme dans le cas d'Otto. Un homme qui avait dissimulé son jeu pendant vingt-trois ans.

Maintenant, il fallait achever de conditionner sa victime et ensuite l'entraîner à Copenhague, le seul endroit où la seconde partie de son plan pouvait se dérouler... Au nez et à la barbe des Américains et des Danois.

Vous avez failli ne jamais revoir Stéphanie, dit-il calmement à Otto Wiegand.

Je ne me suis pas sauvé, protesta faiblement l'Allemand.

Il était brisé, ne voulait pas discuter avec cet homme froid et implacable qui avait le pouvoir de le faire tellement souffrir.

Vous allez être puni, annonça sentencieusement Boris Sevchenko. Il faut que vous compreniez vos erreurs. Je pensais que la petite dance d'hier soir vous avait suffi... Puisqu'il n'en est rien, la leçon va reprendre ce soir, avec, disons, quelque chose de plus complet...

Otto Wiegand se dressa sur son lit.

Non...

Vous pouvez vous éviter cette petite épreuve, fit Boris, faussement bonhomme. Il vous suffit de me suivre.

Otto secoua la tête.

Vous ne m'aurez pas ainsi, Boris, je sais ce qui m'attend si vous m'emmenez. J'ai instruit moi-même assez de procès de traîtres.

Le Russe se leva.

Alors, tant pis pour vous. Mais je vous promets, que vous vous souviendrez toute votre vie de la Saint-Jean. Si vous ne vous suicidez pas avant l'aube...

Sur ces réconfortantes paroles, il quitta la pièce, fermant doucement la porte derrière lui. Il avait horreur de la violence, Boris, préférant de beaucoup la contrainte psychologique qui avait des effets plus durables et plus sûrs.

Resté seul, Otto Wiegand recommença à divaguer.

Il ne savait que trop ce qui l'attendait dans quelques heures. Lui aussi avait entendu parler de la Saint-Jean et devinait facilement le plan de Boris. Pour ce genre de danger, il ne pouvait pas demander de protection à Malko. Il était seul, désespérément seul.

Il pouvait aussi faire cesser son supplice. Il suffisait de prendre l'avion. Tout comme un grand malade souffrant le martyre peut toujours se suicider...

Tel était le dilemme d'Ossip Werhun devenu Otto Wiegand.

A force de ressasser ces sombres pensées, il finit par se dire que, sans cet imbécile de Père Melnik, Boris ne l'aurait pas torturé davantage. Ce qui était totalement faux. Mais il avait besoin de se bercer d'illusions. Peu à peu une effroyable colère contre le prêtre l'envahit. Lui qui, jadis, aurait égorgé un vieillard pour dix marks, trouvait déplacé l'insistance du religieux à toucher ses vingt-cinq millions de dollars.

A voix basse, il commença à l'injurier, comme s'il se trouvait dans la pièce.

C'est le moment que choisit le saint homme pour passer la tête dans l'entrebâillement de la porte.

Otto, souffla-t-il. Tu vas mieux?

Comme s'il ne l'avait pas assommé lui même.

L'Allemand ne répondit pas. Il bondit de son lit et saisit le prêtre par le devant de sa soutane. Surpris, Melnik se laissa propulser au milieu de la pièce et resta là, les bras ballants.

Décidément, ce n'était pas son jour.

Salaud, fit Otto, tu m'as fait avoir des ennuis. Je t'ai dit de me foutre la paix avec ton fric.

Le Père Melnik n'eut pas le temps de répondre.

Déjà le poing de l'Allemand s'écrasait sur son visage.

Ce fut un vrai massacre. L'Allemand tapait comme un sourd, visant les oreilles et le nez. Au troisième coup, le visage de son adversaire fut couvert de sang. Lui cognait en pensant à Stéphanie, Excellent défolement.

La belle soutane fut bientôt éclaboussée de sang. Melnik rendait mollement les coups. Il avait peur de se brouiller définitivement avec cet homme irremplaçable pour lui. C'était bien la première fois de sa vie qu'il observait une attitude aussi profondément chrétienne...

Quand Otto fut las de frapper, il ouvrit la porte et poussa le prêtre dehors d'une bourrade. Le religieux alla s'écraser contre le mur d'en face, faisant trembler les cloisons sous ses cent kilos.

Il laissa la porte se refermer et repartit lentement vers sa chambre, en essuyant le sang de son visage grâce à une pochette de soie mauve, cadeau d'un archevêque de la curie. Lui aussi commençait à emmagasiner une sacrée quantité de haine... Si seulement il avait cette signature...

Au Scandia, chacun se préparait à la Saint-Jean à sa façon. Les filles du personnel repassaient leur plus belle robe et se coiffaient, ce qui désorganisait complètement le service. Mais les Danois s'en moquaient. Il n'y a qu'une Saint-Jean par an.

Dehors, les marins empilaient le bois sur l'emplacement du feu, qui devait durer toute la nuit. Ils avaient choisi un endroit dans un champ pas trop loin de la plage, un peu au nord du village. D'épais buissons entouraient le site, permettant de faciles rencontres.

Dans sa chambre, Malko contemplait la photo de son château. Il aurait donné cher pour s'y trouver avec Alexandra. Il ne savait plus comment se dépêtrer de cette mission en principe gagnée d'avance. Krisantem et les deux gorilles ne lui étaient d'aucune utilité dans la guerre menée par Boris. Il suivait les progrès de l'intoxication sur le visage d'Otto Wiegand.

Un coup de force étant exclu, il ne restait plus qu'à prier.

Stéphanie se maquillait devant une coiffeuse improvisée. Elle se

trouvait belle. Elle savait le rôle que Boris lui avait assumé pour la soirée et cela ne lui déplaisait pas.

CHAPITRE XI

La pornographie avait beau être en vente libre au Danemark depuis quelques mois, l'orchestre laissa échapper quelques fausses notes lorsque Stéphanie apparut dans la clarté du feu.

Elle dansait toute seule, avec la sûreté d'une strip-teaseuse professionnelle, sur une vague samba, lançant son ventre en avant, tournant furieusement ses hanches, bien plantée sur ses longues jambes. Sa mini-jupe de cuir marron mesurait exactement vingt-sept centimètres de haut. Chaque mouvement brusque découvrait le slip blanc de la jeune femme.

Ses seins en poire, un peu lourds, n'avaient pas besoin de soutien-gorge. Son pull de fin cachemire blanc semblait phosphorescent tant il attirait les regards.

Ceux des mâles du moins. Car une bonne poignée d'âmes pures et féminines priaient avec intensité pour que la belle Stéphanie se transformât sur-le-champ en statue de sel ou en petit tas de cendres. Au choix.

Maladroit comme un saint-bernard, le jeune Danois amant de Stéphanie tentait de suivre sa danse endiablée.

Sans trop d'illusions.

Dans tout le Danemark, la sarabande commençait. Il n'y avait plus de classes sociales, plus de soucis, plus d'entraves. jusqu'à la prochaine aube, tout était permis.

A Skagen, le feu de la Saint-Jean crépitait depuis une heure. Dans l'Hôtel Scandia, déserté, Boris Sevchenko sirotait tranquillement un thé vert dans le petit fumoir.

Il avait choisi les vêtements de Stéphanie: il lui avait annoncé sa leçon, prévoyant les conséquences des conséquences. Ce soir, tout reposait sur Stéphanie. Mais, dans ce domaine, Boris avait confiance en elle. Le but était simple: achever de briser Otto Wiegand. Que Stéphanie puisse en faire ce qu'elle voulait, qu'il ne voie plus que par elle, même si son cerveau n'était pas d'accord. Et Boris se moquait bien que les deux Lodens assistent au massacre moral de l'Allemand. Ils n'y verraient que du feu. Ensuite seulement, il pourrait mettre en route la seconde partie de son plan.

Sur le plan philosophique, c'était une excellente occasion de vérifier s'il est vrai que plus les êtres vous font souffrir, plus on s'y attache.

Malko était assis sur la plage, non loin de l'orchestre, avec Lise. La

jeune Danoise avait accentué à plaisir son type asiatique en étirant par un maquillage magistral ses yeux déjà bridés. Quant à sa robe argentée et souple, elle avait dû la voler au rayon fillettes, étant donné sa longueur. A chaque mouvement brusque, elle ne remontait guère plus haut que le ventre. Heureusement qu'elle portait des collants assortis... Tout en se faisant belle, elle avait avalé une demi-bouteille d'aquavit. Ce qui nuisait à son anglais, mais lui donnait par contre une grande liberté de pensée.

Les yeux dorés et la douceur de Malko continuaient de la fasciner. Que va-t-il se passer ce soir? demanda-t-elle.

Malko ne répondit pas. Il aurait bien voulu le savoir. Lui aussi avait fait des frais de toilette. Une chemise de soie abricot à col russe avec un pantalon d'alpaga ton sur ton. Mais c'était vraiment, par politesse pour Lise. Si cela avait été en son pouvoir, il aurait bouclé Otto Wiegand dans sa chambre jusqu'au lendemain. Quitte à lui lire les contes d'Andersen toute la nuit.

Mais l'Allemand était là, à quelques mètres de lui, appuyé à un arbre, les yeux fous, fumant cigarette sur cigarette, gai comme un furoncle.

Stéphanie s'offrait si visiblement qu'il faudrait un miracle pour qu'Otto ne se liquéfie pas avant la fin des réjouissances. Malko la suivit du regard, angoissé. Délaissant son minet, elle dansait avec un géant blond qui avait déjà glissé les deux mains sous son chandail, aussi tranquillement que s'il lui baisait le bout des doigts. Ça promettait.

Abandonnant Lise une seconde, Malko se leva et fonça vers Otto pour tenter de désamorcer la bombe.

Partez d'ici, dit-il doucement, vous vous torturez inutilement. C'est exactement ce qu'ils cherchent. Ils vont vous rendre fou...

Si seulement l'Allemand avait accepté de dire tout ce qu'il savait tout de suite. La CIA l'aurait bien laissé croupir dans la fosse aux serpents pour le restant de ses jours.

Mais il n'était pas fou, Otto Wiegand. Et les Russes le savaient. Son assurance sur la vie c'était son silence. Eux aussi, aimeraient bien lui poser des tas de questions.

Seulement, si Stéphanie continuait, Freud lui-même n'en tirerait plus rien.

Otto jeta sa cigarette par terre et ses pupilles démesurément dilatées affrontèrent les yeux dorés de Malko. L'orchestre jouait maintenant une valse, étrangement désuète.

Qu'est-ce que cela peut vous foutre? cracha-t-il. Ce n'est pas vous qui souffrez. Vous devriez me féliciter. Je me guéris en ce moment, je veux voir jusqu'où elle ira, cette...

Il chercha son mot et se tut. Malko secoua la tête.

Ce ne sont pas les filles qui manquent ici, suggéra-t-il. Prenez-en une, cela vous changera les idées...

L'Allemand secoua la tête.

Cela ne me dit rien, plus tard peut-être.

Délibérément, il tourna le dos à Malko et s'éloigna de quelques pas. Il ne voulait pas qu'on s'immisçât dans son petit enfer personnel. Malko retourna s'asseoir près de Lise. Tout le monde dansait maintenant. Une centaine de couples, peut-être. Stéphanie était perdue dans la masse et Malko en fut soulagé pour l'Allemand. L'orchestre jouait n'importe quoi, simple prétexte pour les mâles et les femelles présents de se frotter les uns contre les autres. Il en vit qui dansaient la valse en slow langoureux. A faire se retourner dans sa tombe son compatriote Johann Strauss. Cédant à la muette invitation de Lise, il se leva pour la faire danser.

Seule consolation: il avait vu Chris Jones s'éloigner dans l'ombre avec Yona Liron. De ce côté-là, il n'y aurait pas de surprise. Milton Brabeck s'était héroïquement sacrifié pour rester à l'hôtel afin de surveiller Boris.

Quant au Père Melnik, il gisait au fond de son lit, traumatisé par le traitement brutal que Boris lui avait fait subir.

Quand même un peu amer, Malko enlaça Lise, très éloignée des problèmes de la CIA. Avec ses deux gorilles et Krisantem, dans un pays en principe allié et favorable, il était tenu en échec par la seule astuce d'un agent ennemi... Plutôt vexant.

Le charme de la jeune Danoise commençait à effacer ses soucis lorsqu'un cri perçant le ramena à la réalité. Cela venait de la gauche de la piste improvisée, côté feu. Il lâcha aussitôt Lise et se précipite.

Le géant blond était presque dans les flammes, tenant Stéphanie par la main. Il la souleva d'une seule poussée, à bout de bras, la décollant de terre de vingt centimètres, ce qui, étant donné sa stature, représentait une performance digne des jeux Olympiques... Puis, la reposant, il prit son élan et sauta par-dessus le feu en poussant un cri sauvage, repris en chœur par tous les danseurs.

Les mains aux hanches, Stéphanie attendait. Le géant reprit son élan, et, d'un bond fabuleux, retraversa le feu, sans même roussir ses chaussettes, atterrissant aux pieds de la jeune femme.

Qu'est-ce que cela signifie? souffla Malko à Lise qui l'avait rejoint.

La jeune fille sourit.

Ils vont ouvrir le bal selon la tradition. Maintenant, il va l'emmener faire l'amour. Mais lors qu'elle reviendra si un autre homme saute aussi le feu pour elle, tout recommencera.

Vous avez une conception sportive de l'amour, remarqua Malko.

Lise pouffe:

Oh! mais le saut n'est pas obligatoire pour faire la cour à sa

cavalière, affirma-t-elle. Ici ce sont les paysans, n'est-ce pas...

S'il comprenait bien, elle se contenterait d'un tout petit saut, de l'ordre de quelques centimètres.

Tout en dansant, Malko chercha des yeux Otto Wiegand. Ce dernier n'avait presque pas bougé, fixant toujours les danseurs d'un œil atone. Il avait vu sa femme partir avec le Danois. Ce ne serait pas la seule fois de la soirée. Jusqu'à quel point tiendrait-il le coup?

Yona et Chris dansaient ensemble. Le gorille commençait à perdre sérieusement sa mission de vue. Quand elle ne cherchait pas vengeance, Yona était très séduisante... Lorsque l'Américain l'avait serrée un peu plus qu'on le fait dans le « square dance », elle ne s'était pas défendue.

Le gorille avait goûté à l'aquavit; l'ambiance érotique aidant, la vue des couples enlacés, les mains qui s'égarèrent, le plongeaient dans un état second... Comme tout le monde, il s'arrêtait de danser quand un cavalier sautait par-dessus le feu, riait nerveusement, et se disait qu'il aimerait bien en faire autant... Il était déjà plus de minuit et le va-et-vient des couples battait son plein. Une petite Danoise blonde et boulotte qui dansait à côté d'eux en était déjà à son troisième cavalier.

Tout émoustillé, Chris Jones laissa glisser sa main un peu plus bas que les hanches de Yona. Après tout, il était à l'étranger.

Chris décida de faire la bête:

Qu'est-ce qu'ils ont donc tous à sauter par-dessus le feu et à disparaître ensuite? demanda-t-il.

Vous n'avez jamais flirté dans votre jeunesse?

C'est ce qu'ils vont faire dans les buissons, fit Yona avec un rire sec.

Un peu plus tard, elle cessa de danser et proposa:

Si nous allions faire un tour sur la plage. J'en ai assez de Ce feu.

A ne pas en croire ses oreilles. Pour ne pas rompre le charme, Chris Jones ne dit pas un mot jusqu'au moment où ils s'assirent à deux cents mètres du feu, derrière un gros buisson. Galant, le gorille ôta sa veste et l'étala sur le sable. Il ne portait pas de holster de poitrine, conservant seulement un petit colt 38 Cobra dans un étui accroché à sa ceinture, au milieu des reins.

Il y eut un moment de gêne puis, se lançant à l'eau, il embrassa Yona. Elle lui rendit son baiser et le fit s'allonger contre elle. Chris sentit fondre quinze ans de discipline. Se livrer à l'acte de chair pendant les heures de travail. Et avec celle qu'il était chargé de surveiller. Voilà où l'avait mené la fréquentation de Malko.

Pour ne pas penser à cette abomination, il décida de s'enfoncer encore plus dans le stupre... Aidé par Yona, d'ailleurs. Quand il revint à lui, sa chemise était entièrement déboutonnée et Yona était dans une tenue si indécente qu'il détourna les yeux. Elle murmura:

Pourquoi ne me faites-vous pas l'amour?

Ici? fit le gorille, horrifié.

Il ne résista pourtant que mollement lorsqu'il sentit les mains de la jeune femme s'attaquer à ses vêtements. Intérieurement, il frémissait d'une telle impudeur.

Le reste fut coloré et vague comme un rêve d'opium. Il reprit conscience du monde extérieur, alors que Yona lui caressait gentiment la joue du revers de sa main. Dans l'obscurité il ne pouvait voir l'expression de ses yeux, mais il ne s'était jamais senti aussi bien, avec le bruit de l'orchestre en fond sonore. Comme dans les publicités en couleur pour les Caraïbes. Lui, Chris, il venait de faire l'amour sur une plage. Il n'avait plus que sa chemise, et encore... L'Israélienne rabaissa tranquillement sa robe sur ses cuisses nues et demanda:

Tournez-vous une minute que je me refasse une beauté.

Eperdu de confusion et de reconnaissance, Chris fixa consciencieusement la ligne grise et invisible de la Baltique. Son cœur battait encore à grands coups dans sa poitrine, et il n'en revenait pas de sa chance. Il en aurait des choses à raconter à Milton.

Ça y est, fit joyeusement Yona.

Elle était habillée et debout, pimpante et très à l'aise. Chris, gêné, se drapa dans les pans de sa chemise.

Il vaudrait mieux que je parte la première, suggéra la jeune femme. C'est plus convenable. Je vous attends près du feu.

Théoriquement il ne devait pas la quitter d'une semelle. Mais comment refuser une chose aussi normale à une dame qui vient de vous accorder ses faveurs?

Encore dégoulinant de volupté, il se rhabilla rapidement. Ce n'est qu'en rajustant sa cravate qu'il découvrit que l'étui de son 38 était vide. Il jura à voix basse, maudissant son imprévoyance. Il avait sûrement oublié de boutonner la bride de sécurité. A quatre pattes, il commença à explorer minutieusement le terrain de ses ébats amoureux, grâce à la lueur de son zippo.

Au bout de dix minutes, il dut se rendre à l'évidence: le 38 n'était pas là.

Un affreux soupçon effleura le gorille. A grandes enjambées, il reprit la direction du feu. Peut-être Yona lui avait-elle joué un tour.

Le feu de la Saint-Jean brûlait de plus belle. Mais les couples étaient plus clairsemés. Terrassés par l'aquavit, des mâles isolés dormaient à même le sol, pas très loin du feu. Affolé, il se mit à la recherche de Malko.

Heureusement, il distingua rapidement la tache claire de la chemise orange. Malko était assis à quelque distance du feu, à côté d'une Lise très boudeuse. Elle n'était pas parvenue à le faire sacrifier aux traditions, en dépit de son application indécente dans les slows. Il

n'avait vraiment pas la tête à la bagatelle. Otto semblait s'être volatilisé, mais il y avait peu de chance qu'il ait été se coucher. En voyant l'expression de Chris, il se douta d'une catastrophe. Le gorille ne s'embarrassa pas de préambules. Les explications viendraient plus tard.

La fille m'a volé mon pistolet. Elle a disparu, annonça-t-il.

Crétin, s'exclama Malko. Il faut la retrouver dare-dare. Elle est capable d'abattre Otto Wiegand. Allez par là, je vais de ce côté.

Galvanisé et mort de honte, Chris Jones se mit en chasse comme un fou, éliminant les couples. Mais

Yona semblait s'être volatilisée. Il passa non loin de Stéphanie qui se conduisait à peu près comme une guenon en rut avec un nouveau cavalier, puis revint sur ses pas.

Malko le rejoignit, cinq minutes plus tard, bredouille également. Pas de Yona et pas de Otto.

Filez à l'hôtel, ordonna-t-il. Ils y sont peut-être.

Chris courait déjà ventre à terre. Il revint soufflant comme un soufflet de forge. Les deux chambres étaient vides. Soudain, le gorille eut un éclair de génie.

La fille, s'écria-t-il, l'autre, la salope. Je l'ai vue. Elle dansait avec un type là-bas. Son mari est peut-être en train de la surveiller...

Bonne idée, admit Malko.

Ils trouvèrent facilement Stéphanie. Elle était complètement décoiffée, le maquillage de ses grands yeux bleus avait un peu coulé, mais elle était toujours aussi merveilleusement belle. Son pull était remonté jusqu'aux seins découvrant une bande de peau nue que son cavalier pétrissait à pleines mains.

Ce dernier avait un aspect assez inattendu. Comme Lise, il devait avoir du sang esquimau. Un peu plus petit que Stéphanie, il était large comme un bûcheron avec une crinière noire et d'énormes sourcils se rejoignant au-dessus de son nez. Son corps dégageait une expression de force brutale incroyable. A voir l'expression de Stéphanie, Malko se dit qu'avec ce partenaire-là, elle prenait son travail à cœur. Soudain, il enfouit son visage contre la poitrine de la jeune femme, tout en dansant, et Malko put voir qu'il lui mordait le sein à travers le chandail. Elle rit, d'un rire de gorge aigu, et se rejeta en arrière.

Le bûcheron gronda, la prit par la main et l'entraîna vers les buissons de la plage.

Malko et Chris se regardèrent. Otto était peut être là, à guetter Stéphanie, mais où? Il était impossible de fouiller tous les buissons.

Yona devait le chercher, elle aussi, à moins qu'elle ne l'ait déjà trouvé. Bien que l'explosion d'un 38 ne puisse se confondre avec le bruit d'un baiser...

Suivons-les, dit Malko, c'est notre seule piste.

Stéphanie et son cavalier avaient déjà disparu.

Les deux hommes partirent sur leurs talons.

Ils les retrouvèrent facilement. Stéphanie, le chandail blanc roulé en boule près d'elle, était étendue sur le sable, vêtue de sa seule bande de cuir. Debout, l'homme se déshabillait. Malko n'avait jamais vu d'homme aussi velu. Un véritable pelage couvrait tout son corps. Les muscles noueux saillaient sous la peau, comme des cordes. L'homme se baissa, cloua Stéphanie au sol d'une main, et, de l'autre, commença à tirer sur la bande de cuir qui lui servait de jupe...

Stéphanie éclata d'un rire heureux.

Otto Wiegand comptait les minutes depuis le moment où il avait vu disparaître Stéphanie avec le géant danois. Toute l'a journée, il s'était préparé à ce moment, à grandes rasades d'aquavit. Il savait que, s'il se dominait ce soir, il serait sauvé, que Stéphanie aurait perdu son pouvoir sur lui.

Mais plus la nuit s'avancait, plus il se sentait devenir fou. A cause de Malko, il avait tenu bon quand Stéphanie flirtait sous ses yeux. Il avait vu pire deux jours plus tôt. Mais, dans sa tête, il vivait chaque seconde de l'infidélité de sa femme. Il s'imaginait être l'homme qui la pénétrait, il l'entendait gémir, crier.

Lorsqu'elle était revenue, riant trop haut, dansant seule devant le feu, il avait dû serrer la bouteille à la briser pour ne pas se jeter sur elle.

Il avait bu encore de l'aquavit à même la bouteille et attendu. Il se sentait remarquablement lucide en dépit de l'alcool ingurgité.

Tant que le jour ne serait pas levé, son supplice durerait. Il n'avait rien à attendre de Stéphanie.

Toute la soirée, il l'avait guettée, se dissimulant tant bien que mal, comme un maniaque épie sa victime. La nuit était claire et la lune s'était levée. D'ailleurs sa flamboyante chevelure blonde se voyait de loin.

Par moments, il ne ressentait rien, la regardant comme si elle était une étrangère, cuirassé par sa volonté. Puis, subitement, il y avait une fissure et la souffrance s'infiltrait en lui comme du plomb brûlant, lui causant un mal physique. Il avait envie de se jeter à ses pieds, d'aller mendier un baiser, une heure de repos, de détente. Mais là-bas, Stéphanie dansait, son corps, qu'il connaissait par cœur, collé au corps d'un inconnu. Lorsqu'elle se laissa emmener une seconde fois, Otto Wiegand se prit les tempes à deux mains, ferma les yeux.

Quand il les rouvrit, Stéphanie et son cavalier avaient disparu.

Cela valait mieux. C'est le moment que choisit une fille blonde et grassouillette pour se pendre à son cou. Elle était passablement ivre et, avec ses yeux très bleus et son visage dur Otto n'était pas dépourvu de

charme.

Brutalement, l'Allemand la repoussa avec une injure.

Schweinereil (Cochonnerie!)

La fille n'insista pas et partit chercher un autre partenaire.

Otto voulait être seul avec sa torture. Qui pouvait le comprendre?

Il revint près de son arbre, s'assit et termina la bouteille d'aquavit. Puis il s'assoupit et se réveilla en sursaut. Il regarda sa montre. Deux heures s'étaient écoulées. Il chercha Stéphanie des yeux. Au bout de cinq minutes, il la trouva au milieu d'un groupe de Danois, échevelée, provocante, la croupe tendue sous la jupe de cuir, semblant le narguer.

Pour ne pas être vu, il plongea dans les broussailles, dérangeant un couple en plein coït. Il rampa un peu plus loin et s'affala par terre.

Stéphanie eut encore des amants avant qu'Otto sentît qu'il n'en pouvait plus. Il avait l'impression qu'on lui tараudait le cerveau. Chaque fois que Stéphanie revenait au bras de son nouvel amant, il s'enfonçait un peu plus dans la folie. Cette fois, sa femme dansait avec un homme qui aurait pu être son père, horriblement velu. Il sentit son estomac se recroqueviller. Ça n'était pas possible, elle ne pouvait pas aller avec celui-ci.

Quand il les vit s'éloigner vers la plage, il se leva et les suivit. Ce qu'il s'était interdit depuis le début de la soirée. Il avait tenu quatre heures...

Il arriva près d'eux pour entendre le rire de Stéphanie. Il vit son expression ravie, soumise. Une expression qu'il ne lui avait jamais connue.

Quelque chose craqua dans la tête d'Otto. Comme si on le plongeait brusquement dans un bain d'eau glacée. Une douleur lancinante dans la nuque, il fonça vers les deux silhouettes. Il dut crier, car il vit l'homme se tourner vers lui, surpris, avant que ses mains ne se nouent autour de sa gorge.

Le Danois velu plaça à la poitrine d'Otto un coup de pied à défoncer un mur. L'Allemand vola à travers la plage comme un cerf-volant.

Un rictus dément l'enlaidissant, Stéphanie hurla:

Vas-y Vas-y

Déjà le Danois revenait sur Otto. Il le releva par les cheveux lui rabattit deux fois la figure sur son genou, à toute volée, le rejeta, le reprit, le laissant à genoux.

Le droit, le gauche; il cognait avec des « han » de bûcheron, avec toute la haine de son plaisir raté. La tête de l'Allemand dodelinait à droite et à gauche, un peu plus massacré à chaque passage. Il ne rendait même plus les coups. On avait l'impression qu'il allait sortir de là plat comme une hostie.

Maintenant, l'autre lui frottait sur le sable ce qu'il lui restait de figure. Le cartilage d'une oreille craqua et un jet de sang inonda le poignet de son bourreau...

D'un sursaut de chenille, Otto se retourna; surpris, l'autre reprit son souffle, se préparant pour l'hallali. Il voulait l'écrabouiller.

Il n'entendit pas Chris Jones s'approcher. Le gorille avait vingt Boris centimètres de plus que lui. Il lui tapa légèrement sur l'épaule et le Danois se retourna. L'énorme poing de l'Américain s'engloutit dans les poils noirs de l'estomac de son adversaire. Celui-ci sembla se casser en deux.

Fulgurant, Chris le souleva du sol avec un crochet à la pointe du menton où il mit toute sa force. Pour faire bon poids, il termina par une manchette sur la nuque à se briser les phalanges. L'autre tomba en deux fois. D'abord sur les genoux, puis à plat ventre de tout de son long. Chris s'agenouilla près de l'Allemand. Il avait la figure comme un océan gris et rouge, avec les bulles de la respiration qui venaient crever à la surface. Cinq minutes de plus et il était mort...

Stéphanie s'était enfuie en courant, son chemisier à la main. Malko se penchait pour aider le gorille à relever Otto Wiegand lorsqu'il entendit un cliquetis métallique. Il sursauta. C'était le chien d'un pistolet qu'on ramenait en arrière. Yona!

Chris, cria-t-il. Elle est là! Attention!

En dehors de ses rares accès de lubricité, le gorille connaissait son métier. Il plongea sur l'Allemand et S'étendit sur lui, lui faisant un rempart de son corps. S'il y avait une balle, ce serait d'abord pour lui...

Yona, appela Malko, Yona, ne faites pas l'idiote!

Pas de réponse. Il plongea dans les broussailles, en se griffant le visage, dans la direction où il avait perçu le bruit.

Personne.

Soudain, une forme en train de s'éloigner se détacha sur le fond plus clair de la plage. Malko se mit à courir et la silhouette l'imita.

L'un poursuivant l'autre, ils parcoururent près de cent mètres sur la plage. Maintenant, Malko était certain qu'il s'agissait de l'Israélienne. Soudain celle-ci trébucha et tomba; le temps de se relever, Malko l'avait rejointe.

Elle brandit l'arme volée à Chris.

Laissez-moi ou je vous tue.

Essoufflée, elle pouvait à peine parler. Dans la pénombre Malko vit le chien levé et le canon braqué sur lui. Déjà Yona se relevait. Il ne pouvait pas la laisser s'enfuir avec le colt Cobra.

Avec une prière muette, il plongea dans ses jambes. Il y eut une explosion assourdissante, et il tomba, entraînant Yona dans sa chute. Complètement sourd, il lutta quelques secondes pour la possession de l'arme, lui demanda moralement pardon de lui tordre le doigt et jeta le 38 au loin.

Yona ne se débattait plus. Comme si le coup de feu l'avait dégrisée, elle pleurait, à petits sanglots.

Pardon, murmura-t-elle, je ne voulais pas vous tuer...

L'enfer est pavé de bonnes intentions. A un centimètre près, la balle écrabouillait le cerveau de Malko... Mais il n'avait ni le temps ni le courage de discuter.

Yona, fit-il. Je vous comprends, mais je ne peux pas vous laisser faire, vous savez pourquoi. Maintenant, allez vous coucher et promettez-moi de ne plus essayer de tuer Otto Wiegand.

Elle se releva, ouvrit la bouche et la referma sans rien dire.

Puis, lentement, elle s'éloigna de Malko, marchant comme une automate.

A tâtons, il retrouva le pistolet et le glissa dans sa poche. Puis, il retourna chercher Otto. Heureusement, personne ne semblait avoir prêté attention au coup de feu. Les deux Lodens devaient cuver leur aquavit depuis longtemps.

Chris l'avait remis debout. Malko essuya le sang de son visage avec son mouchoir et l'autre grogna de douleur. Soutenu par les deux hommes, il parvint à marcher jusqu'à l'hôtel.

Heureusement, le veilleur de nuit dormait.

Malko ne respira qu'après avoir étendu l'Allemand sur son lit.

Celui-ci respirait irrégulièrement. Après avoir refermé la porte il regagna sa chambre et, après avoir allumé, retint une exclamation de surprise: Lise dormait à poings fermés, étendue sur son lit, sa belle robe argentée relevée avec une indécence qui frisait la totale impudeur.

C'en était trop. Il referma la porte, redescendit prendre la clé de la jeune fille au tableau et alla se coucher dans son lit à elle.

Elle ne le lui pardonnerait jamais, mais tant pis.

Le soleil se leva sur l'aube du 24 juin. Les dernières braises du feu de Skagen rougeoyaient faiblement. Dans sa chambre, Stéphanie rêvait les yeux ouverts à l'homme qui ne l'avait pas possédée.

Yona n'arrivait pas à trouver le sommeil. Le bourdonnement de la détonation grondait encore dans ses oreilles.

Otto Wiegand pleurait en appelant Stéphanie, les nerfs définitivement brisés.

Seul, Boris Sevchenko dormait du sommeil du juste. Otto Wiegand était suffisamment traumatisé maintenant pour suivre Stéphanie comme un petit chien, partout où elle le voudrait.

CHAPITRE XII

Otto Wiegand se réveilla en sursaut vers deux heures de l'après-midi. Il voulut bâiller et étouffa un cri. Sa bouche pouvait à peine s'ouvrir. Ses lèvres enflées, fendues, pleines de caillots de sang avaient doublé de volume. Son œil gauche était fermé et l'oreille du même côté lui faisait un mal atroce. Il avait l'impression d'avoir une tonne de ciment à la place du crâne.

Lorsqu'il voulut se lever, ce fut pire. Chacun de ses muscles était douloureux et il avait un énorme hématome là où le pied du Danois l'avait frappé.

Il avait désespérément soif aussi. Mais il n'aurait pas eu le courage de se lever s'il n'avait pas aperçu un rectangle blanc par terre. Une lettre qu'on avait glissée sous la porte.

L'Allemand s'assit sur son lit. La pièce tournait autour de lui. Plié en deux comme un vieillard cacochyme, il alla ramasser l'enveloppe et s'effondra dans le fauteuil, épuisé par l'effort. Les objets avaient des contours flous et il se demanda si les coups du Danois ne lui avaient pas décollé la rétine. Pourtant, il reconnut immédiatement l'écriture de Stéphanie, trop assommé pour penser, il ouvrit l'enveloppe. Elle contenait une carte avec quelques mots:

Je pars pour Copenhague, puisque tout est fini entre nous. Je serai

à l'Hôtel Royal encore deux jours. Adieu. Stéphanie.

Il y avait un post-scriptum:

Je te demande pardon.

Sur le moment, Otto éprouva un immense soulagement. Il se sentait vide et léger en même temps, délivré. Il se jeta sous une douche brûlante, criant de douleur à cause de ses blessures,

Puis l'angoisse revint peu à peu, insidieusement, à mesure qu'il se sentait mieux physiquement. « Pardon. » C'est le seul mot qu'il retenait. Lui aussi était prêt à pardonner. Si Stéphanie l'aimait encore. Tout cela n'avait été qu'un horrible cauchemar. Il lui restait un désir forcené pour celle qu'il considérait encore dans le secret de son cœur comme sa femme.

Otto était dans un état d'excitation extraordinaire lorsqu'il descendit.

Malko avait fini de déjeuner et se trouvait dans le fumoir. Lise ne lui avait pas reparlé de l'échange des chambres. Il savait, par la réception que Boris et Stéphanie étaient partis, alors qu'il dormait encore... Trop beau pour être vrai.

L'Allemand vint s'asseoir près de lui et lui montra le mot de Stéphanie,

Qu'en pensez-vous?

Malko haussa les épaules.

Elle continue à jouer avec vous comme le chat avec la souris.

Boris a certainement une raison pour vous faire aller à Copenhague.

Moi, j'ai une meilleure nouvelle pour vous. L'autorisation du Ministère de l'intérieur est enfin arrivée. Vous pouvez quitter Skagen. Nous avons rendez-vous demain au consulat américain pour régulariser votre situation. Otto avait honte d'avouer la vérité.

Je suis content d'aller à Copenhague, fit-il évasivement. Je ne garderai pas un très bon souvenir de Skagen.

Parfait, approuva Malko, nous avons raté l'avion du matin, mais la Scandinavian a un vol cet après-midi à 17 h 45. J'ai réservé des places. Nous avons juste le temps d'arriver à Aalborg.

L'Allemand remonta dans sa chambre faire ses maigres bagages.

Malko aussi était ravi de quitter Skagen, mais le mot de Stéphanie ne lui disait rien qui vaille. Stéphanie était aussi capable d'amour qu'un requin de gentillesse.

Enfin, ils allaient fuir l'odeur de poisson.

Mais avant de partir, il avait encore quelque chose à faire: essayer de régler le problème Yona.

Il répugnait à Malko de la signaler à la police danoise. Cela l'eût obligé à dénoncer sa tentative de meurtre sur lui. Impensable.

Tous ses ancêtres se seraient retournés dans leur tombe en même

temps. Il n'y avait plus qu'une chose à faire: la convaincre.

Il monta jusqu'à sa chambre et frappa à la porte.

L'Israélienne ouvrit tout de suite et resta debout dans le chambranle. Malko remarqua les grands cernes bistres sous ses yeux, les traits tirés. Elle n'avait pas dû beaucoup dormir...

Que voulez-vous? demanda-t-elle d'une voix atone.

Comme elle ne faisait pas mine de le laisser entrer il fit un pas en avant, pénétrant dans la chambre et dit à la jeune femme:

Asseyez-vous. J'ai à vous parler.

Après avoir refermé la porte, elle obéit sans avoir changé d'expression.

Je voudrais vous faire une proposition, expliqua-t-il. Je ne peux pas vous laisser continuer à tenter de tuer l'homme que je protège.

D'autre part, je comprends vos motifs et, en d'autres circonstances, je vous jure que je n'aurais pas défendu Otto Wiegand ou Werhun, comme vous voudrez...

Alors, j'ai pensé à un accord possible.

L'Israélienne consentit à montrer quelque intérêt.

Que me proposez-vous? fit-elle, la voix redevenue sèche.

Elle fixait durement les yeux dorés de Malko, semblant avoir complètement oublié qu'il avait été son amant d'une nuit.

Une trêve, répliqua Malko. De quelques semaines ou quelques mois au plus. Après vous reprendrez votre liberté. Laissez-moi l'emmener aux USA. Je vous donne ma parole d'honneur que je vous ferai savoir où il se trouve, dès que nous n'aurons plus besoin de lui.

Visiblement, elle ne s'attendait pas à une telle proposition et réfléchissait, cherchant le piège.

C'est un marché de dupes, dit-elle soudain. S'il vous échappe et repart vers l'Est, je ne le reverrai jamais.

Malko avait prévu l'objection.

Il ne repartira pas vers l'Est, Yona. Je suis là pour l'en empêcher par tous les moyens. Après ce que vous m'avez raconté de lui, je n'aurai pas trop de scrupules à employer les moyens les plus définitifs pour le stopper. Dans ce cas je me substituerai à VOUS...

Et vous le sauriez également.

Elle passa la main dans ses cheveux acajou, hésitante, sonda les yeux d'or de Malko. Ce dernier était suspendu à ses lèvres. Si elle refusait, Dieu sait ce qui arriverait.

C'est d'accord, dit-elle lentement. Je vous fais confiance, j'espère que je ne me trompe pas. Je partirai aujourd'hui même. D'ailleurs, ajouta-t-elle avec un sourire en coin, je n'ai presque plus d'argent. En quittant Israël, je ne pensais pas que ce serait si difficile de tuer un homme comme Ossip Werhun...

Une fois de plus, Malko eut honte du métier qu'il faisait. Il se leva

et s'inclina sur la main de Yona, l'effleurant de ses lèvres.

Merci Yona, dit-il. Et considérez-vous comme invitée par la CIA. Nous vous devons bien cela.

Brusquement, les yeux de l'Israélienne flamboyèrent de rage.

Ne croyez pas que je pars pour une question d'argent, jeta-t-elle.

J'en aurais trouvé, de n'importe quelle façon, pour me venger d'Otto Wiegand. Quitte à me prostituer.

Je n'en doute pas, fit Malko, conciliant. Mais je préfère que les choses se passent ainsi. Voici mon adresse. Ecrivez-moi dans quelque temps, je vous dirai où se trouve Otto Wiegand. Adieu Yona.

Il posa le bristol sur la table et sortit. Yona lui donna la sienne, en Israël. Il venait de remporter sa première victoire dans cette affaire difficile. La première chose qu'il fit en descendant fut de payer la note de l'Israélienne. Il ne se sentait aucunement coupable de livrer l'Allemand à sa vindicte.

S'il avait été seul concerné, il eut volontiers prêté main forte à Yona.

‘Maintenant, il restait à arracher Otto des griffes de Stéphanie, mort ou vif. Et vif de préférence.

Une heure plus tard, entassés dans deux voitures, ils quittaient l'Hôtel Scandia. Les deux Lodens suivaient dans une vieille Volvo. Malko conduisait, Otto Wiegand assis à côté de lui. Ils ne se dirent pas un mot jusqu'à Aalborg.

Il ne sut jamais comment le Père Melnik avait appris leur départ, mais le prêtre débarqua d'un taxi, cinq minutes après eux, sanglé dans une Soutane flambant neuve, plus digne que jamais.

Quelques minutes plus tard, le DC-9 des Scandinavian Airlines décollait à destination de Copenhague...

Les chambres de l'Hôtel Royal, situé en plein centre de Copenhague, juste en face du parc d'attractions de Tivoli, étaient d'un luxe discret et fonctionnel. Avec d'immenses fauteuils scandinaves confortables et modernes. Malko s'était installé au dix-septième étage, au fond d'un couloir, d'où on avait une vue fabuleuse sur toute la ville. Deux chambres séparées par une sorte d'antichambre que l'on pouvait ouvrir ou condamner à volonté. Otto était à gauche, lui à droite.

Krisantem et les gorilles occupaient, les chambres adjacentes.

Ils n'avaient vu ni Stéphanie ni Boris en arrivant à l'hôtel, mais Malko avait eu le temps de vérifier que M. Sevchenko et Mme Wiegand occupaient bien les chambres 1013 et 1015, sept étages au-dessous d'eux.

Pour se changer un peu les idées, il se laissa emmener par Lise,

accompagné d'Otto, chez Oscar Davidsen, pour goûter un vrai repas danois.

C'était un étrange restaurant avec deux tours qui lui donnaient l'air d'une église. On leur apporta une carte longue d'un mètre cinquante comparant cent soixante-quatorze espèces différentes de smorrebrod Etrange, mais pas mauvais du tout. Malko nota mentalement l'idée du canard rôti au raifort.

La salle était calme, éclairée aux chandelles. A minuit, ils étaient de retour à l'Hôtel Royal. Malko baisa la main de Lise avant de la mettre dans, un taxi. Elle serait volontiers restée...

Cela allait être une course de vitesse entre Boris et lui.

Malko avait intérêt à se méfier: toute opération adverse supposait son éloignement ou son élimination préalable.

Il y avait quatre hommes dans le bureau du consul des Etats-Unis à Copenhague, Dag Hammarskjöld Allee, Le consul, Malko, Otto Wiegand et Gundar Felsen, haut fonctionnaire du Ministère des affaires étrangères danois.

Un brillant soleil éclairait la pièce, mais n'avait pas réussi à dérider Otto Wiegand. Celui-ci contemplait avec perplexité une feuille posée devant lui. Son visage avait désenflé mais était encore considérablement tuméfié.

Il ne reste plus à M. Wiegand qu'à signer, conclut Gundar Felsen. Et cette affaire sera réglée...

L'Allemand le regarda, méfiant:

En quoi cela m'engage-t-il?

Le Danois lui jeta un coup d'œil surpris.

Mais enfin, vous le savez! Vous vous engagez à quitter le Danemark dans un délai d'une semaine, puisque le consul ici présent vous délivre votre visa d'immigrant aux USA. A partir de cette minute, vous n'êtes plus pour nous qu'un simple touriste en visite au Danemark. Ce consulat devient votre consulat. Vous êtes assimilé à un ressortissant américain. C'est ce que vous désiriez, n'est-ce pas?

Otto grogna une vague approbation.

Et que se passerait-il si je ne signalais pas?

Gundar Felsen n'était pas diplomate pour rien. De plus, il avait reçu de son ministre des instructions très précises concernant Otto Wiegand, instructions prévoyant une telle réaction de l'Allemand.

Cela serait extrêmement fâcheux pour vous, dit-il d'un ton le plus mesuré possible, Car nous avons une demande d'extradition en ce qui vous concerne, pour un crime de droit commun. Je crains que nous ne soyons obligés de vous livrer aux autorités de l'Allemagne de l'Est, qui vous réclament...

Dans le cas présent, nous transmettrons cette demande

d'extradition au gouvernement des Etats-Unis, qui y donnera la suite qui convient, selon les usagés internationaux.

C'est-à-dire, la corbeille à papier, directement.

Otto Wiegand eut un ricanement désabusé et prit le stylo.

Vous me revaudrez ça, jeta-t-il à Malko avant de signer.

Gundar Felsen empocha aussitôt la feuille et prit poliment congé.

Le rôle des Danois était terminé. Maintenant, ils se lavaient les mains de ce qui pouvait arriver à Otto Wiegand.

L'Allemand sortit du bureau, sans dire au revoir au consul, Malko sur ses talons. De mauvaise grâce il prit place dans la Ford de ce dernier.

Ramenez-moi au Royal, dit-il d'un ton rogue.

Malko avait le triomphe modeste. Il sentait l'autre prêt aux pires bêtises. Cela le démangeait de téléphoner à Stéphanie. Il allait falloir jouer serré et, jusqu'au dernier moment, laisser les Russes dans l'ignorance du nouveau statut d'Otto. Sinon, ils allaient réagir.

Le bureau de la CIA de Copenhague venait d'avertir Malko d'un fait nouveau: un chalutier est-allemand était mouillé depuis deux jours dans le port de Copenhague. Cela n'aurait rien d'étonnant si ce bâtiment n'était un chalutier barbouze, vieil habitué des manœuvres navales de l'OTAN. Apparemment, Boris avait pris ses précautions.

Maintenant qu'Otto Wiegand était citoyen américain les choses étaient beaucoup plus faciles pour Malko. Après tout, il y avait à Copenhague une base de l'Air Force.

Cela serait plus aisé d'embarquer l'Allemand par là, que de l'aéroport civil. Surtout s'il n'était pas tout à fait consentant. Les autorités danoises, qui souhaitaient clore le dossier Otto Wiegand, fermentaient les yeux sur une petite irrégularité.

Comme, par exemple, l'embarquement de l'Allemand dans une caisse capitonnée...

En attendant ce beau jour, Malko n'avait plus qu'à ne pas lâcher Otto Wiegand d'une semelle.

Boris Sevchenko sortit du consulat d'Allemagne de l'Est le visage soucieux. Leur contact au Ministère des affaires étrangères danois venait de leur apprendre la mauvaise nouvelle: Otto Wiegand était quasiment citoyen américain. Ses concitoyens présents à Copenhague n'allaient pas manquer de réagir à cette bonne nouvelle.

Les plans de Boris en étaient totalement bouleversés. Adieu l'opération en souplesse grâce à Stéphanie. Il rejoignit dans la voiture deux hommes qui l'avaient attendu et commença à leur donner des instructions très précises. Il fallait agir vite.

Otto Wiegand boudait. Quand Malko arrêta la Mercedes devant le

Royal, il descendit sans l'attendre et claqua la portière. Malko se gara en infraction et suivit.

A travers la vitre de la marchande de journaux, il vit Otto se diriger vers la réception pour y prendre sa clé.

Au moment de passer la porte tournante, Malko s'effaça poliment pour laisser passer un homme plus âgé que lui qui marchait difficilement. Il y eut presque une bousculade car plusieurs autres personnes attendaient pour entrer. Soudain le vieillard eut un brusque mouvement de tête et porta la main à sa nuque comme si un insecte l'avait piqué.

Il avança lentement dans le hall et fit soudain quelque chose qui ne se fait pas dans les grands hôtels: il tomba raide mort sur la moquette.

Malko ne s'en aperçut pas immédiatement. Il venait de rejoindre Otto Wiegand. Ce dernier hésitait: devant les ascenseurs se tenait le Père Melnik.

Je ne veux pas voir ce vieux fou, marmonna l'Allemand.

Malko sauta sur l'occasion. Avant tout éloigner Otto de l'hôtel et de Stéphanie.

Allons faire un tour en ville, proposa-t-il. Il fait un temps magnifique, cela vous changera les idées.

Otto hésita, mais l'ennui de rencontrer le Père Melnik fut le plus fort.

D'accord, fit-il mollement.

En se dirigeant vers la sortie, ils tombèrent sur un attroupement au milieu du hall. Intrigué, Malko parvint à se faufiler à travers la foule des badauds et aperçut le visage de l'homme étendu par terre.

il était déjà tout cyanosé, les narines pincées. Il reconnut immédiatement le vieillard de la porte d'entrée. Il était déjà mort. Malko se redressa avec un frisson désagréable dans le dos. La police danoise conclurait peut-être à l'accident cardiaque, mais lui savait à quoi s'en tenir: il revit en un éclair le sursaut de l'inconnu. Cet homme avait été frappé par une flèche au curare, expédiée par une sarbacane ou un pistolet silencieux...

Spécialité du KGB. Il était mort à sa place.

L'assassin était loin. A moins qu'il ne soit là prêt à recommencer. Malko éprouva un désagréable picotement sur le dessus des mains: il y avait peu de protection contre ce genre d'attentat.

Cela signifiait que les autres avaient décidé de mettre le paquet...

Que se passe-t-il? demanda Otto par-dessus son épaule. Il a eu un malaise?

Je pense, dit prudemment Malko.

Inutile d'affoler encore plus l'Allemand. Au moment où ils allaient sortir, Krisantem se matérialisa près de Malko. Ce dernier lui fit signe silencieusement de les suivre.

Chris et Milton étaient partis faire du shopping, sachant que Malko et Otto se trouvaient au consulat.

Malko essaya d'engager la conversation avec Otto Wiegand, mais l'Allemand, perdu dans ses pensées, répondait par monosyllabes. Ils croisèrent une fille, sosie de Liz Taylor avant Burton, avec en plus la stature de Sophia Loren, mais Otto ne lui accorda même pas un regard. Stéphanie trotta dans sa tête jour et nuit...

Ils mirent près de dix minutes à traverser la Radhusplatz, centre de Copenhague, tant la circulation était intense. Malko était tendu comme une corde à violon. Quelle serait la prochaine action de Boris ? Pour que le Russe ait cherché à l'éliminer, il faillit qu'il ait un motif grave. On ne tue qu'à la dernière extrémité chez les barbouzes.

Otto Wiegand marchait les mains dans les poches, indifférent. En face d'eux s'ouvrait Strôjet, la seule rue de Copenhague interdite à toute circulation automobile. Malko et son compagnon s'engagèrent dans la rue étroite mais ensoleillée. Elko Krisantem suivait discrètement à une dizaine de mètres. Le spectacle en valait la peine.

Partout, à tous les porches, sur les trottoirs même, des filles en maillot de bain ou simplement à moitié, déshabillées prenaient le soleil. Une grande blonde, un peu maigre, avait purement et simplement enlevé son blue-jean et son chandail et bronzait, étalée sur trois petites marches en face d'une boutique yé-yé, vêtue d'une culotte et d'un soutien-gorge blanc, qui ne cachaient pas grand-chose de ses charmes.

D'autres étaient tout aussi provocantes avec des maillots trois tailles trop petits.

Sur l'escalier de fer d'une échoppe d'antiquaire, un couple s'embrassait avec une violence à faire fondre un transformateur. Les Danois circulaient, totalement indifférents, tout autant que les filles qui ne levaient même pas les yeux sur les centaines de passants qui les frôlaient. Il y a belle lurette que personne ne faisait plus attention à ce genre de chose au Danemark.

Seulement Elko Krisantem n'avait pas l'entraînement des Danois. Les yeux lui sortaient de la tête. Dans une bousculade, il s'appuya involontairement sur la poitrine aux trois quarts nue d'une jolie brune et se sentit délicatement coupable. Pour une telle faveur, à Istanbul, on se serait battu au couteau.

Malko commençait à se détendre un peu. Dans cette foule de piétons, il se sentait en sécurité. Ils arrivaient à la hauteur d'une vieille église entourée d'un petit parc qui donnait sur Strôjet. Là aussi, des jeunes prenaient des bains de soleil. Ils passèrent une rue à voitures qui coupait Strôjet, immédiatement après l'église; les voitures s'arrêtaient respectueusement pour laisser passer les piétons.

Le Danois moyen respecte, dans l'ordre: le piéton, Dieu et le roi.

Un peu plus loin, Strôjet s'élargissait en une petite place dont le centre était occupé par la terrasse d'un café. Malko obliqua légèrement à gauche. Tout à coup il y eut un grondement de moteur derrière lui, puis des cris d'effroi et d'indignation.

Il était tellement tranquille qu'il mit bien une seconde à se retourner.

Une petite Austin verte fonçait sur lui, surgissant de nulle part, en plein milieu de la chaussée interdite aux voitures. Plusieurs Danois brandirent le poing avec indignation. Malko n'eut pas le temps d'en voir davantage. Il fit un saut de côté mais la voiture le heurta quand même et il décolla du sol, sans voir ce qui arrivait à Otto Wiegand.

Krisantem était en train de gagner son paradis. A chaque mètre il rencontrait un spectacle à damner saint Antoine. Soudain, il tomba en arrêt devant une boutique peinte d'un rouge agressif sous une enseigne annonçant « Porno-Shop ».

C'était on ne peut plus précis.

Malgré lui, le Turc s'arrêta et il crut que ses yeux jaillissaient de ses orbites. La vitrine réunissait un éventail absolument complet de tous les vices de l'amour, en noir et en couleur. Avec des gros plans à faire rougir un gynécologue...

Elko Krisantem allait poignant s'arracher au spectacle quand une voix de femme annonça en anglais:

Nous avons de très beaux films en couleur aussi, toutes les positions.

Une fille se tenait sur les marches derrière et dominant Krisantem. Brune, un peu forte vêtue en tout et pour tout d'un slip et d'une chemise de nuit en nylon de même couleur, s'arrêtant en haut des auréoles brunes de ses seins se détachaient sur le tissu avec une parfaite netteté. La partie la plus décente de son costume consistait en de hautes bottes de cuir noir. Elle souriait, engageante...

C'en était trop pour Krisantem. Il allongea le cou pour apercevoir l'intérieur de la boutique puis prit ses jambes à son cou: il avait perdu au moins cent mètres sur ceux qu'il était censé protéger...

Fendant la foule compacte qui encombra la chaussée de la rue sans voiture, il apercevait déjà le dos de Malko lorsqu'il vit surgir à sa gauche une petite Austin verte qui prit le virage sur les chapeaux de roues et fonça droit sur Malko.

Le Turc hurla, mais son cri fut noyé dans ceux de la foule. Il vit Malko projeté en l'air retomber sur une des tables du café et rester inanimé. La voiture, déséquilibrée, fit encore quelques mètres et alla s'écraser dans les soldes d'un marchand de tricots.

Le conducteur en sortit aussitôt et rejoignit Les trois hommes qui attendaient au coin de la rue deux se dirigèrent sur Otto Wiegand, resté immobile au milieu de la chaussée. Soudain, ils aperçurent

Krisantem qui fonçait sur eux. Visiblement, ils n'avaient pas prévu son intervention. Après un bref conciliabule, ils partirent en courant dans la rue à droite de Strôjet.

Le Turc hésita une seconde. Mais déjà, des passants étaient en train de ramasser Malko et il se dit qu'il serait plus utile en rattrapant ses agresseurs.

Ceux-ci avaient déjà cent mètres d'avance. Elko Krisantem les vit s'engouffrer dans une Mercedes noire stationnée dans l'étroite rue.

Elle démarra aussitôt et prit de la vitesse. Le Turc courait comme aux Jeux Olympiques. Son Astra était inutile à cause de la trop grande distance, et l'espace entre lui et la voiture augmentait rapidement. Le sang battait à ses tempes, il ne pouvait pas courir plus vite...

Tout à coup, la Mercedes stoppa dans un grand crissement de freins.

Un attelage comme on en rencontre encore à Copenhague surgissant d'une rue transversale venait de lui couper la route: deux robustes chevaux tirant une charrette de caisses de bière. Certains brasseurs danois se sont refusés à changer leur mode de livraison...

Le chauffeur de la Mercedes klaxonna furieusement. En vain.

Devant eux, le lourd chariot avançait à la vitesse d'un homme au pas, sûr de son bon droit. Après tout, les voitures pouvaient bien perdre quelques minutes jusqu'au prochain croisement...

Galvanisé, Krisantem repartit de plus belle. Les hommes de la voiture se retournèrent et le virent. L'un d'eux sortit en courant tandis que le chauffeur klaxonnait de plus belle.

Lars Petersen conduisait des chevaux depuis son plus jeune âge. Il allait avoir soixante ans et c'était sa dernière année de travail. Aussi lui en fallait-il plus pour le troubler qu'un conducteur énervé.

Il n'en crut pas ses yeux lorsque surgit devant lui un homme qui gesticulait et l'injurait dans une langue inconnue. Vertement, il lui répliqua en danois que la rue était à tout le monde et qu'il n'avait qu'à patienter.

Escaladant le marchepied, l'autre bondit soudain près de lui et tenta de lui arracher sa bride. Incroyable!

Fou de rage, le vieux Petersen se dressa sur son banc, fit claquer son fouet et repoussa d'une bourrade son agresseur qui tomba à terre.

Ce dernier sortit de sa poche un objet noir et le braqua sur lui.

Presque aussitôt le Danois ressentit une petite, piquûre à la joue gauche, comme un moustique. Quelques secondes plus tard une torpeur étrange l'envahit, comme une subite envie de dormir. Puis le ciel parut s'obscurcir. Par terre, l'inconnu l'observait sans chercher à remonter sur la charrette.

Lars Petersen se dit avec satisfaction qu'il l'avait intimidé avant de

tomber mort, la tête en avant. Son dernier acte conscient fut d'arrêter ses chevaux d'un craquement de langue, comme il en avait l'habitude. Puis son corps bascula sur le côté et il tomba lourdement sur la chaussée. Aussitôt, l'homme sauta à sa place et empoigna les rênes, fouettant furieusement les deux chevaux massifs.

Ceux-ci ne bougèrent pas. Ils ne connaissaient que leur maître.

L'inconnu jeta le fouet, ivre de rage. Il aurait fallu une grue de dix tonnes pour bouger la charrette. Ses yeux morts fixant le ciel, le vieux charretier semblait le narguer. En passant, il lui décocha un coup de pied avant de regagner la Mercedes. Leur poursuivant était à moins de cent mètres. L'homme donna un ordre dans sa langue et ses deux compagnons sautèrent de la voiture.

Lorsque Krisantem atteignit la Mercedes les trois hommes étaient déjà loin. C'eût été hasardeux de les poursuivre dans ce dédale de rues étroites. Il revint le plus vite possible à l'endroit où il avait laissé Malko.

Celui-ci était assis dans un, fauteuil de rotin au milieu d'un groupe animé. Krisantem fendit la foule. Dès qu'il rencontra les yeux dorés de Malko, il se sentit mieux. Ce dernier, bien que sérieusement commotionné, n'avait pas perdu connaissance. Mais son costume d'alpaga était fichu. Otto Wiegand le contemplait, morose.

Tu n'es pas blessé? demanda-t-il au Turc.

Non, mais ils m'ont échappé, fit Elko.

Malko parvint à se mettre debout avec une grimace. Il n'avait rien de grave à part un énorme hématome sur la cuisse droite.

Tant pis, fit-il.

Krisantem baissa la tête. Sa lubricité avait failli causer une catastrophe...

CHAPITRE XIII

Cela ne peut plus durer, fit sèchement Malko.

La prochaine fois, ils vont réussir. Soit à me tuer, soit à vous enlever... Demain vous allez partir aux USA avec moi.

Otto Wiegand lui jeta un regard noir. Visiblement la première éventualité le laissait de glace.

Je ne suis pas encore décidé à partir, répliqua-t-il.

Malko en avait par-dessus la tête de l'Allemand.

Leur discussion durait depuis une heure dans la chambre du Royal.

Les Russes tentaient le tout pour le tout. Ils avaient essayé deux fois de le tuer en quelques heures.

En plus, Christ Jones et Milton repartaient le lendemain matin. David Wise considérait déjà l'histoire comme réglée. Comme s'il

n'avait pas su que les Popovs n'abandonnaient jamais... Malko ouvrait la bouche pour dire une phrase bien sentie à Otto Wiegand lorsque le téléphone sonna.

L'Allemand décrocha. Aussitôt l'expression de son visage se modifia. Posant la main sur le récepteur, il intima à Malko:

Laissez-moi seul, je vous prie. je ne suis pas encore dans une prison américaine.

Inutile de demander si c'était Stéphanie. Malko passa dans sa chambre par le couloir commun. Dès qu'il fut seul, Otto fondit littéralement:

Stéphanie! Tu m'entends?

Mon chéri, oh! mon chéri, comme je suis contente de te parler, dit l'Allemande d'une voix énamourée. Tout ce qui nous arrive est si terrible. J'avais peur que tu me laisses repartir sans me voir.

Jamais, depuis leurs abominables retrouvailles à Skagen, elle ne lui avait parlé sur ce ton. Une petite voix, au fond de sa tête, avait beau crier « casse-cou », il voulait la croire. Pourtant, pour sauver la face, il coupa ses protestations d'amour.

Pourquoi m'as-tu trompé comme tu l'as fait, Stéphanie? Tu sais comme je t'aime.

Là, Sarah Bernhardt aurait ânonné son texte, mais Stéphanie fut sublime. Otto pouvait entendre les larmes dans sa voix.

Oh! mon chéri, j'étais folle, je ne savais plus ce que je faisais. J'ai voulu te rendre jaloux et je ne pouvais plus m'arrêter. je ne veux pas te perdre.

Elle s'arrêta pour laisser aux mots le temps de pénétrer le cerveau ébranlé d'Otto.

Mais Boris? commença-t-il.

Boris est ton ami, coupa-t-elle. Il ne veut que, ton bien. Ces Américains veulent te faire trahir; lui tient seulement à ce que tu reviennes dans ton, dans notre pays...

Il m'a encore fait attaquer aujourd'hui, bougonna Otto.

Non. Il voulait seulement te débarrasser de ton: prince. Cet homme est un démon. Il avait déjà préparé ton enlèvement...

Elle avait réponse à tout, la douce Stéphanie...

C'est trop dangereux de revenir en Allemagne, dit quand même Otto.

Stéphanie sentit qu'elle était en terrain glissant et s'en tira par un brillant coq-à-l'âne.

J'ai tellement envie de te voir, roucoula-t-elle.

Que tu me serres dans tes bras... L'instinct de conservation de l'Allemand fondit comme neige au soleil. Chaque mot de Stéphanie effaçait une vision horrible. Brutalement, il éprouva un désir forcené pour elle.

Viens, demanda-t-il d'une voix étranglée.

Pas à l'hôtel, souffla Stéphanie. Retrouvons-nous au restaurant. J'y suis déjà. Au Krog, dans Gammel-Strand, en face du Palais de Christianborg. Mais je t'en supplie, viens seul. Je veux te parler.

Otto hésita le quart d'une seconde. Si Stéphanie lui avait donné rendez-vous dans un lieu discret, il se serait méfié, mais un restaurant élégant, au cœur de Copenhague...

J'arrive, mon amour, dit-il avant de raccrocher.

Tout doucement, il s'approcha de la porte de communication et la ferma à clé. Il passa sa veste et ouvrit celle de la chambre. Le couloir était désert. Et en plus, Malko avait oublié ses clés sur la porte de sa chambre.

Cela fit un bruit léger lorsque l'Allemand donna un tour de clé, avant de s'enfuir en courant. Par chance, un ascenseur arrivait. Il s'y engouffra.

Malko devina plutôt qu'il n'entendit le bruit du tour de clé. En vingt secondes, il eut vérifié qu'il était enfermé. Il appuya sur les trois boutons près de son lit, appelant la femme de chambre, le valet et le sommelier.

D'habitude, le service était ultra-rapide au Royal. A tel point que l'on se demandait si le personnel n'attendait pas derrière les portes, au garde-à-vous.

Cette fois, cela prit quand même trois minutes. Il eut le temps d'appeler Krisantem et les gorilles qui ne répondaient ni les uns ni les autres, avant que la clé ne tournât dans la serrure.

Devant la femme de chambre éberluée, il fonça à son tour vers l'ascenseur.

Bien entendu, Otto avait disparu. En bas, Malko s'adressa au portier. Ce dernier se souvenait parfaitement du gentleman allemand parti en taxi. Mais ou? Malko lui glissa un billet de vingt couronnes et l'autre se découvrit sur-le-champ l'intelligence d'Einstein.

Le taxi va revenir, monsieur, expliqua-t-il. Il est toujours en station ici.

Malko se mit à faire les cent pas devant l'hôtel.

Mais il attendit près de vingt minutes avant que le portier ne lui fit signe. Entre-temps, le taxi avait effectué une autre course.

Il y eut un bref dialogue en danois entre les deux hommes et le portier annonça:

Il a conduit ce monsieur chez Krog, C'est un très bon restaurant.

Nous allons chez Krog, annonça Malko en s'installant dans l'Opel.

Et Cinq minutes plus tard, il était arrivé. Le restaurant se trouvait sous un Petit canal tranquille, le Gammel-Strand, entre un antiquaire et une galerie de tableaux, avec en face la masse sombre de Christialborg. Toutes les maisons avaient au moins un siècle.

Malko monta les quelques marches conduisant au Krog. En quelques secondes, il eut inspecté la salle vieillotte et pleine de charme.

Des chandeliers brûlaient sur chaque table.

Mais ni Stéphanie, ni Otto, n'étaient là Le maître d'hôtel s'approcha de lui. Malko expliqua qu'il cherchait des amis.

Il y a encore quelques personnes en haut, annonça le Danois.

L'escalier était dissimulé derrière une tenture.

Malko le grimpa quatre à quatre et s'arrêta sur le seuil de la seconde salle. A la première table, Otto, la main posée sur celle de Stéphanie, la regardait mort d'amour.

Deux tables plus loin, Boris dînait seul. Il y avait encore deux autres tables occupées.

Boris et Otto aperçurent Malko en même temps.

Ce dernier crut que l'Allemand allait lui sauter à la gorge. Il dit quelque chose à Stéphanie qui se retourna et jeta un regard glacial à Malko.

Le Russe ne broncha pas, mais ses traits se durcirent imperceptiblement. Malko n'était pas le bienvenu. Il alla s'asseoir derrière Boris, comme si de rien n'était.

Ce soir, suprême habileté, Stéphanie était belle, mais pas agressive. Ses cheveux blonds relevés en chignon lui donnaient l'air hautain et distingué et son corps admirable était chastement escamoté par une robe de jersey de soie imprimée.

Lorsque le garçon lui apporta la carte, Malko lui donna le numéro de téléphone de Lise, en lui demandant de l'appeler pour qu'elle vienne le rejoindre de toute urgence.

Puis il commanda une truite ruinée et un Sorbet à l'orange. Momentanément il avait repris l'avantage.

La jeune Danoise arriva au moment où Malko finissait sans joie sa truite pourtant délicieuse. Sa robe bleue ultra courte ne sembla pas impressionner le maître d'hôtel. Malko lui résuma les événements.

Maintenant, ils étaient seuls avec leurs adversaires.

Les deux couples de Danois ayant terminé.

Malko aurait donné la moitié de son aile nord, celle qui n'était pas restaurée, pour savoir ce que Stéphanie et Otto se disaient.

Dire que la CIA fabriquait de si jolis micros directionnels...

Lise, plongée dans la contemplation de la décoration murale, sabres et boucliers du siècle dernier, ne lui était pas d'un grand secours.

Près de vingt minutes se passèrent sans rien apporter de nouveau. Sauf un très court conciliabule Boris-Otto, du plus mauvais augure.

Il y eut soudain un bruit de chaises remuée et Malko leva les yeux des restes de son sorbet. Otto et Stéphanie se levaient. Stéphanie sortit

la première. Malko avait repoussé sa chaise.

Otto!

L'Allemand ne répondit pas. Il sortit de la pièce en claquant la porte derrière lui.

Le reste se passa en un clin d'œil. Boris s'était dressé à son tour. Vif comme l'éclair, il décrocha un des sabres de la décoration murale et s'adossa la porte. Malko se heurta à la pointe de l'arme et au sourire mauvais du Russe.

Mon cher SAS, dit Boris, je détesterais vous embrocher de cette façon, aussi je vous conseille de rester tranquille, tandis que nos tourtereaux vont filer le parfait amour. Je vous préviens que j'ai suivi, des cours d'escrime à l'Académie militaire de Leningrad.

Malko, sans répondre, fit un bond en arrière et saisit à son tour un sabre. Il fallait qu'il sorte de cette pièce. En ce moment, Stéphanie était en train d'entraîner Otto vers l'Est.

Ecartez-vous, ordonna-t-il à Boris, sinon, c'est moi qui vais vous embrocher...

Son seul atout: le Russe ignorait que lui aussi était un bon escrimeur. Sport qu'il avait pratiqué dès sa plus tendre enfance, comme tout Viennois de bonne famille.

Tirez le premier, altesse, fit Boris avec une ironie glaciale.

Leurs armes étaient d'anciens sabres d'abordage, légers et court, très maniables, un peu recourbés avec une coquille très enveloppante.

Malko avança d'un pas et ils croisèrent leurs lames, la garde haute. Les lèvres minces de Boris se serrèrent un peu plus. En une fraction de seconde, il venait de sentir que Malko serait un redoutable adversaire.

Malko recula pour prendre une solide assise sur ses jambes, puis tâta son adversaire, cherchant à retrouver les finesses du jeu et les défauts de son vis-à-vis. Le crissement des lames s'entendait à peine. Boris avait bien mis à profit la situation. Discrets, les garçons ne les dérangeraient pas.

Qui pouvait imaginer deux barbouzes se battant à l'épée dans le salon particulier d'un des meilleurs restaurants de Copenhague?

Boris battit en prime la lame de Malko qui la maintenait ferme, lança des feintes au torse, puis entra mollement dans la garde adverse, poussant sans conviction. Tout ce qu'il voulait, c'était gagner du temps.

Il se rendit compte que ce serait difficile: Malko avait le poignet trop dur pour lui. Aussi se ménageait-il, calculant des feintes compliquées et des moulins.

Pourtant, il avança à petits pas de côté, puis rompit de deux pas francs pour reprendre sa position adossée à la porte qu'il défendait.

Ce ne fut pas une inspiration heureuse.

Malko poussa devant lui et de toutes ses forces une pointe qui

arriva à deux centimètres de l'œil droit du Russe. Celui-ci jura, cogna du dos à la porte et essuya une goutte de sueur sur son front.

Plus le temps passait, plus le duel s'anima. Malko comptait mentalement les minutes. Boris retrouvait tout son entraînement. Les lames avaient pris entre leurs mains une vivacité qui leur semblait propre. Derrière Malko, Lise, blanche comme une morte assistait au combat, se mordant les lèvres pour ne pas crier.

Maintenant, les lames semblaient chercher elles mêmes un chemin dans la routine des feintes et de esquives. Le premier coup de taille à la tête de Malko fut grandiose. La lame de Boris décrivit deux zigzag foudroyants, tournoya un instant et s'abattit, Malko sauta de côté et l'acier entama le dessus de l'une des tables. Ce fut le seul bruit. Les deux hommes soupirèrent en même temps.

Malko se surprit à penser qu'en ce moment il éprouvait presque de la camaraderie pour le Russe. Leur duel était un combat simple et net, franc. Mais il fallait quand même gagner... Ils reprirent le combat avec animation. Une précision merveilleuse dirigeait maintenant leurs armes. Le lourd assaut de sabres se rapprochait de la finesse des épées, s'améliorait à chaque échange, évoquait un ballet.

On n'entendait que le cliquetis des lames, le tintement des coquilles et le fracas sourd des passes.

Lise suivait maintenant le jeu des passes avec un mélange de langueur et de crainte.

Les échanges se poursuivaient à une cadence de plus en plus rapide.

Les ripostes s'enchevêtraient, les parades et les feintes étaient chaque fois subtiles et méchantes. Boris et Malko combattaient pour tuer.

Une expression tendue, astucieuse et concentrée avait remplacé la détente du début. Souvent, Boris cognait la porte de son dos et Malko avait plusieurs fois trébuché dans des tables.

Les fers se croisèrent, les deux hommes se heurtèrent garde contre garde et restèrent plusieurs secondes face à face. Ils poussaient leurs sabres de toutes leurs forces, souffrants et rouges, les veines gonflées. Des élancements déchiraient la poitrine de Malko, souvenir de Hong-Kong et ce dernier se demandait combien de temps il pourrait tenir.

Boris lança un coup de pointe qui rasa la poitrine de Malko. Sentant que la parade arriverait trop tard, ce dernier esquiva d'un bond, puis reprit la lame de Boris dans une voltige de tierce à prime qui leur fatigua la main à tous les deux. Boris rompit d'un pas et relança une pointe vers l'épaule de Malko. La veste se déchira et la peau céda sous la pression de l'acier qui pénétra de près d'un centimètre. Des gouttes de sang jaillirent et un filet commença à couler le long du bras jusqu'à la garde.

Les yeux dorés de Malko étaient striés de rouge.

Il fallait qu'il écarte Boris coûte que coûte. Il ne sentit même pas la douleur de sa blessure.

Boris avait l'impression de respirer du feu. Il fallait qu'il en finisse, qu'il cloue son adversaire une bonne fois pour toutes. Et tant pis pour les conséquences. Il doubla son coup qui, cette fois, effleura la clavicule de Malko et fit jaillir une nouvelle fois le sang.

Malko se sentit pâlir.

Mais il battit si rudement en prime, par deux fois, que le sabre de Boris dévia et passa à un centimètre de la jambe de Lise. La jeune fille poussa un cri et recula précipitamment. Elle suivait le combat maintenant avec une expression proche du désir, la bouche entrouverte et le souffle court.

Boris faisait du forcing. Il rompit encore d'un pas, se ramassa puis se détendit comme une flèche au ras du plancher. Posant la main gauche à terre, il passa sous la lame de son adversaire et lui décocha au flanc une botte qui une troisième fois fit couler le sang de Malko...

Encore celui-ci n'avait-il échappé à une affreuse éventration ce que recherchait Boris que par une de ces esquives peu académiques qui laissent un souvenir empoisonné dans la mémoire d'un escrimeur.

Il s'était déplacé trop brusquement pour placer une riposte. Il rompit de trois pas, se couvrit de plusieurs moulinets.

Boris, déçu, recula avec une prudente garde haute et attendit, avec l'impression d'avoir laissé passer sa chance. Ce sont des coups que l'on tente une fois dans un assaut, pas deux. Malko était ivre de rage de s'être laissé surprendre. La lame haute, il attaqua.

Un moulinet tournoya autour de la tête de Boris, si rapide qu'il siffla comme une balle. Boris chercha à suivre, mais la défense ne lui réussissait pas.

Il ne se sentait plus maître de ses moyens. L'effort de la botte l'avait épuisé.

Sans qu'il comprit très bien, de la roue d'acier se détacha un éclair, un formidable coup de manchette qu'il para avec la coquille de son sabre.

Suivirent trois coups de pointe furieux qui frôlèrent à chaque fois le centre de son torse: Malko était déchaîné. Ses yeux dorés avaient complètement viré au vert. Brutalement le Russe eut peur, la dernière chose au monde pour un escrimeur. Chaque fois, il avait paré, mais de justesse.

De rudes battements à prime et une série à tierce donnèrent à Boris le sentiment que quelque chose se préparait. Une ouverture d'un quart de seconde dans la garde de Malko lui offrit une chance dont il ne sut pas profiter. De nouveau, il sentit en face de lui la volonté de tuer.

Lise haletait.

Malko, oh! Malko, répétait-elle à mi-voix avec extase.

Il l'aurait touchée, elle se serait mise à hurler, jamais de sa vie elle n'avait été aussi excitée.

Un coup de tête frôla l'oreille droite de Boris qui esquiva et lança à tout hasard sa lame en pointe vers Malko. Celui-ci la négligea à l'aller, mais au retour, d'un battement sec et pourtant très appuyé, releva le sabre de Boris. Puis il rompit d'un demi-pas et se fendit.

La lame de Boris lui fut littéralement arrachée et vola à travers la pièce, pulvérisant la vaisselle restée sur la table. Lise poussa un cri de belette en amour et se laissa aller sur une chaise.

Les mains nues, Boris apparut tout pâle avec deux traînées de sueur grise qui descendaient des tempes le long de ses joues, prolongeant bizarrement sa chevelure blanche.

Laissez-moi passer, fit Malko, encore essoufflé.

Le Russe ne bougea pas, haletant encore. Une grosse veine battait sur sa tempe. Maintenant la pièce était étrangement silencieuse. Malko avança un peu la lame haute et toucha légèrement la gorge du Russe d'un bout de son sabre.

Ecartez-vous, répétait-il. Sinon, je vais être obligé de vous tuer.

Une seconde, les yeux bleus du Russe croisèrent le regard des yeux dorés de Malko. Ce qu'il y lut ne l'encouragea pas à résister. Avec un très léger haussement d'épaules, il avança d'un pas et s'effaça, laissa la porte libre. Ses joues s'étaient creusées d'un coup, comme celles d'un vieillard.

Malko fit signe à Lise de sortir la première. La jeune femme frôla le Russe et ouvrit la porte. Tenant toujours son sabre, Malko vint ensuite, sans quitter son adversaire des yeux. Ce fut seulement lorsqu'il sentit sous ses pieds les premières marches de l'escalier qu'il jeta l'arme et referma la porte sur lui à la volée.

Boris n'avait pas bougé.

Malko et Lise traversèrent la salle du restaurant en courant. Le dernier garçon qui les attendait pour fermer, les regarda, l'œil rond.

Il n'était pas au bout de ses surprises... Quand il verrait la vaisselle... Malko jeta un coup d'œil sur l'addition et laissa un billet de cent couronnes. Puis ils sortirent sur le quai désert.

Où se trouve Langelinie? demanda Malko.

C'est là qu'était mouillé le chalutier barbouze Est-allemand. Si Otto et Stéphanie n'y étaient pas déjà, ce serait le but de leur voyage. Dans la première hypothèse, il n'y avait plus qu'à prendre le bateau d'assaut...

J'ai ma voiture, dit Lise, je vais vous y conduire.

Ils montèrent dans la petite Saab rouge. Lise continua à suivre le canal, puis tourna dans Holmens, d'où elle rejoignit Bredgade, parallèle aux quais. Malko en profita pour tamponner avec son

mouchoir ses blessures superficielles.

Ensuite ils s'engagèrent dans le dédale des allées de Churchill Parken, home de la célèbre petite sirène.

Les phares éclairaient çà et là des couples vautrés sur les pelouses, tranquillement appliqués à se prouver leur amour mutuel. Des écriteaux interdisaient de marcher sur les pelouses, mais pas de s'y coucher...

Enfin, après être passés sous un pont, ils débouchèrent sur un quai désert bordé d'un côté par un haut mur de pierre auquel étaient accrochées des bouées et de longs crochets et de l'autre par la mer.

Ils passèrent devant un petit bateau dont le pont n'arrivait même pas au niveau du quai et Lise continua jusqu'au fond. Le quai se terminait cinq cents mètres plus loin, en cul-de-sac, avec les énormes réservoirs de la Shell et un marchand de saucisses, fermé à cette heure.

Voilà Langelinie, annonça Lise, en arrêtant la Saab.

A l'exception de quelques voitures en stationnement, il n'y avait pas un chat.

Le chalutier est-allemand était certainement le petit bâtiment mouillé au début du quai.

La Saab s'était arrêtée en face d'une cabine téléphonique. Malko y entra et appela à l'Hôtel Royal, la chambre de Krisantem.

Cette fois le Turc était rentré.

Viens immédiatement, ordonna Malko, avec la voiture.

Il lui expliqua où ils se trouvaient. Il tenta ensuite en vain de joindre les gorilles. Il y avait trop de tentations à Copenhague, au mois de juin, et ils se considéraient déjà en vacances.

Lise l'attendait dans la Saab, ne quittant pas le chalutier des yeux.

Nous allons nous approcher à pied de ce bateau, suggéra Malko, en jouant les amoureux. Mais dès que Krisantem sera là, vous retournerez dans la voiture. La suite peut être dangereuse.

Avec enthousiasme, Lise descendit de la Saab et prit Malko par la main.

Vingt mètres plus loin, sous un réverbère, elle s'arrêta et lui enfonça dans la bouche une langue de fourmiller, chaude, douce et interminable. Il crut que les hanches de la Danoise ne pourraient jamais se décoller des siennes.

L'effet érotique du duel se prolongeait. Les marchands qui exposaient le kamasutra en couleur et en relief dans toutes les boutiques du quartier de la gare faisaient fausse route: le romantisme n'était pas mort au Danemark.

Les deux cents mètres qui les séparaient du chalutier furent couverts en une douzaine d'étreintes plus torrides les unes que les autres. Si on les observait du bateau, le guetteur n'avait aucun doute sur leur

sincérité. Lise était de plus en plus déchaînée. Malko avait beau s'efforcer de penser à Alexandra, il commençait à participer à son corps défendant. Si l'on peut dire.

Il fut sauvé par le gong: une voiture débouchait sur le quai et Lise consentit à relâcher son étreinte-ventouse.

Le véhicule ralentit en passant devant Malko et Lige et celui-ci eut le temps de voir l'intérieur à la lueur du réverbère. Krisantem était seul au volant. il alla jusqu'au bout du quai et s'arrêta. Malko et Lise le rejoignirent et se glissèrent dans la voiture.

Fais demi-tour, commanda Malko.

Le Turc s'exécuta et la Mercedes se trouva face au chalutier.

Eteins les phares.

Ils ressemblaient maintenant à toutes les voitures arrêtées sur le quai.

Discrètement, le Turc dégagea son parabellum Astra de sa ceinture.

S'il était déjà à bord, remarqua Malko, ils auraient levé l'ancre.

Une demi-heure passa. Malko commençait à se demander si toute l'opération n'était pas une feinte montée de main de maître par Boris.

Pendant qu'il séchait près du chalutier, Otto Wiegand était peut-être en train d'embarquer sur un autre bateau ou dans un avion privé.

Jamais le temps n'avait passé aussi lentement.

Tout à coup, la lueur blanche de deux phares apparut entre les arbres du jardin.

Le véhicule déboucha lentement sur le quai et ralentit encore. C'était une grosse voiture noire et il faisait trop sombre pour en distinguer la marque.

Au moment où elle stoppait devant le chalutier, Malko tournait déjà la clé de contact de la Merceries. La culasse du Star claqua.

Là-bas, tout se passait très vite. Deux portières s'étaient ouvertes en même temps. Deux hommes bondirent sur le quai et l'un sauta sur le pont du chalutier.

Dans un rugissement de moteur, la Mercedes fonçait. Lise s'était aplatie sur le siège arrière.

Presque aussitôt un son aigu déchira le silence. Le chalutier avait mis en route sa sirène de brume. En même temps le pare-brise vola en éclat sous une rafale de projectiles. Instinctivement Malko freina et se coucha sur le siège, imité par Krisantem.

De courtes flammes jaunes jaillissaient d'un point légèrement à gauche de la voiture noire arrêtée. On tirait sur eux avec un fusil d'assaut Kalachnikov, l'arme des fantassins russes. Une seconde arme automatique ouvrit le feu à son tour, du pont du chalutier. La sirène continuait son hululement, couvrant le bruit des coups de feu.

Aplati derrière le volant, Malko sentait les balles transpercer la

carrosserie. L'une d'entre elles brisa le haut du volant en deux. Le pare-brise et les glaces latérales n'existaient plus. Ceux qui se trouvaient en face d'eux étaient des professionnels, tirant de courtes rafales précises.

S'ils avaient la mauvaise idée de jeter une grenade incendiaire, ils étaient morts. Soudain la portière claqua: Krisantem venait de se glisser hors de la voiture. Il y eut quelques secondes d'accalmie, puis la fusillade reprit. La Mercedes n'était plus qu'une passoire, et les cheveux de Malko étaient pleins d'éclats de verre. Derrière lui, Lise poussait de petits cris de terreur. Heureusement, le moteur les protégeait des coups directs.

Une détonation éclata tout près de lui et il reconnut le son mat de l'Astra. Aussitôt, l'un des deux fusils d'assaut se tut. Malko leva prudemment le nez.

Le réverbère éclairait l'homme étendu près de la voiture noire, une arme près de lui. Un second était penché sur lui. Il se redressa et sauta sur le chalutier.

Krisantem courait, plié en deux, le long de la digue. Il tenait dans la main gauche un objet cylindrique et long, et dans la droite son parabellum.

Le fusil d'assaut du chalutier tira une nouvelle rafale et le Turc plongea à plat ventre, protégé par un petit rebord de pierre du quai. Le tireur sauta à terre, l'arme à la hanche et expédia une nouvelle rafale vers la voiture où se trouvait Malko.

Des appels jaillirent du pont, en allemand et en russe. La portière arrière de la voiture s'ouvrit. Sous la protection de l'arme automatique, les occupants allaient gagner le chalutier.

Fichu! pensa Malko.

Au même instant une longue flamme éblouissante jaillit de l'endroit où se tenait Krisantem. La lueur éclaira l'homme accroupi avec le fusil d'assaut. C'était un civil portant un chapeau à larges bords.

Puis les flammes l'entourèrent et il lâcha son arme dans une futile atteinte pour éteindre le feu qui brûlait ses vêtements.

Son hurlement glaça le sang de Malko.

L'homme se roulait par terre pour tenter d'éteindre les flammes. La main de Krisantem cracha encore un jet de feu et il ne bougea plus.

La sirène s'arrêta et Malko entendit un bruit de moteur: le chalutier levait l'ancre. Il se glissa hors de la voiture. Krisantem avait déjà rampé jusqu'à l'autre véhicule et le tenait sous le feu de son parabellum et de son lance-flammes.

Il y eut un grincement d'ancre et le chalutier manœuvra très rapidement. Deux minutes plus tard, il virait de bord et s'éloignait, obéissant certainement à des ordres préalables. Malko rejoignit le Turc

plié en deux.

Stéphanie et Otto étaient serrés l'un contre l'autre sur la banquette arrière de la grosse voiture noire qui se révéla être une Opel Kapitän. Ils ne dirent pas un mot, choqués par le combat.

Ce n'était pas le moment des explications. Malko referma la portière à la volée.

Krisantem poussa dans l'eau le cadavre de l'homme au fusil, avec son arme.

L'autre voiture, dit Malko.

Lise en sortit avec peine, étourdie. Les deux hommes, en dépit des pneus crevés, parvinrent à pousser la Mercedes dans la mer à un endroit où le muret de pierre s'interrompait.

Cela retarderait les recherches de quelques heures.

Elle disparut immédiatement.

Ils revinrent en courant à l'Opel. Krisantem stoppa quelques secondes pour balayer le plus possible de douilles.

Malko prit le volant et fit demi-tour.

Dans le Churchill Parken, ils croisèrent une Volvo noire et blanche de la police. Les policiers ne trouveraient pas grand-chose: une grande tache noire sur le sol et quelques douilles oubliées...

Qu'est-ce que c'était que cet engin? demanda Malko.

Krisantem baissa modestement les yeux.

L'extincteur de la voiture. J'avais remplacé le liquide sous pression par de l'essence, à tout hasard.

Il avait racheté son accès de lubricité. Encore une recette « barbouze ». Avec l'air sous pression de la roue de secours, et un demi-jerrican d'essence, on fabriquait un excellent lance-flammes.

CHAPITRE XIV

Misérable et penaud, Otto Wiegand se rongait les ongles dans un des fauteuils tournants du hall. A cinq mètres de lui, Krisantem s'absorbait dans la lecture de Stern. Malko n'était pas loin, en train d'acheter des porcelaines chez Jensen.

La veille au soir, ils avaient eu une scène effroyable avec l'Allemand. Celui-ci avait menacé de se jeter par la fenêtre si Malko le forçait à quitter le Royal. Il aimait Stéphanie et elle l'aimait. Devant cette version à la Faust de Roméo et Juliette, les bras en tombaient à Malko.

Le Politiken, quotidien sérieux de Copenhague, faisait sa manchette sur le mystérieux incident de la veille. On avait retrouvé le corps de l'homme tué par Krisantem et les débris de la Mercedes. Officiellement, la police danoise n'avait aucune piste. Mais le consulat des USA avait été noyé de coups de téléphone furieux demandant le

règlement de l'affaire. Tout cela, bien entendu, répercuté sur Malko.

On en était là. Stéphanie était passée près de Malko, provocante et superbe, au bras de Boris. Le grand amour continuait avec Otto, totalement déboussolé.

Du salon de thé en face du hall, le Père Melnik contemplait son ancien compagnon avec une infinie commisération. Dieu, aidé d'une rougeole maligne, avait permis que le prêtre soit à l'abri des tentations de la chair.

Son sacerdoce et ses différents avatars avaient donné au Père Melnik une grande habitude des âmes. Bien que n'étant pas au courant de sa fugue, il sentait celle d'Otto prête à basculer dans le soufre communiste et lubrique de la belle Stéphanie. Le malheureux Allemand était bien ferré. Boris Sevchenko avait été diaboliquement psychologue. Otto n'aurait jamais suivi Stéphanie si le Russe ne l'avait pas d'abord rendu fou de jalousie et d'amour. On s'accroche toujours à ce qui vous échappe.

Le Père Melnik poussa un gros soupir. Une fois de plus, il aurait être obligé à son corps défendant de s'identifier au glaive de Dieu.

Certes, il était en paix absolue avec sa conscience, mais il tenait également à demeurer en paix avec la justice humaine, pour profiter de la manne en dollars. Son plan était d'une simplicité biblique, et reposait entièrement sur quelqu'un en qui il avait toute confiance: lui-même.

Après avoir terminé son thé, le Père Melnik se dirigea vers l'ascenseur.

Le plus tôt serait le mieux. Chaque heure renforçait l'emprise de Stéphanie sur sa victime.

Entrez, cria Boris Sevchenko,

Assis près de la fenêtre, il regardait l'animation du parc d'attraction de Tivoli, de l'autre côté de la rue. Il était furieux contre lui-même. La veille au soir, il avait deux fois manqué de chance, en dépit du travail magnifique de Stéphanie. Maintenant il serait obligé de tenter un coup de force, même avec l'aide de l'Allemand.

La porte de la chambre de Stéphanie s'ouvrit et se referma. Rien que de très normal. C'était l'heure où la femme de chambre venait faire le lit. Comme celles de Malko et d'Otto Wiegand, sa chambré communiquait avec celle de Stéphanie.

Il ne sut jamais pourquoi, il jeta un coup d'œil dans le mini-couloir réunissant les deux chambres, juste à temps pour voir disparaître la soutane du Père Melnik.

Il fallut une seconde au prêtre pour se rendre compte que la chambre était vide. Il revint sur ses pas et se trouva nez à nez avec Boris. Les deux hommes étaient à quatre mètres l'un de l'autre, séparés par la porte de la chambre encore entrouverte. Le Russe ne vit pas

tout de suite le parabellum P-08 dans la grosse main du prêtre.

Le Père Melnik avait son bon sourire habituel; ses oreilles translucides rougirent légèrement, signe de contrariété.

Dieu vous bénisse, dit-il d'une voix douce.

Et il ouvrit le feu.

La première balle rata le visage de Boris d'un demi-centimètre et arracha à la porte une esquille de bois. La seconde déchira le rembourrage de l'épaule de son costume et il tomba en arrière, ce qui le sauva car la troisième balle tirée par le prêtre passa exactement là où aurait du se trouver l'estomac de Boris.

A quatre pattes, ce dernier agrippa la porte et l'ouvrit violemment. Le battant heurta le canon du pistolet, empêchant le prêtre de continuer son tir.

Boris en profita pour se glisser dehors, claquant la porte sur lui, puis détala ventre à terre dans le couloir. Aucun ascenseur n'étant là, il s'engouffra dans la première chambre ouverte pour se trouver nez à nez avec un couple de Suédois à qui il cria en anglais:

Vite, un fou veut me tuer! se rua sur le téléphone et demanda la police.

Tout en sachant qu'elle arriverait trop tard.

Le Père Melnik resta une seconde abasourdi, le P-08 à la main. Tout son plan s'effondrait. Si l'on avait trouvé les cadavres de Boris et de Stéphanie dans leur chambre, personne n'aurait pensé à soupçonner un prêtre. Et ceux qui auraient pu le faire auraient été trop contents pour présenter la moindre objection...

Mais rien ne s'était passé comme il l'avait prévu.

Il pensait tuer d'abord Stéphanie et revenir ensuite abattre Boris dans sa chambre... Seulement la chambre et la salle de bains de la jeune femme étaient vides. Maintenant, il lui restait quelques minutes au plus: Boris était sûrement en train de donner l'alarme.

Le Père Melnik leva les yeux au ciel pour y chercher l'inspiration.

Finalement, il décida de se tenir à son vieux principe: finir toujours ce qu'on avait commencé.

Il avança d'un pas et tourna la poignée de la salle de bains de Boris.

Elle résista.

Stéphanie, appela Melnik d'une voix douce, ouvrez c'est Boris.

C'était un peu naïf, mais il n'avait pas tellement le choix. Bien entendu, il n'y eut pas de réponse. Il colla son oreille à la porte et entendit le déclic d'un récepteur téléphonique: Au Royal, les chambres avaient un téléphone dans la salle de bains.

Il essaya d'enfoncer la porte, mais réussit tout juste à se meurtrir l'épaule. Et les secondes passaient. Avant tout, il verrouilla la porte

extérieure, puis revenant à la salle de bains, appuya le canon du P-08 sur le trou de la serrure et tira.

La détonation fit trembler les murs, mais la porte ne s'ouvrit pas. La balle avait en partie démantelé la serrure, mais le pêne était encore engagé. De nouveau Melnik appuya sur la détente. Cette fois, la serrure, aux trois quarts détachée de la porte, s'arracha au premier coup d'épaule de l'ecclésiastique.

Stéphanie poussa un cri perçant, debout dans la baignoire pleine d'eau et de mousse, entièrement nue, elle fixait le Père Melnik, défigurée par la peur.

Boris, glapit-elle, Boris!

Le Russe, dix étages plus bas, expliquait frénétiquement ce qui se passait à un employé incrédule. Normalement, le Royal est un hôtel extrêmement bien fréquenté...

Le Père Melnik ne s'attarda pas à la contemplation des charmes de la jeune femme. Levant son arme, il visa entre les deux seins en poire et appuya sur la détente.

A la même seconde, paniquée, Stéphanie jeta en avant la serviette qu'elle tenait crispée dans sa main droite.

Instinctivement, le Père Melnik leva son arme et la balle alla s'enfoncer dans le plafond. Dans cet espace restreint, l'explosion fut assourdissante. Les oreilles tintantes, le Père Melnik remit le ventre de Stéphanie dans sa ligne de mire et appuya de nouveau sur la détente.

Cette fois il y eut un « clic » étouffé par le cri de Stéphanie, folle de terreur.

Le doigt du prêtre se crispa sur la détente, n'obtenant qu'un second « clic ». Incrédule, il regarda son arme tout paraissait en ordre. Aucune cartouche n'était coincée. Une troisième fois, il appuya sur la détente, sans plus de résultat. La cartouche avait fait long feu.

Furieux, il l'éjecta.

Stéphanie le regardait avec des yeux de folle.

Non, non, hurla-t-elle, hystérique, lorsqu'elle vit le trou noir du canon se braquer à nouveau sur elle.

La balle la rejeta en arrière sur le carrelage blanc.

Mais elle avait traversé la main tendue en avant de la jeune femme, au lieu de s'enfoncer dans la poitrine, avait seulement déchiré l'épaule et fracassé l'omoplate droite de Stéphanie. Sur le moment, elle n'eut même pas, mal, anesthésiée par le choc. Tout tournait. Elle se sentit glisser le long du mur et l'eau tiède la recouvrit entièrement. Elle s'agrippa au rebord de la baignoire pour sortir la tête de l'eau. Un calme étrange l'avait envahie. Presque indifférente, elle vit le gros pistolet approcher de son visage. Comme au bon vieux temps, le Père Melnik se préparait à donner le coup de grâce d'une balle dans l'oreille, méthode sans faille.

L'eau de la baignoire rosissait. Le sol était inondé et Stéphanie, en tombant avait éclaboussé la soutane du prêtre.

Il appuya sur la détente du P-08. Le perceur claqua à vide. Prodigieusement agacé, il manœuvra la culasse. Elle revint en avant et claqua de nouveau à vide.

Le chargeur du P-08 était vide.

Bêtement, le Père Melnik regarda à ses pieds le petit cylindre de cuivre jaune de la cartouche éjectée. C'est cette balle qui devrait être en train de se frayer un chemin dans le cerveau de Stéphanie.

Hélas un P-08 n'a que huit cartouches. C'est à de semblables détails que tiennent les victoires ou les défaites. Au même moment, il y eut un piétinement dans le couloir et une voix énergique ordonna en danois:

Ouvrez immédiatement cette porte. Police.

Maintenant, c'était une question de secondes. Stéphanie entendit le bruit et se redressa dans la baignoire, criant de toute la force de ses poumons, en allemand:

Au secours! Vite, vite!

Maladroitement, car ce n'était Pas un homme violent, le Père Melnik tenta de la frapper avec la crosse du P-08 en le tenant par le long canon. Mais sa tête était trop basse. Le coup effleura l'épaule, déséquilibrant l'ecclésiastique. Il plongea dans l'eau savonneuse jusqu'au coude et pour éviter de tomber tout entier dans la baignoire, dut lâcher le pistolet qui tomba au fond.

L'eau était complètement rouge maintenant. Le visage de Stéphanie se trouvait à quelques centimètres de celui du prêtre. Il l'empoigna par ses cheveux blonds et tenta de lui tenir la tête sous l'eau. De l'autre côté de la porte, les coups s'accéléraient. Plusieurs voix crièrent:

Enfoncez la porte! Enfoncez la porte!

Stéphanie, en dépit de son bras blessé, luttait comme une tigresse.

Elle ne voulait plus mourir. Elle s'agrippa de son bras valide au cou du prêtre et chercha à l'attirer dans la baignoire.

Une de ses énormes oreilles transparentes était à proximité.

Surmontant son dégoût, elle ouvrit la bouche et mordit de toutes ses forces, secouant la mâchoire pour arracher le morceau, comme elle l'avait vu faire aux chiens. Effectivement, un flot de sang lui inonda le visage et le père bondit en arrière avec un cri inhumain.

Stéphanie cracha quelque chose d'innommable dans l'eau souillée avant de s'évanouir...

Hagard, le Père Melnik, appuyé au lavabo, avait l'impression, qu'elle lui avait arraché la moitié de la tête. Une rage folle l'avait envahi. Stéphanie était encore vivante, Otto la suivrait, surtout maintenant qu'il ne serait pas là pour l'en empêcher. C'était trop bête.

Son horreur de l'échec lui fit chercher autour de lui un objet pour en finir. Des coups de plus en plus forts ébranlaient la porte. Il lui restait quelques secondes: même pas le temps de la noyer à coup sûr.

Et il n'y avait pas le moindre rasoir! Le mot rasoir lui fit regarder par association d'idée la prise électrique au-dessus du lavabo.

Son cœur sauta de joie. Un long fil électrique en pendait, celui du rasoir électrique de Boris. Ce jour-là, Stéphanie était venue prendre un bain dans sa salle de bains, parce que le mélangeur automatique de la sienne était en panne. Boris avait l'habitude de toujours laisser son fil branché. Par paresse. Le Père Melnik en prit l'extrémité et se pencha sur la baignoire. Le bout arrivait juste dans l'eau.

Délicatement, il le plongea dans le liquide, en prenant bien soin de tenir le bout en caoutchouc.

Stéphanie, évanouie, eut un sursaut terrible, ses yeux s'ouvrirent et se fermèrent plusieurs fois, son corps se tendit et ses dents craquèrent avec une telle violence que toutes celles de devant se cassèrent net.

Tétanisée par le courant, elle eut plusieurs mouvements convulsifs, tandis que son cœur se mettait en fibrillation. Inconsciemment, sa main se tendit et saisit le poignet du Père Melnik...

Celui-ci eut l'impression qu'une main géante lui serrait le cœur à le briser et l'étouffait. Il ne pensa pas à lâcher le fil et le plongea encore plus dans la baignoire. Il voulut parler, mais aucun son ne sortit de sa bouche: il était déjà paralysé. Avec une surprise horrifiée, il vit sa main gauche trembler comme celle d'un vieillard.

Il ne sentait même plus la douleur de son oreille.

Evanoui, il bascula sur le carrelage, entraînant le fil électrique qui s'arracha de la prise. Au même moment, les plombs sautaient dans tout l'étage, et la porte, enfoncée, s'ouvrait avec fracas.

Le policier en casque blanc sans visière qui pénétra le premier dans la salle de bains, un luger au poing, s'arrêta stupéfait devant le spectacle.

Le Père Melnik était couché sur le dos, la soutane relevé sur ses caleçons longs, l'œil gauche fermé, l'autre fixant le plafond, agité encore d'une légère fibrillation. Stéphanie avait la tête rejetée en arrière, la bouche ouverte et la poitrine hors de l'eau. Les bouts de ses seins, raidis par l'agonie pointaient dans la même direction que l'œil ouvert du prêtre. Il y avait du sang partout.

Le policier abaissa son arme. Il n'avait jamais vu une telle horreur. Et un prêtre! Il fut bousculé par un Boris hagard qui s'arrêta sur le seuil de la salle de bains. Il jura à voix basse, en russe.

Un médecin, vite! jeta-t-il. Elle est peut-être encore vivante.

Ecartant sans ménagement le corps inerte du prêtre il se pencha sur Stéphanie et la souleva dans ses bras. Le policier la saisit par les jambes et ils la portèrent sur un des lits. Boris au passage, jeta un

regard de haine indicible au Père Melnik. Seul, il l'aurait volontiers balancé dans la cuvette des W.-C.

Le médecin de l'hôtel, un Danois flegmatique et chauve, auscultait Stéphanie à travers une serviette qui s'imbibait rapidement du sang de sa blessure.

Le cœur est en fibrillation, dit-il, il y a peu de chances de la sauver.

Il commença à lui faire un violent massage cardiaque pendant que le policier appelait frénétiquement les pompiers. On avait sorti le Père Melnik de la salle de bains et il était étendu à même la moquette grise. Un des policiers défit respectueusement la soutane et appliqua son oreille sur sa poitrine.

Vite, appela-t-il, celui-ci vit encore.

Le médecin abandonna Stéphanie, vint s'agenouiller près du prêtre et commença le massage. Blême, Boris l'attrapa par l'épaule.

Pourquoi la laissez-vous? Cet homme est un criminel!

Le médecin s'interrompit une seconde pour répliquer: y a une chance de le sauver, pas elle. je suis médecin avant tout.

Ivre de rage, les poings serrés, Boris contempla la scène, impuissant. Quelques minutes plus tard. Les pompiers firent irruption dans la pièce avec du matériel de réanimation et un second médecin... Ils placèrent un masque à oxygène sur le visage de Stéphanie.

Une heure plus tard, le premier médecin déclara Stéphanie officiellement morte d'électrocution. Le Père Melnik vivrait, mais on ignorait quels étaient les dégâts causés à son cerveau. Il pouvait être aveugle, idiot ou paralysé.

Au choix.

CHAPITRE XV

Les yeux au plafond, Otto essayait de ne pas penser. Il n'avait pas fermé l'œil depuis la veille au soir et il ignorait l'heure qu'il était. Chaque fois que l'image de Stéphanie l'effleurait, il avait mal, physiquement, dans le creux de l'estomac, dans le dos, dans la poitrine. Comme si on l'avait battu partout.

Stéphanie, il avait vu son cadavre la veille. Il avait touché son front glacé dans un silence de mort. Les policiers eux-mêmes, s'étaient tus. Même Boris n'avait pas profité de l'occasion. Il se souviendrait toute sa vie de cette petite chambre encombrée de monde, des deux lits tête-bêche, de la réclame de l'Hôtel Merkur qui scintillait par la fenêtre.

Stéphanie était morte.

La dernière semaine s'était effacée, comme si elle n'avait jamais existé. Dans son souvenir, Stéphanie était belle et pure. Si quelqu'un lui avait soutenu le contraire, il l'aurait étranglé.

Il n'avait plus envie de lutter, même plus envie de vivre. Il ricana silencieusement en pensant à ce qu'il représentait pour les deux hommes qui se battaient autour de lui. Maintenant, plus rien ne pouvait faire courir Otto Wiegand.

Plus rien.

Otto attrapa la bouteille de White Label qu'il avait fait monter dans sa chambre et en but une longue gorgée. Il avait décidé de se soûler à mort, jusqu'à ce qu'il ait moins mal.

On frappa à la porte, il ne répondit pas. La porte s'entrouvrit sur Malko. Il entra et referma derrière lui. Le regard de l'Allemand le traversa sans le voir et il reprit sa méditation. Il n'avait pas envie de parler. Malko vit la bouteille par terre, les poches sous les yeux de l'Allemand. Maintenant, il connaissait enfin le secret du Père Melnik. Otto le lui avait confié la veille.

Il est une heure et demie, dit Malko, venez manger quelque chose. Vous allez devenir fou...

Otto eut envie de lui expliquer que c'était déjà fait, mais c'était trop fatigant. Tout à coup, il réalisa qu'il avait faim. Il se mentit, se persuada que ce creux horrible à l'estomac provenait peut-être de la faim, qu'après avoir mangé, il disparaîtrait.

Sans se donner la peine de répondre, il se leva, et suivit Malko.

Dehors, ils croisèrent un jeune couple qui se tenait par la main et cela lui parut choquant; aussi choquant que le soleil qui brillait, que la tiédeur de l'été.

Stéphanie était froide, elle, pour toujours.

Docilement, il suivit Malko de l'autre côté de Vesterbrogade jusqu'au Restaurant Frascati, le meilleur. Le décor était vieillot et touchant avec des plantes vertes et de faux perroquets, une lampe à abat-jour sur chaque table. Il se sentit aussi déplacé qu'un évêque en enfer. Mais déjà un garçon en smoking lui mettait une carte devant les yeux...

Sans réfléchir, il commanda des tas de choses, des moules, du canard salé, des crêpes.

Discrètement, Malko avait demandé une bouteille de Dom Pérignon. Cela ne pouvait pas faire de mal à l'Allemand.

Celui-ci, le nez dans son assiette, n'ouvrit pas la bouche. On lui apporta les moules, il en mangea deux ou trois puis repoussa son assiette.

De même, il laissa le canard intact dans son assiette sans même répondre au garçon horriblement vexé qui lui demandait si la cuisine de la maison ne lui convenait pas.

Il trempa ses lèvres dans une coupe de champagne et cela lui donna envie de rendre.

Il n'avait plus faim, il n'avait jamais eu faim.

Malko le regardait. Ses yeux dorés avaient tourné au vert. Il sentait ce qui se passait dans la tête de son vis-à-vis, mais il devinait aussi que plus rien avait de prise sur Otto Wiegand. Brusquement, inopinément, celui-ci se leva, bredouilla à l'adresse de Malko :

Excusez-moi.

Il traversa tout le restaurant et sortit avant que Malko ait eu le temps de bouger. Lorsque ce dernier atteignit la porte après avoir laissé deux cents couronnes sur la table, l'Allemand avait disparu dans le grouillement de la Radhus Platz.

Malko courut d'une seule traite au Royal. C'était la catastrophe. Dans l'état où il se trouvait, Otto Wiegand pouvait faire n'importe quoi, se noyer, prendre l'avion pour la Russie, se soûler à mort dans les bras d'une putain.

Otto n'était pas à l'hôtel. Malko téléphona à Lise en lui demandant de venir immédiatement. Il ne connaissait pas assez Copenhague pour partir tout seul à la recherche de l'Allemand. Elle arriva un quart d'heure plus tard. Celui-ci lui expliqua la situation. Laisant Krisantem pour surveiller l'hôtel au cas où l'Allemand reviendrait, ils montèrent dans la Saab et se mirent en route.

C'était chercher une aiguille dans une botte de foin, remarqua Malko avec découragement.

Ils commencèrent par l'avenue Andersen, la large artère qui partait de Radhus Platz, en roulant très lentement. A chaque bistrot, Malko descendait et allait inspecter la salle.

Lorsqu'ils arrivèrent au pont Langebro, ils firent demi-tour et repartirent en longeant le port par le Christian Brygge, quartier d'entrepôts et de docks.

Toujours sans résultat.

Ensuite Malko parcourut à pied la rue Strøget tandis que Lise patrouillait en voiture dans les rues adjacentes. Ils se retrouvèrent sur la place Torv, bredouilles.

Pendant deux heures encore, ils tournèrent dans la ville, allant même jusqu'au Churchill Park et à Langelinie. Otto Wiegand demeurait introuvable.

Malko téléphonait à l'hôtel régulièrement. A tout hasard il explora ensuite les deux bords du canal de Nyhavn, Mecque des mauvais lieux de Copenhague. A cette heure-ci, tout était désert.

Si on lançait un appel à la télévision? Suggéra Lise.

Malko faillit en avaler ses lunettes noires.

Pour que Boris apprenne que nous l'avons perdu et lâche ses hommes à ses trouses! S'il le retrouve le premier il s'empressera de le faire disparaître.

Alors que faisons-nous?

La jeune fille était au bord des larmes.

Continuons, fit sombrement Malko. S'il ne s'est pas jeté dans le port, il doit bien être quelque part.

Copenhague n'est pas une si grande ville...

Ils repartirent vers le centre.

La grosse Opel freina si brutalement que la passagère fut projetée contre le pare-brise. Furieux, le conducteur stoppa et descendit pour injurier le piéton qui s'était lancé dans les clous au vert.

A l'immense surprise du Danois, l'homme qui avait failli causer l'accident le regarda à peine et continua à traverser au milieu des voitures... Totalement indifférent à ses vociférations,

Bon citoyen, le Danois se promet de signaler le fait au prochain policier. C'était inadmissible.

Il ignorait être environ le vingtième conducteur à avoir failli écraser Otto Wiegand.

L'Allemand ne cherchait pas à se suicider. Mais l'effort de réflexion était trop grand. Depuis un quart d'heure, il suivait une grande fille blonde qui ressemblait à Stéphanie. Elle en avait l'allure hautaine et les longues jambes un peu fortes, la chevelure blonde savamment décoiffée, les hanches souples.

Il l'avait croisée dans Strôjet et était revenu sur ses pas, ratant sans le savoir Malko de quelques secondes. La fille s'était aperçue de son manège et, à plusieurs reprises, s'était retournée pour lui sourire moqueusement.

C'était presque le sourire de Stéphanie. Des dents petites et blanches sur de belles lèvres épaisses. Pour la première fois depuis la mort de sa femme, Otto avait ressenti une certaine chaleur. L'inconnue s'était lancée sur la chaussée au moment où le feu passait à l'orange.

Le temps pour Otto d'hésiter, il était au vert, et les voitures fondaient.

Il avait traversé quand même, parvenant de l'autre côté par miracle.

Il lui avait semblé que la fille l'attendait, consciente du risque qu'il avait pris pour ne pas la perdre. Cet inconnu qui la suivait avec tant de constance avait quelque chose de touchant, d'inquiétant aussi. Mais depuis la libération de la pornographie, il n'y avait presque plus de sadiques au Danemark.

Ils avaient continué à traverser Copenhague, l'un suivant l'autre. Inge, la fille, ne comprenait pas pourquoi cet étrange suiveur ne l'abordait pas. Le Danemark n'est pas un pays tellement pudibond...

Otto s'accrochait à son rêve avec une fureur enfantine. Sa raison lui disait que ce n'était pas Stéphanie. Sa déraison lui soufflait le contraire. Et il était presque heureux. S'il ne lui parlait pas, c'était seulement par crainte de briser le charme... Elle était si belle, il ne

sentait; plus sa fatigue.

Soudain elle s'assit à la terrasse d'un café, en face du jardin botanique, en plein soleil, étendit ses longues jambes, remonta sa robe à mi-cuisses et commanda une bière.

Otto hésita, passa et repassa devant le café, puis vint s'asseoir à la table voisine. La fille tourna la tête et lui sourit franchement. Intimidé, il détourna les yeux. Il était heureux en la regardant, sans plus. Pendant un quart d'heure, il ne se passa rien. Puis, presque par accident, le regard de la jeune fille croisa celui de l'Allemand. Il la regardait avec une intensité douloureuse et une fixité qui lui causa un choc.

Spontanément, elle se pencha vers lui et demanda en danois:

Qu'est-ce qui ne va pas, vous êtes malheureux?

Inge était une brave fille, saine, qui aimait l'amour et la vie. Elle se sentait presque gênée d'avoir surpris une telle détresse dans le regard de cet homme. Il ne l'effrayait plus du tout. De nouveau, elle l'interrogea, presque tendrement comme si elle l'avait toujours connu.

Alors seulement, il se décida à parler, dans sa langue.

Instinctivement, Otto utilisait l'ukrainien. Il parlait de Stéphanie. Quand il lui prit la main, elle ne la retira pas.

Inge ne comprenait pas un traître mot de ce qu'il disait, mais elle hochait la tête gentiment, comme pour l'approuver. Elle sentait qu'il se soulageait ainsi.

Otto vivait un répit merveilleux. Jamais il n'aurait pensé tenir la main de cette inconnue, revenir dans le monde des gens normaux. Et il parlait, il parlait. Une petite goutte de sueur coulait entre les seins de la fille et il eut envie de la lécher.

Encore un peu et il serait assez fort pour regarder la vie en face sans Stéphanie.

Si Inge n'avait pas été amoureuse, de nombreuses choses auraient été différentes pour beaucoup de gens. Mais c'était une fille simple qui aimait faire l'amour dès que le soleil chauffait un peu.

Soudain une voix forte fit sursauter Otto Wiegand.

Un Danois jeune et barbu se tenait devant eux, interpellant la fille, mi-fâché, mi-rieur.

Elle lâcha la main de l'Allemand, se lança dans un flot d'explications. L'homme secoua la tête, eut à peine un regard pour Otto. Il jeta une pièce d'une couronne sur la table, prit la fille par la main, et l'entraîna. Elle partit sans se retourner, furieuse contre elle-même d'avoir failli se disputer avec son amant pour un inconnu.

Otto resta ahuri quelques secondes, comme lorsqu'un film s'arrête brutalement.

De nouveau, la douleur s'était réinstallée en lui.

Il se leva et reprit sa marche au hasard.

La nuit tombait. Tout à coup, il se trouva devant un écriteau indiquant « Stockholm » surmonté d'un petit bateau stylisé.

Le mot lui fit mal. C'était le passé: Stéphanie.

Mais il suivit la flèche presque malgré lui.

Boris Sevchenko, son visage maigre tendu par l'anxiété parlait au téléphone à toute vitesse. Avec deux heures de retard, il venait de s'apercevoir de la disparition simultanée d'Otto Wiegand et de Malko.

Or, ce dernier n'avait pas rendu sa chambre. Donc un fait nouveau s'était produit qu'il ignorait encore. L'air ennuyé de Krisantem, en faction dans le hall, lui faisait deviner ce qui avait pu se passer: Otto avait filé entre les doigts de ses adversaires.

Plusieurs hommes se lancèrent immédiatement dans Copenhague, porteurs d'une photo récente d'Otto, prise au téléobjectif, à la sortie du Royal. Mais la nuit ne facilitait pas leurs recherches.

Il n'y a plus que les dames de petite vertu, suggéra Malko au terme de cinq heures de chasse infructueuse. C'est là que finissent beaucoup de douleurs humaines.

Lise sursauta un peu. C'est un mot que l'on n'aime pas au Danemark. Etant donné la liberté des mœurs, les professionnelles ont pratiquement été réduites à la famine. Les dernières se sont repliées dans le quartier du port, pour satisfaire les désirs éphémères des marins des ferrys innombrables reliant le Danemark à la Suède. Ils prirent cette direction.

CHAPITRE XVI

Le capitaine Fred Olsen était d'une humeur massacrant. Tout allait mal depuis qu'il avait débarqué à Copenhague pour une escale de quarante-huit heures.

D'abord la poinçonneuse électrique de Tatoo jack était tombée en panne au moment où le tatoueur spécialité de Copenhague s'attaquait à la queue d'une très jolie sirène tatouée sur son avant-bras gauche.

Or, le capitaine Olsen partait le lendemain matin, et le concurrent de Tatoo jack, Tatoo john, était déjà fermé. Le Danois avait eu beau essayer de convaincre Olsen qu'une sirène sans queue c'était quand même très joli, le Norvégien était parti ivre de rage.

Au Hong-Kong, restaurant-cabaret de Nyhavn, cela n'avait pas été mieux. Dans cet estimable beuglant, les garçons avaient la mauvaise habitude de se servir généreusement dans les verres des clients quand ceux-ci dansaient. Aussi bien dans un noble souci de la santé de la clientèle que pour faire marcher le commerce. Mais Fred Olsen était tombé sur un garçon en train de boire son schnaps et lui avait fait sauter la mâchoire inférieure. D'où, discussion et expulsion.

Suivi d'une poignée de membres de son équipage, le capitaine Olsen avait continué l'exploitation de la rive gauche de Nyhavn, par le Manhattan-Bar, boîte tenue par un gérant barbu et bon enfant où le schnaps ne coûtait que trois couronnes. Mis en appétit par l'exhibition d'une grande fille brune un peu maigre en mini-kilt, se démenant au son d'un orchestre yé-yé, le Norvégien s'était rué sur le distributeur automatique de préservatifs situé dans les toilettes de la boîte.

Hélas! l'appareil était vide.

Pour se soulager, Fred Olsen l'avait démoli à coups de poing et le fracas avait attiré le patron qui lui avait demandé d'aller passer ses nerfs ailleurs.

Ensuite, entouré de quatre de ses marins, il avait échoué au Teddy-Bar Ritt, où la sono de l'orchestre faisait trembler le vieux plancher. Si les tables n'avaient pas été scellées, le Norvégien en aurait volontiers jeté une sur l'orchestre pour le faire taire.

Et maintenant, il se retrouvait sur le trottoir de Nyhavn avec une furieuse envie de se vider la vessie. Il hésita à réveiller de cette façon un ivrogne endormi dans un porche, puis mit le cap sur l'extrémité de Nyhavn se terminant sur la mer. A côté de l'autre partie du canal, c'était étrangement calme. Le Teddy-Bar Ritt était la dernière boîte. Après il n'y avait plus que de tranquilles immeubles éteints. Sur l'autre rive du canal, des passagers attendaient dans une cage vitrée le ferry pour Malmö.

Fred Olsen et ses marins tenaient tout le trottoir.

Ils ne prêtèrent aucune attention à un homme qui venait à leur rencontre, la tête baissée et les mains dans les poches. Celui-ci était si absorbé par ses pensées qu'il vint littéralement s'encaster dans la gigantesque poitrine du capitaine Olsen. Celui-ci l'écarta d'une bourrade. Il avait trop envie de pisser pour se battre.

L'autre marmonna une vague excuse et s'écarta. Olsen était déjà passé. Trois mètres plus loin, l'inconnu passa sous un réverbère en même temps que le second d'Olsen. Celui-ci jeta un coup d'œil curieux à l'homme qui avait pu bousculer son capitaine sans suite fâcheuse et poussa aussitôt une exclamation.

Il cria quelque chose en norvégien à Fred Olsen qui se retourna d'un bloc.

L'homme s'était arrêté aussi, surpris par le cri.

Le géant qu'il avait bousculé le regardait avec un mélange de stupéfaction et d'horreur. D'abord Otto Wiegand crut au caprice d'un ivrogne. Puis sa mémoire se remit en branle et un froid glacial descendit le long de sa colonne vertébrale.

Le hasard venait de lui jouer un mauvais tour. Le capitaine du Ragona était le dernier homme sur terre qu'il souhaitait rencontrer.

Il aurait eu encore une minuscule chance de s'en sortir. S'il n'avait

pas obéi à son instinct de conservation. Il se précipita vers le porche le plus proche...

Or, jusqu'à cette seconde précise, le capitaine Olsen n'était pas totalement sûr que l'Allemand fût le meurtrier de sa nièce. Otto Wiegand secouait furieusement la porte devant lui.

Un coup de pied dans le poignet lui fit lâcher prise.

Déséquilibré, il battit l'air de ses bras, en avant. Un poing monstrueusement gros s'écrasa sur sa bouche. Il eut l'impression que ses dents craquaient. Il tomba sur le dos et sa tête heurta violemment le macadam.

Lorsqu'il reprit connaissance, il vit d'abord deux bottes près de son visage. Son regard remonta et trouva le visage du capitaine Olsen.

Il attendait, les poings serrés, les yeux fous. Il avait perdu Sa casquette et ses cheveux blonds lui tombaient dans les yeux. A son expression, Otto Wiegand comprit que le Norvégien voulait le tuer.

Autour de lui il compta quatre autres marins, tous du même gabarit, en un cercle presque parfait dont il était le centre.

Les Norvégiens ne disaient plus un mot. Cette partie de Nyhavn était silencieuse et déserte. Les deux policiers à pied en casquette plate qui surveillaient la sortie des boîtes ne dépassaient jamais le coin de Tolboagade, cent mètres plus haut. Précautionneusement, Otto Wiegand se releva sur un coude. Il fonda dans les jambes les plus proches et reçut un coup de pied en pleine poitrine qui lui coupa le souffle. Puis, Olsen se pencha sur lui, le releva d'une seule main et lui jeta en mauvais anglais, face contre face:

Salaud, je vais te crever comme tu as crevé la petite!

Otto-Wiegand eut un vertige de désespoir en pensant à ce meurtre inutile.

Il ouvrit la bouche pour se défendre, mais de nouveau, le poing s'abattit, cette fois sur son nez. Il hurla.

C'est Boris qui retrouva le premier Otto. Il avait pensé à Nyhavn lui aussi. Après avoir exploré en vain les boîtes de la rive droite, il allait chercher ailleurs lorsqu'il aperçut le groupe entourant un homme étendu à terre.

Dès qu'il eut reconnu l'Allemand, il se précipita fou de joie

Il avait déjà la main sur l'épaule d'Otto Wiegand quand il sentit une piqûre au côté. Un des Norvégiens tenait un couteau à large lame contre son foie, prêt à l'enfoncer, le visage impassible. Il lui dit le seul mot d'anglais qu'il connaissait:

Go

Lentement, Boris recula, Il Se retrouva adossé au mur, toujours menacé par le marin. On aurait dit de loin deux pédérastes en train de se livrer à un acte contre nature.

Par terre, Otto Wiegand se débattait comme une chenille coupée en deux. Le capitaine Olsen visa soigneusement et son pied s'enfonça entre les côtes de l'Allemand qui se recroquevilla encore. Ce coup-là avait du lui casser au moins trois côtes. Boris, malgré lui, se pencha en avant, faisant entrer la lame du poignard de près d'un centimètre. L'homme qu'il était chargé de récupérer à tout prix était en train de se faire massacrer sous ses yeux.

Arrêtez, cria-t-il en anglais, je vous donnerai beaucoup d'argent.

Olsen envoya un nouveau coup de pied. Dans les reins cette fois.

Wiegand se détendit sous la douleur fulgurante et retomba avec un sanglot. Aucun des Norvégiens ne tourna la tête vers le Russe. Soit qu'ils n'aient pas compris, soit qu'ils s'en moquent.

La police! hurla Boris, appelez la police.

Police, en danois, se dit Policie. Cette fois, les Norvégiens comprirent. Celui qui menaçait Boris retira brusquement son arme de son ventre et appliqua la pointe sur sa trachée artère, avec une mimique significative.

Boris se tut. Il n'y avait Plus d'espoir de sauver Otto Wiegand. Les autres allaient le massacrer.

Ce n'est pas pur hasard que la voiture de Malko s'engagea dans Nyhavn. Avec Lise, il avait passé au peigne fin le parc d'attractions de Tivoli, puis les bars mal famés du quartier de la gare. A cette heure tardive, il ne restait que Nyhavn où sont concentrés toutes les boîtes à matelots de Copenhague.

Si Otto Wiegand ne pleurait pas dans les bras d'une putain à sept couronnes de Studies Straede, il devait se trouver à Nyhavn.

Une fois de plus, ils s'étaient partagé la besogne.

Tandis que Lise explorait toutes les petites rues entourant Nyhavn, Malko avait commencé la tournée de Nyhavn par le Krokodilen, disothèque pour marins aisés.

Lui aussi allait abandonner sa quête lorsqu'il avait aperçu, à une centaine de mètres du Teddy-Bar Ritt, un groupe d'hommes qui semblaient se battre. Dans sa situation, rien de ce qui était insolite ne le laissait indifférent.

Il alla voir de quoi il s'agissait.

Tout se passa ensuite trop vite pour qu'il puisse faire la seule chose efficace: aller prévenir la police. Son regard embrassa en même temps Boris cloué au mur comme un papillon et la larve sanglante qui se roulait par terre, en qui on reconnaissait encore Otto Wiegand.

La seconde suivante, un couteau à découper un bœuf était appuyé entre ses reins. Et le massacre continuait.

Il ne vit pas le coup de pied mais entendit le hurlement d'Otto.

Le lourd brodequin du capitaine Olsen lui avait arraché la narine

gauche. Un jet de sang dégouлина sur ses lèvres. Les deux mains crispées sur le visage, il poussait des rugissements entrecoupés de sanglots.

Le seul espoir, c'était Lise. A condition qu'elle les retrouve à temps et qu'elle file avant tout prévenir la police. Même dans ce cas, les Norvégiens avaient mille fois le temps d'achever Otto Wiegand d'un coup de couteau.

Malko ne comprenait pas pourquoi ils s'acharnaient ainsi sur l'Allemand. Il sentait que ce n'était pas une simple bagarre après boire, mais quelque chose de plus féroce dont la raison lui échappait.

Boris lui cria d'une voix étranglée:

Mais, faites quelque chose, bon sang, ils le tuent.

Risquant l'éventration, Malko fit un pas en avant vers le plus grand des Norvégiens, celui qui frappait Otto.

Halt! cria-t-il en allemand, solort!

Il y avait tellement d'autorité dans sa voix que le géant se retourna.

Vous êtes en train de commettre un meurtre, continua-t-il en anglais.

Ses yeux dorés s'étaient vrillés dans ceux du capitaine Olsen et il cherchait, de toute la force de sa volonté à stopper le Norvégien.

Ce dernier répondit lentement, en cherchant ses mots:

Cet homme a tué ma nièce, sur mon bateau, il y a une semaine. Maintenant, je vais le tuer.

C'était sans colère et sans appel.

Ses énormes mains pendaient comme des crocs de boucher le long de son pantalon. A quelques dizaines de mètres de là, des marins et des filles dansaient, ignorants du drame.

Ne tuez pas cet homme, plaïda Malko. Nous avons besoin de lui, vivant. S'il a commis un meurtre il sera déféré à la justice de ce pays.

Mais l'autre n'était qu'un bloc de haine. Il secoua la tête lentement et dit à voix basse:

Foutez-moi la paix.

La loque gémissante qui avait été Otto Wiegand émit un gargouillis suppliant. Le capitaine Olsen tourna son dos massif et se pencha sur l'Allemand. D'une seule main, il le releva, l'appuya contre le mur, et à toute volée, lui écrasa son poing sur le visage.

Il y eut un bruit mou répugnant quand les cartilages cédèrent. Cette fois, l'Allemand émit tout juste une plainte indistincte. Le poing gauche du Norvégien le cueillit au foie et parut s'enfoncer dans son corps. Mêlé au sang, de la bave apparut sur sa bouche en lambeaux.

Otto Wiegand s'affala, le Norvégien continua à frapper méthodiquement, à coups de pied et de poing, avec une force démente. Il était déjà dans un semi-coma, et ne sentait plus les coups.

Désespérément son cerveau lui disait de s'expliquer, de plaider sa cause. Il avait la sensation de parler, d'articuler des mots distincts, mais seul un borborygme incompréhensible franchissait ses lèvres. Une nouvelle fois, Olsen le releva, le tint à bout de bras comme un pantin désarticulé, avec un mépris infini. Si seulement ceux à qui Otto Wiegand faisait briser les genoux dans les cellules de Pankow avaient pu le voir...

Salope, cracha le marin dans sa langue, j'aurais voulu avoir tout le temps de te faire crever...

Un groupe bruyant sortit du Teddy-Bar Ritt et se dirigea vers eux, tenant toute la chaussée. Olsen comprit qu'il n'aurait pas le temps de tuer Otto Wiegand comme il l'aurait voulu. Sa main plongea dans la poche de son pantalon et il ramena l'arme qui ne le quittait jamais: trois maillons de chaîne d'ancre montés sur un manche de bois. Six bonnes livres.

Il leva le bras droit et la masse cingla à toute volée le front de l'Allemand.

L'os frontal parut se dissoudre. La marque des maillons s'incrusta dans la chair, en blanc pâle, puis tout éclata en une grosse fleur rouge.

Otto Wiegand ne cria même pas. Comme une masse, il s'abattit contre le trottoir, mort.

Le capitaine Olsen resta les bras ballants, sa chaîne se balançant au bout de son poing. Le groupe qui lui avait fait hâter la fin d'Otto Wiegand avait fait demi-tour. De nouveau, c'était le silence. Le Norvégien se sentait frustré, volé. Ce n'était plus un homme qu'il avait devant lui, mais un petit tas de chiffons. Ce ne pouvait pas être cela qui avait tué Helga.

D'une phrase brève, il rameuta ses hommes. Ceux qui tenaient en respect Malko et Boris escamotèrent leurs armes. Puis, presque d'un pas normal, ils allèrent vers Tolobodgade. Dans quelques heures le Ragona lèverait l'ancre. La vie reprendrait comme avant pour le capitaine Olsen, jusqu'à la retraite. Oslo, Montréal, Riga. Avec deux fantômes.

Boris et Malko se regardèrent. A quoi bon poursuivre les Norvégiens. Ils n'étaient pas policiers. Et rien ne pourrait rendre la vie à Otto Wiegand.

Malko se pencha sur l'Allemand. Ses yeux étaient grands ouverts. Son front enfoncé lui donnait l'air têtue.

Boris regarda à son tour. Le Russe laissa tomber dans sa langue, parfaitement comprise de Malko.

Nous ne l'aurons ni l'un ni l'autre. Nitchevo.

Puis, il tourna les talons et s'éloigna à son tour.

Il se souciait peu de se trouver là quand découvrirait le cadavre et il fallait qu'il rédige au plus vite un rapport circonstancié sur la mort

d'Otto Wiegand. Ce n'était pas trop mauvais pour lui.

Après tout, Otto Wiegand, s'il n'avait pas regagné l'Allemagne de l'Est, n'avait pas parlé et ne pouvait plus servir à personne.

Resté seul, Malko contempla pensivement le cadavre.

Cette fois, c'était l'échec pur et simple. Et David Wise ne connaîtrait jamais la liste des agents ouest-allemands travaillant pour l'Est. C'était trop bête.

Un claquement de talons hauts l'arracha à ses réflexions. Il leva les yeux et aperçut la silhouette de Lise se dirigeant droit vers lui.

Mieux vaut tard que jamais.

Mais où étiez-vous passé? demanda-t-elle.

Malko bougea et elle aperçut le cadavre sanguinolent.

Oh! C'est vous...

Non, fit Malko, ce n'est pas moi.

Fascinée, la jeune Danoise n'arrivait pas à détacher ses yeux du corps disloqué d'Otto Wiegand. Mais elle se mordait la main pour ne pas crier.

CHAPITRE XVII

Le jess Bang en partance pour Aalborg sur le quai voisin donna un bref coup de sirène qui fit sursauter Malko. L'extrémité de Nyhavn avait retrouvé tout son calme. Derrière lui, le signe lumineux indiquant l'extrémité du quai éclairait faiblement le cadavre d'Otto Wiegand.

En dépit de la température douce, Lise frissonna.

C'en était trop pour elle. Malko la tira doucement à l'écart. jusqu'au bout, Otto n'avait pas eu de chance. Maintenant, il ne restait plus qu'à pousser le corps dans l'eau et à prendre le premier avion avant que les autorités danoises ne se posent trop de questions à propos de cet étrange noyé assassiné...

Pourtant quelque chose retenait encore Malko. C'était trop bête. Et irrémédiable pourtant: Boris devait déjà être en train de faire sa valise. Lui, la mort de l'Allemand l'arrangeait d'une certaine façon. C'était, en tout cas, moins grave que pour Malko.

A force de retourner le problème, une idée jaillit dans le cerveau de Malko. C'était difficilement réalisable, mais cela valait la peine d'essayer. Le seul moyen d'utiliser la dépouille mortelle d'Otto Wiegand. Et s'il y avait un au-delà, l'Allemand apprécierait le tour à sa juste valeur...

Malko secoua Lise légèrement par l'épaule.

Allez vite chercher la voiture.

Elle le regarda, surprise.

Pourquoi ne venez-vous pas avec moi?

Il désigna le cadavre.

Je reste avec lui. Nous l'emportons.

Mais il est mort! fit-elle avec une horreur sincère dans la voix.

Justement, répliqua Malko. Mais nous sommes les seuls à le savoir.
Avec Boris Sevchenko.

Et alors?

Malko la poussa doucement. Il n'avait pas envie de discuter. Une patrouille de police pouvait surgir et découvrir le cadavre, ce qui réduisait son plan en cendres... La Danoise partit en courant sans comprendre. Malko tira le corps vers le bord pour le dissimuler un peu. Appuyé à une bitte d'amarrage, il avait l'air, de loin, d'un ivrogne.

Cinq minutes plus tard la Saab stoppait devant Malko. Le quai était toujours aussi désert. Un groupe de marins sortit du Teddy-Bar Ritt mais prit l'autre direction. Malko prit le mort sous les aisselles et le tira jusqu'à la voiture.

Ouvrez le coffre, demanda-t-il.

Médusée, Lise s'exécuta. Heureusement le corps était encore souple. Malko eut du mal à le plier dans le petit coffre.

Recroquevillé en chien de fusil, l'Allemand semblait dormir. Malko referma et prit le volant. Lise tremblait convulsivement.

Qu'allons-nous en faire? bredouilla-t-elle.

Un cadeau pour ce cher consul, dit Malko. Pour la première fois de sa carrière, cela va le forcer à arracher une idée de sa tête. Vous connaissez son numéro de téléphone personnel?

A cette heure-cil Mais il dort.

De plus en plus affolée, Lise.

Nous allons le réveiller, répliqua Malko.

Tout en conduisant il commença à expliquer son plan à la jeune femme. Il avait fini lorsqu'ils stoppèrent devant l'Hôtel Royal. Elle le regarda, abasourdie.

C'est incroyable! Vous croyez que cela va marcher?

Malko hocha la tête.

Cela dépend en grande partie de vous. Allez dans la chambre et dites à Krisantem de descendre.

En attendant Lise, il chercha sur la carte la rue où demeurerait le consul. Cinq minutes plus tard, Krisantem, sans cravate, montait dans la voiture. Malko démarra immédiatement. Lise était restée à l'hôtel, pour réveiller le consul par téléphone.

Il y a un cadavre dans le coffre, annonça-t-il au Turc. Nous allons nous en débarrasser. Ah! fit le Turc, pas enthousiaste.

Il avait horreur de creuser.

On ne va pas l'enterrer, précisa Malko, simplement l'envelopper pour un long voyage.

Ah! bon, dit Krisantem, soulagé.

Du moment qu'on ne le forçait pas à creuser...

Qu'on le découpe en petits morceaux ou qu'on le cuise dans l'acide...

Malko expliqua deux ou trois choses à son compagnon tandis qu'ils s'éloignaient du centre. Ils stoppèrent un quart d'heure plus tard devant une villa éteinte. Lise devait avoir téléphoné, car immédiatement après le coup de sonnette de Malko, la porte s'ouvrit sur un homme en pyjama, les cheveux dressés sur la tête, l'air totalement furieux: William Birch, le consul, auquel Malko avait déjà eu affaire, le jour de « l'abjuration » d'Otto Wiegand.

Qu'est-ce que c'est que cette histoire? demanda-t-il, peu amène. Il est deux heures du matin.

Je sais, répliqua Malko paisiblement, mais j'ai besoin de vous. Immédiatement.

Bon, entrez, accepta l'autre de mauvaise grâce.

Mais j'espère que la salade que vous avez à me vendre est bonne...

Malko le suivit, Krisantem sur ses talons. Il s'assirent tous les trois dans le salon.

J'ai un cadavre dans le coffre de ma voiture, annonça Malko.

Le diplomate sauta de son fauteuil:

Quoi?

Le problème n'est pas là, continua Malko. Ce cadavre est celui d'Otto Wiegand. Tout le monde ignore sa mort. Il est d'une importance primordiale qu'on le croit parti aux USA du moins pour deux ou trois jours...

William Birch vira au rouge prélat.

C'est pour me raconter des conneries pareilles que vous venez me réveiller à cette heure-ci! En quoi tout cela me concerne-t-il?

Cela vous concerne énormément, affirma Malko. Parce que vous allez vous charger dans les premières heures de la matinée de faire prendre l'avion à Otto Wiegand. Plus précisément, un appareil du MAC.

Moi?

Il était au bord de l'apoplexie, le consul. Vous, répéta Malko.

Ne me faites pas perdre de temps. J'ai besoin d'un diplomate pour escorter le corps et pour que personne ne pose de questions. Entre-temps, je vais prévenir Washington afin qu'on reçoive dignement Otto Wiegand...

« Quand vous l'aurez mis dans l'avion, Military Airlift Command vous convoquera les journalistes danois pour leur expliquer qu'Otto Wiegand, transfuge de l'Est, a préféré partir en catimini par crainte des pressions exercées sur lui... Ensuite vous n'aurez plus qu'à garder le silence une bonne semaine et vous aurez rendu un fichu service à

votre pays!...

William Birch, violet, avala sa salive.

je refuse, dit-il dignement. Je ne suis pas un, un... un homme de main...

Malko sourit imperceptiblement. Décidément les vrais diplomates n'étaient Bons à rien

M. Elko Krisantem, ici présent, assura-t-il, se chargera des détails matériels de l'emballage. Quant à votre collaboration, je peux vous dire ceci: si cette opération rate à cause de vous, le Département d'Etat ne trouvera pas de poste assez minable pour vous y abandonner le restant de vos jours.

Les deux hommes se mesurèrent du regard. Le diplomate connaissait le véritable métier de Malko et les grandes lignes de sa mission. Mais c'était tellement énorme...

Alors? demanda Malko.

L'autre craqua d'un coup. Affolé, il bredouilla:

Mais enfin, comment vais-je faire? Ce mort, c'est horrible, on va le voir.

Je vous conseille la caisse convenablement aménagée, suggéra Malko.

C'est très bien vu dans les pays arabes. La plupart des diplomates voyagent de cette façon...

William Birch était trop assommé pour relever le trait. Il se leva et dit piteusement:

Je vais m'habiller.

Voilà ce que j'attends de vous, expliqua Malko...

Pendant un quart d'heure, il mâcha le travail au diplomate.

Lorsqu'il se tut, William Birch avait vieilli de dix ans.

C'est absolument nécessaire? balbutia-t-il.

Absolument, fit Malko en se levant.

Lise attendait sagement dans la chambre, les yeux brillants. Dès que Malko entra, elle lui jeta:

Il est dans sa chambre.

Malko hocha la tête. Cela ne l'étonnait pas. Les Russes adorent les paperasses. Il devait être en train de faire son rapport en douze exemplaires.

Pour une fois, Malko bénit la paperasserie soviétique. Elle lui offrait sa dernière chance.

Vous êtes prête? demanda-t-il.

Elle hocha la tête.

Allez-y

Il se pencha sur sa main et la baisa.

Merci, Lise, puis, il recula et la gifla à toute volée. Elle tomba assise sur le fauteuil, le souffle coupé, une énorme marque rouge sur le visage, les yeux pleins de larmes.

Malko se pencha et lui envoya un coup de poing dans l'œil droit.

Malgré elle, elle poussa un hurlement. Presque instantanément, une marque noire apparut sous son œil.

Relevant sa jupe, Malko griffa les cuisses de la Danoise et tordit à pleines mains la chair tendre. Lise se mordait les lèvres pour ne pas crier. . .

La poitrine, souffla-t-elle.

Malko commença à lui pétrir les seins sans ménagement, comme s'il avait voulu y enfoncer ses doigts.

Puis, passant une main sous son chandail, il arracha le soutien-gorge, en prenant soin de griffer l'épaule. Ensuite il tira violemment sur le slip qui lui resta dans les mains, en deux morceaux.

Sautez sur moi, maintenant, ordonna-t-il.

Elle obéit, donnant des coups de pieds, se débattant furieusement.

Malko la prit par les cheveux, la jeta par terre, la reprit, la serra à la gorge, lui meurtrit les poignets. Ils luttèrent encore cinq bonnes minutes. Lise, dont la peau marquait facilement, était pleine de bleus, avait le visage écarlate et respirait avec peine.

Sans le vouloir, Malko lui avait griffé la lèvre inférieure et elle saignait.

Il la considéra d'un œil critique.

Ça doit aller. En avant.

Elle parvint à sourire et se rapprocha de lui. Vous oubliez le principal. La police danoise est très consciencieuse... Surtout dans les histoires de viol.

Lise aussi était très consciencieuse. Et avait de la suite dans les idées. Depuis une semaine, elle avait envie de Malko. C'était une occasion inespérée. Les dix minutes suivantes contribuèrent largement à achever son essoufflement. Elle se démenait contre Malko comme si elle n'avait jamais fait l'amour de sa vie. Avec autant d'égoïsme qu'un homme. Puis elle poussa un feulement léger, et se dégagea avec un baiser.

je suis prête, annonça-t-elle.

Malko ouvrit la porte et inspecta le couloir. Désert.

Il fit signe à Lise. Pour plus de sûreté, ils descendirent au dixième étage par l'escalier de secours, le couloir du dixième était également désert. La chambre de, Boris Sevchenko était à quelques mètres. La jeune Danoise y courut et commença à tambouriner à la porte. Au bout de cinq minutes, la voix de Boris S'éleva de l'autre côté du panneau.

Qu'est-ce qu'il y a?

Lise répondit en danois:

Le feu dans le couloir, monsieur. C'est la femme de chambre.

Je ne comprends pas, dit Boris.

Lise répéta en anglais avec un épouvantable accent. Après une seconde de silence, le verrou, tourna dans la serrure. Boris ouvrit la porte toute grande.

Il eut l'impression qu'une panthère lui sautait à la gorge. Lise, agrippée à lui, se frottait de tout son corps. Elle lui griffait le visage, la nuque, tout ce qu'elle pouvait atteindre... Comme il cherchait à se dégager, elle lui mordit la main et il la repoussa violemment. Elle alla heurter le mur, le visage en avant et se fendit l'arcade sourcilière. Comme Malko l'avait prévu, le Russe n'était pas en pyjama. Il avait seulement retiré sa veste pour travailler.

Pour plus de sûreté, elle revint encore une fois à l'assaut et avec une habileté démoniaque, défit les boutons du pantalon de Boris.

Puis, lorsqu'elle eut son sexe nu dans la main, elle le griffa encore, de toutes ses forces.

Aussi brutalement qu'elle était entrée, elle s'enfuit dans le couloir en hurlant comme une sirène. C'était du danois, mais Boris comprit quand même. Affolé, il commit l'erreur de la poursuivre...

Deux policiers, la mine sévère, encadraient Boris Sevchenko qui dissimulait ses menottes sous un imperméable. Il avait tellement protesté de son innocence qu'il en était aphone. L'inspecteur qui l'avait arrêté le regardait avec dégoût. Il fallait vraiment être vicieux pour aller violer une fille à Copenhague, en plein mois de juin, alors que les étudiantes se jetaient sur les étrangers.

Enveloppée dans une couverture, pelotonnée dans un des fauteuils du hall, Lise sanglotait convulsivement, consolée par le directeur du Royal. Le malheureux en avait des sueurs froides: la fille d'un diplomate danois violée par un étranger dans le meilleur hôtel de la ville!

Il voyait déjà les manchettes des journaux.

Comment vous sentez-vous après cette horrible chose? demanda-t-il, plein de commisération... Oh! J'ai si honte, fit Lise d'une voix mourante.

je voudrais que les examens soient terminés pour retourner chez ma mère.!

Boris étouffait de rage. En peu de mots, Lise avait raconté comment, sans méfiance, elle avait accepté d'aller boire un verre chez ce monsieur pour se faire pardonner une invitation à dîner ratée. Comment il s'était jeté sur elle sauvagement et comment il était parvenu à ses fins en dépit de sa résistance désespérée...

On attendait un médecin appelé par la police pour les

constatations.

Une heure plus tard, la porte d'une cellule claquait sur Boris. Le témoignage du médecin qui avait examiné les deux acteurs du drame avait été accablant.

Dans un lit étroit de l'hôpital de Copenhague, Lise s'endormit du sommeil du juste, ravie et moulue, après s'être juré de recommencer l'expérience. Sans les coups.

Le Boeing 707 du MAC s'éleva gracieusement au-dessus du terrain de Copenhague. William Birch poussa un soupir de soulagement. Tout s'était merveilleusement passé. Il ne restait plus qu'une formalité à accomplir.

Remontant dans sa Cadillac noire, il se fit conduire au consulat.

Son secrétariat avait déjà prévenu la presse qu'un communiqué important serait remis à onze heures. Lorsqu'il franchit la grille, une demi-douzaine de journalistes étaient déjà là.

William Birch tira de sa poche le communiqué qu'il avait confectionné à l'aube et le lut d'une voix claire:

L'Ambassade des USA a l'honneur de vous faire savoir qu'un citoyen est-allemand qui avait choisi la liberté a décidé de demander l'asile politique à notre pays. Sa demande a été acceptée et il s'est envolé ce matin à destination de Washington sur un avion militaire. Afin d'éviter tout risque d'incident, le départ a eu lieu dans le plus grand secret, à la demande même de l'intéressé.

Comment l'avez-vous embarqué? demanda un des journalistes.

Il portait un uniforme de l'Air Force, répondit le diplomate, la voix quand même un peu étranglée. On l'a confondu avec l'équipage.

Ce n'est pas un procédé courant, remarqua l'envoyé du Politiken.

Ce n'étaient pas non plus des circonstances normales, répliqua fermement William Birch. Cet individu avait été l'objet de nombreuses menaces.

Il se força à sourire et ajouta:

Je m'en excuse auprès des autorités danoise et mon gouvernement enverra d'ailleurs une note écrite à ce sujet à votre ambassadeur de Washington.

Satisfaits, les journalistes se dispersèrent après avoir reçu chacun une photo d'Otto Wiegand et William Birch. S'essuya mentalement le front.

Il se souviendrait longtemps du 27 juin 1968.

Le 29 juin, soit deux jours plus tard, un fermier découvrit dans une forêt des environs de Trèves, le corps du contre-amiral Helmut Dietl, mort depuis plusieurs heures. Il avait été tué d'une seule balle de son fusil Mauser personnel, chargé avec des balles dumdum.

Il avait un trou gros comme le doigt dans la poitrine et un orifice de sortie de la taille d'une soucoupe dans le dos.

Etant donné la position de l'arme, il s'agissait visiblement d'un suicide. Agé de cinquante-neuf ans, le contre-amiral Dietl était considéré comme un des as du contre-espionnage allemand.

L'enquête, aussitôt ouverte, fut close et le Ministère des forces armées publia un communiqué précisant que l'officier général souffrait depuis longtemps de troubles nerveux.

Vingt-quatre heures plus tard, une femme de ménage découvrit affalé sur son bureau le major-général Horst Gitland, sous-directeur de l'Organisation Gehlen, aussi mort qu'un poisson de huit jours.

Il s'était tiré une balle dans la tête avec son pistolet de service, un Mauser P-38. Lui non plus n'avait laissé aucune note et ses intimes se plaisaient à vanter l'égalité de son caractère. Seuls quelques-uns se souvinrent que, pendant la guerre, il avait eu des relations étroites avec le contre-amiral Dietl. Mais tout cela appartenait au passé.

Quelques heures plus tard, le Ministère de la défense publia un communiqué déplorant la mort du major-général et affirma avec toutes les apparences de la plus grande sincérité que le malheureux Souffrait depuis longtemps de dépression nerveuse chronique, frisant la maladie mentale.

Seuls quelques esprits chagrins s'étonnèrent qu'on eût confié un poste aussi important pendant si longtemps à un demi-fou.

Les mêmes esprits chagrins sautèrent au plafond lorsque la police de Cologne découvrit le docteur Heinrich Schick, haut fonctionnaire du Ministère de l'économie, pendu haut et court dans son appartement.

Cette fois, le communiqué officiel affirma pudiquement que la vie sentimentale du haut fonctionnaire n'avait pas été de tout repos et que c'était un état de tension répétée avec sa jeune épouse qui l'avait conduit au suicide. L'affaire fut également classée avec une célérité digne d'éloge pour ceux qui s'obstinent à croire que la justice avance au pas de l'escargot.

Trois jours après que le D' Schick ait été trouvé suspendu à sa propre ceinture, le lieutenant-colonel Johannes Köln, cinquante-quatre ans, se tira une balle dans la bouche à son bureau du Ministère de la défense. Il mourut quelques heures plus tard dans un hôpital sans avoir fourni la moindre précision sur la cause de son suicide.

Coincidence fâcheuse, le lieutenant-colonel Köln était un spécialiste de logistique et de mobilisation, spécialité qui le rattachait au général Gitland et à l'amiral Dietl.

Cette fois, le porte-parole du Ministère de la défense expliqua que le suicidé craignait d'avoir le cancer. Le fait que son médecin personnel l'ait trouvé en excellente santé une semaine plus tôt

prouvait simplement qu'il n'avait pas confiance dans la médecine.

Dans sa cellule de Copenhague, Boris frôlait l'infarctus.

Inexplicablement la police danoise n'arrivait pas à se décider sur son motif exact d'inculpation. Et tant qu'il n'était pas inculpé, il n'avait pas droit à l'assistance d'un avocat.

Donc pas de contact avec l'extérieur. Les choses traînaient.

Elles traînèrent tellement que, huit jours plus tard, Frau Edel Grapentin, archiviste au Ministère de la guerre avala le contenu de trois tubes de barbituriques et fut trouvée morte dans son appartement de Bad-Godesberg.

N'ayant aucun sens de l'humour, le même porte-parole déclara à une assemblée de journalistes narquois que la malheureuse suivait depuis longtemps un traitement psychiatrique qui l'éprouvait beaucoup. Bien entendu sa maladie n'affectait pas son travail puisqu'elle venait même de passer à l'échelon supérieur.

Fatalité, fatalité.

Le lendemain, Boris Sevchenko eut enfin le droit de contacter avec un membre de la délégation soviétique, à Copenhague, à qui il raconta toute l'histoire. Le fonctionnaire fit tout ce qui était en son pouvoir mais le week-end ralentit ses efforts.

Fatale lenteur. Le lundi suivant, Gerhard Rhein, soixante-deux ans, autre haut fonctionnaire du Ministère de la défense nationale disparut de son domicile. Quelques heures plus tard, un pêcheur découvrait sous un pont du Rhin, près de Bonn, son chapeau, son manteau et sa serviette avec une courte note à l'intérieur, destinée à sa famille disant: « je suis désolé d'en venir là. »

On repêcha son corps le jour même où les journaux est-allemands publiaient des articles indignés annonçant la mort d'Otto Wiegand et la machination qui avait suivi.

De ce jour, on n'enregistra plus aucun cas de dépression nerveuse au Ministère de la défense de l'Allemagne de l'Ouest.

A Washington, David Wise ferma le dossier Otto Wiegand. L'Allemand reposait dans un petit cimetière anonyme du Long Island sous une identité totalement inventée. Si la reconnaissance se pratiquait chez les barbouzes, David Wise aurait du aller déposer quelques fleurs sur sa tombe. Rarement, un cadavre avait rendu de tels services. Mais on n'envoya qu'un seul faire-part. A une certaine Yona Liron, qui n'était pourtant pas une parente.

FIN

IMPRIMÉ EN FRANCE PAR BRODARD ET TAUPIN
6, place d'Alleray - Paris.
Usine de La Flèche, le 01-03-1972.
1938-5 - n', édition 9582.
Dépot légal I, trimestre 1969.

-